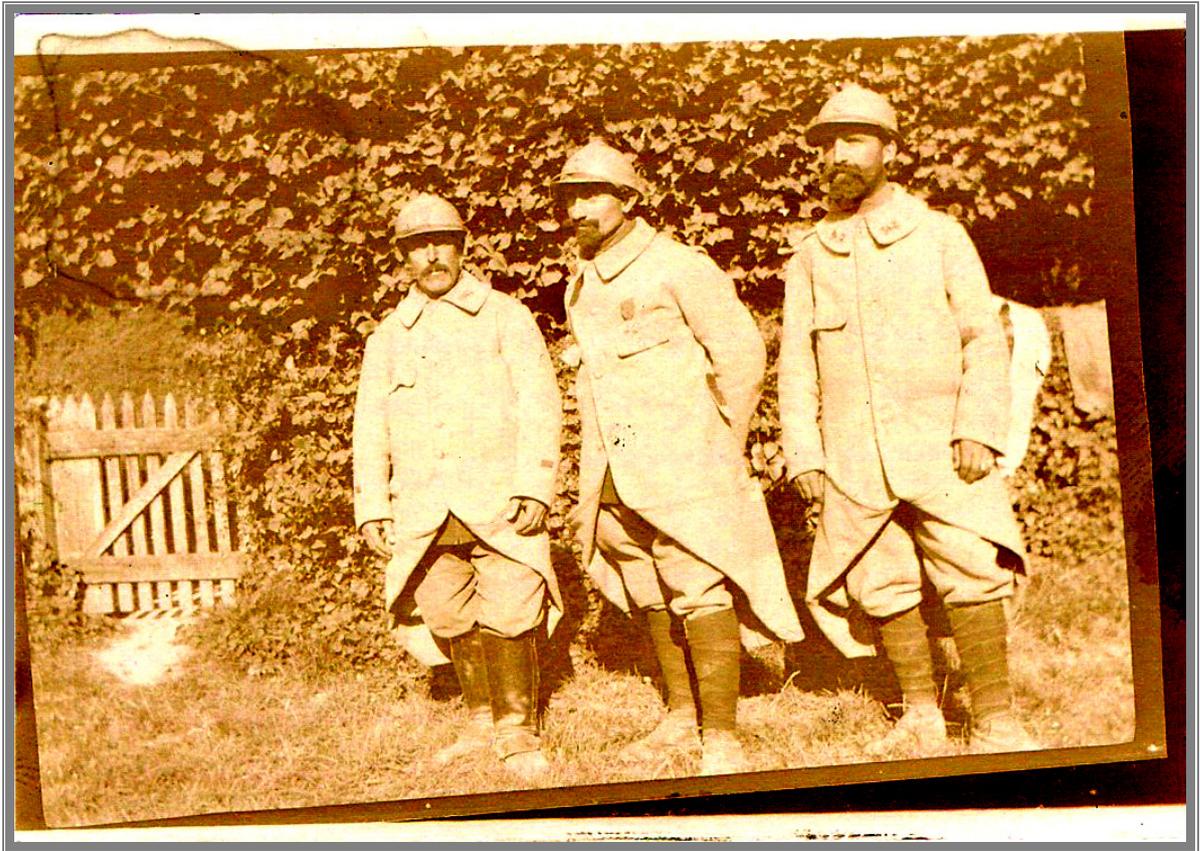


Si j'ai le bonheur de m'en tirer ...



Au centre Augustin ASTRUC (1915)

Année 1917

- Lettres de Guerre du Poilu Augustin ASTRUC – 1914-1918 -

© Alain ASTRUC _ 54 rue Maurice Meyer – 95500 GONESSE (F) – 20011.

Tous droits réservés. Toute reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable.

Mise en page Daniel BEYS.

*En hommage à tous les combattants de la
Grande guerre.*

Alain Astruc

Table des Matières

<i>Année 1917</i> _____	7
La Cote 304 _____	13
(Dissolution du 342^e RI) _____	35
(En attente d'affectation) _____	40
Le Mort-Homme _____	54
Dans la Haute-Saône _____	60
Dans la Seine-et-Oise _____	63
En territoire reconquis, l'Alsace _____	66
<i>Index</i> _____	79

Si j'ai le bonheur de m'en tirer ...

« Ah ! Triste guerre, guerre absurde, sur laquelle j'aurais tant à dire si j'ai le bonheur de m'en tirer. »¹

Année 1917

Le 1er janvier 1917. (Carte : *Aucun éloignement ne peut nous désunir - Notre amour est de ceux qui ne doivent finir !*).



Ma chérie.

Il est 3 heures du matin, je viens de me lever, je suis installé au bureau, où je dois rester deux heures. Ma première pensée vient vers vous et à travers la nuit vous apporte mes premiers baisers de nouvel an. J'espère que cette pensée arrivera avant ma carte et qu'à l'instant où j'écris ou du moins à votre réveil, vous sentirez qu'il y a loin de vous quelqu'un qui regrette aujourd'hui de ne point vous recevoir dans ses bras comme il le faisait jadis. Puisse cette pensée vous trouver tous en bonne santé et vous dire encore combien je voudrais que vous soyez plus heureux à l'avenir.

Reçois, ma toute chérie mes plus ardents baisers et embrasse pour moi les deux enfants.

Augustin.

(1er janvier 1917 Lettre de Léopold à son père).

Montgros le 1^{er} janvier 1917.

Mon papa chéri.

Qu'ils ont été heureux les petits enfants qui ce matin ont pu à leur aise, aller embrasser leur papa et leur maman dans leur lit et leur souhaiter toute sorte de bonnes choses ! J'ai bien embrassé maman, mais toi, papa tu étais trop loin.

¹ Lettre d'Augustin à sa femme Honorine, 14 décembre 1915.

C'est pourquoi, je t'écris ce soir. Je ne veux pas laisser passer ce premier Jour de l'An 1917 sans te dire que je souhaite ardemment que la paix soit signée. Si la fin de la guerre est proche, tu nous reviendras bien portant et nous serons heureux de t'entendre raconter ce que tu auras vu. Puisse le ciel entendre ma plainte et ramener vers Montgros notre papa bien aimé.

Je te promets d'être sage et si tu ne peux travailler, je te remplacerai le plus possible.

Reçois, papa, chéri, mes meilleurs baisers du nouvel an.

Léopold.

Lettre de Léopold

Montgros le 1^{er} janvier 1917

Mon papa chéri.

Qu'ils sont été heureux les petits enfants qui ce matin ont pu à leur aise, aller embrasser leur papa et leur maman dans leur lit et leur souhaiter toute sorte de bonnes choses ! J'ai bien embrassé maman mais toi papa, tu étais trop loin.

C'est pourquoi j'écris ce soir. Je ne veux pas laisser

Lettre de Raymond

1^{er} janvier 1917

Mon bien cher papatou,

C'est le premier jour de l'année 1917. Aussi ^{je ne puis} laisser terminer ce jour sans venir te dire que je souhaite pour toi, pour nous tous, la fin de la guerre et ton prompt retour parmi nous.

Nous sommes depuis trop longtemps séparés de toi et sommes ennuyés de pas

(1^{er} janvier 1917 Lettre de Raymond à son père).

1^{er} janvier 1917.

Mon bien cher papatou.

C'est le premier jour de l'année 1917. Aussi je ne puis laisser terminer ce jour sans venir te dire que je souhaite pour toi, pour nous tous, la fin de la guerre et ton prompt retour parmi nous.

Nous sommes depuis trop longtemps séparés de toi et sommes ennuyés de passer encore un nouvel an sans toi. J'ai fortement prié le petit Jésus, la nuit de Noël, pour qu'il te fasse revenir bien vite et en parfaite santé.

C'est notre seul bonheur maintenant et notre unique pensée.

Qu'elles étaient heureuses Yvonne et Jeanne Borrel aujourd'hui ! Elles avaient leur papa, mais nous n'avons pas éprouvé cette joie.

Pourtant si mes souhaits son exaucés au premier de l'an prochain, je jouirais du même bonheur et pourrai à l'aise t'adresser mes souhaits de vive voix.

Au revoir papa bien, aimé, je t'embrasse bien de fois, mais j'en fais quelques-uns, plus gros à l'occasion de l'arrivée de 1917.

Raymond.

Le 2 janvier 1917 (midi).

... Tu n'auras pas été très satisfaite de ma correspondance du 1^{er} janvier, une simple carte c'était bien peu. Mais je suis ces jours-ci un peu débordé par les correspondances, tu sais ce qu'il en est aux environs du 1^{er} de l'an. Ce premier de l'an s'est passé assez tristement, tu n'en doutes pas. J'étais levé, hier à trois heures.

...

A 6 h moins le quart, j'ai été réveiller les copains et leur souhaiter la bonne année, puis le cuisinier du Ct, m'a payé le café. Alors j'ai été au colonel. Le bureau n'était pas encore ouvert. Comme il y a à côté une section de mitrailleurs au repos, j'ai été dire bonjour à Victor et aux autres camarades. Ils m'ont payé la

goutte. De retour, j'allais voir mon capitaine (par pure civilité), il était sorti, je ne le vis qu'après dîner. A dîner nous avons eu un assez bon repas : soupe, haricots verts, rôti, fromage, $\frac{3}{4}$ de vin, 1 quart de champagne, une orange et 2 biscuits, mais comme champagne, c'était pas ça, du vin blanc très ordinaire avec un peu de gaz, pour le faire mousser. Enfin tout cela va bien, avec la fin de la guerre tout s'arrangerait. ...

Le 3 janvier 1917 (2 h. matin).

... Tu me parles d'une blessure de Nurit, je te surprendrai peut-être en te disant que je ne connaissais pas la nouvelle, mais c'est pourtant vrai. Son bataillon était un peu loin de nous, il est venu après nous et est déjà reparti, alors je n'ai vu personne, car Nurit n'est plus depuis longtemps à ma Cie, il est à l'autre Cie de mitrailleurs, avec Bergounhon, Roux, Guerrier de Marvejols, Pagès le camarade à Joseph etc. . Il n'y a pas eu d'accident dans notre bataillon. ...

Alexis m'a pourtant envoyé une carte. C'est la première fois qu'il m'écrit depuis qu'il a quitté Montpellier, je t'envoie cette carte, tu verras ce qu'il dit. Ici rien d'extraordinaire, nous continuons à patauger dans la boue, mais nous ne sommes pas mal quand même et j'y resterais volontiers si on nous y laissait.

(Le sort des soldats territoriaux)

Nous sommes avec des territoriaux et quand on voit leur situation on a plus envie de se plaindre de la nôtre. Voilà des hommes dont les plus jeunes ont 42 ans. Ils sont dans les tranchées comme nous, pas aux plus mauvais endroits, mais enfin en première ligne quand même, ils n'attaquent pas eux, mais peuvent être attaqués et obligés de se défendre. Ils sont chargés plus que nous, leur sac est un vrai monument avec une chemise de plus que nous, un caleçon de plus, leurs 2 couvertures (chez nous les voitures en portent une), peau de mouton, toile de tente, piquets, souliers, sabots, que sais-je encore. La plupart ont les cheveux tout blancs et leurs rides expriment bien leur usure. Que c'est triste de penser qu'un homme vers la fin de ses jours n'a plus le droit de jouir en paix des quelques années qui lui restent et qu'il doit tout abandonner, tout oublier pour se sacrifier dans une guerre !

Heureusement, nous allons vers la fin. Les Russes reculent tous les jours, ils seront, je crois bientôt à Moscou, alors peut-être on comprendra qu'il vaut mieux discuter la paix que la subir, car jusque là il n'y a rien de fait et Wilson poliment éconduit ne va sans doute pas recommencer. Enfin dans peu de temps je crois, on verra bien si notre gouvernement y a vu clair ou s'il s'est laissé fasciner par le rêve ! Car c'est bien beau de dire : « Le militarisme prussien est encore debout, il faut le détruire, il s'agit surtout de Le faire et je voudrais bien voir travailler un peu à sa destruction les jusqu'au-boutistes résolus, pour voir un peu leur effet ? Qu'ils viennent grimper à l'assaut un peu, ils verront si la tâche est facile. Mais je crains bien qu'ils n'y viendront pas. ...

Le 3 janvier 1917.

... Je t'ai expliqué que la blessure de Nurit (que j'ignorais d'ailleurs) n'a aucun rapport avec ma situation, puisque nous ne sommes pas de la même Cie. ...

Le 4 janvier 1917 (22 h).

... Nous sommes bien sous notre tunnel et si tu as été en souci pour moi, c'est que j'ai manqué peut-être d'explications. Tu as eu tout de suite dans ton esprit le tunnel de St Sauveur, avec son humidité, ses courants d'air, etc.. Il n'en est rien. Notre tunnel a environ 3 m de large et 2,5 m de haut, il est long d'environ 8 m. Donc pour six que nous couchons dedans, nous avons assez de place. Toute la voûte est en fer gondolé donc résistante et étanche, le sol est planchéié, donc nous n'avons pas d'humidité. Les extrémités sont fermées avec des planches et de la terre ou des pierres, une seule porte comme ouverture. Donc pas de courant d'air. Enfin nous avons des bancs, une table et notre poêle qui ronfle toute la journée et souvent une partie de la nuit. Nous n'avons pas froid du tout. Evidemment quand on sort, on patauge, mais aussitôt rentré, on se met sec. Tu vois que nous sommes mieux que tu ne pensais, ce n'est pas le vulgaire souterrain humide et malsain. Si l'on ajoute à cela, qu'aucun obus n'est encore tombé par-là, que les bombes ne peuvent jamais arriver jusqu'à nous et que nous n'avons rien à craindre des mines, tu peux être tranquille, je suppose. ...

Aujourd'hui « le piston »² était en rogne, il avait mal de dents, mais aussi il paraît qu'il y avait du bruit. C'est sur Gaillard que ça tombait. Le pauvre Gaillard n'en revenait pas, ce soir. Il me disait : « Je fais du mieux que je puis (et il disait vrai, car c'est celui du bataillon qui fait le mieux dans les écritures), je cherche toujours à lui plaire et de m'avoir engu... comme il l'a fait aujourd'hui, c'est trop fort. S'il continue à m'emm... comme cela, je lui plaque le bureau, etc. ... Et ce qu'il y a de plus fort, ajoutait-il, c'est que peut-être dans un quart d'heure il viendra rire ou chahuter avec moi. C'est un gosse, il ne sait pas ce que c'est de vivre. ...

² Le capitaine.

Le 5 janvier 1917.

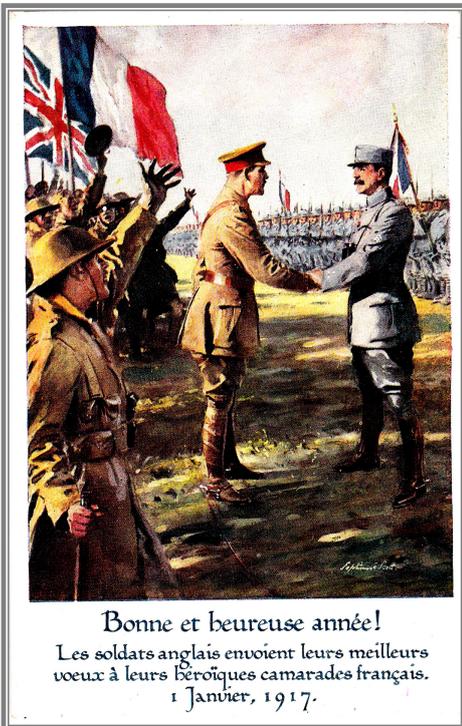
(Honorine achète un cochon à la foire)

... J'ai reçu aujourd'hui une lettre de toi, ce qu'on appelle une longue lettre, douze pages sans compter les lignes écrites au rebours. Que de choses dans cette lettre, que d'anecdotes sérieuses et que de choses amusantes. Laisse-moi y redonner un coup d'œil pour ne rien oublier.

Je te vois d'abord aux côtés de Mr Valette te rendant à la foire des « cochons », je te suis dans Aumont en attendant la venue de mes parents, puis je te vois aller « faire ton litre » à l'auberge. Quelle posture devais-tu avoir ? Enfin je te vois en train d'examiner les « habillés de soie » (*cochons*), ici c'était peut-être plus facile car mon père y était, mais encore il n'en a pas acheté souvent, lui, et il n'y tient d'ailleurs pas, je sais. Enfin voilà le gros de l'affaire réglée, retour de la foire, nuit à St Sauveur avec la satisfaction d'avoir fait le marché et sans doute un peu de regret d'avoir acheté à ce prix. Enfin retour à Aumont, rencontre des jeunes vicaires etc.. Le voyage fut autrement agréable d'Aumont à Nasbinals. Ce jeune ecclésiastique, savait, il me semble amuser les dames et dans ce tête à tête de Malbouzon à Nasbinals, euh ! Ninou tu te feras parler, si ! Est-ce que tu rajeunis depuis que je ne suis plus avec toi, pour que les jeunes gens, voir de jeunes vicaires, allons, allons, je ne continue pas, car malgré tout, je veux bien croire que vous n'avez pas continué, non plus, tu me l'affirmes et je crois encore à ta sincérité !

J'arrive maintenant au plus amusant de l'histoire, le voyage de Nasbinals à Montgros. Je ne te surprendrai pas en te disant que j'ai bien ri en lisant ce passage. Je vous vois Mme Rocher et toi avec votre omnivore, allant à droite, allant à gauche, tantôt courant, tantôt vous arrêtant : « oust » par ci, « oust » par là (à propos, est-ce que vous lui causiez en français ou patois ?), puis, je vous vois le tirant par les oreilles ou par la queue, avec sans doute, autant de goût et de savoir, l'une que l'autre. Grand St Antoine, que n'avez-vous pas dû gémir de ne pouvoir porter secours à ces pauvres femmes ? Mais ce n'est pas tout, je vois le cochon à l'école. Je suis étonné que cette pauvre bête ne soit pas morte de surprise pendant la nuit. Que devait penser cet animal en face des tableaux de lecture par exemple, dans ce local qui certainement ne devait en rien lui sembler une porcherie ? Il était sans doute là comme dans une académie de médecine, mais savoir s'il pensait : « C'est demain qu'on m'opèrera ». Pourtant, il pouvait penser comme nous quand par hasard nous avons un abri potable et se dire : « Ah ! Je vais être bien ici ! » Pauvre bête que tu me parais cocho... (Ah, pardon, c'est le contraire que je voulais dire).

... P.S. Ne disposant pas de carte, je te prie de bien vouloir bien présenter mes vœux de bonne année aux familles Vammale, Chardaire, Jaillet, Perret.



Le 7 janvier 1917.

... Depuis que notre commandant n'est plus là, nous ne prenons plus de garde la nuit. Lorsque l'adjudant est venu nous demander comment nous procédions, j'ai usé de toute ma diplomatie pour lui faire entendre que cette garde était absolument inutile et finalement, malgré son esprit militaire et minutieux, je suis arrivé à le convaincre. Les autres qui étaient en partie couchés m'écoutaient attentivement et je n'ai pas besoin de te dire qu'ils ont été tous satisfaits de mon heureuse intervention. J'en suis satisfait moi-même et je dors comme un loir toute la nuit, jusqu'à 7 h ½ quelquefois huit heures. ...

7 janvier 1917. (Carte : Bonne et heureuse année ! - Les soldats anglais envoient leurs meilleurs vœux aux héroïques camarades français. 1 Janvier 1917).

Cette carte a été offerte par les soldats anglais à l'occasion du 1^{er} janvier. Ce sera un souvenir pour moi qui ai eu l'occasion de les connaître et de leur causer, particulièrement en Belgique. ...

Le 7 janvier 1917.

Mon cher Léopold.

J'ai trouvé ta lettre charmante mon cher petit. La maman t'a-t-elle aidé un peu ou l'as-tu faite tout seul ? En tout cas elle m'a fait beaucoup de plaisir.

Tu as regretté de ne pouvoir embrasser ton papa au matin du 1^{er} de l'an, tu ne doutes pas, que ce papa aurait bien voulu embrasser son Léopold et écouter les vœux que sa gentille lettre lui apporte.

Comme tu le dis, j'étais trop loin. Je sais que tu feras à l'avenir, pour montrer à ta maman que tu veux lui être agréable, tout ce qu'il te sera possible de faire et que si la terrible guerre fait que ton papa se trouve un jour incapable de faire tout ce qu'il faisait avant, il pourra compter sur ses fils pour le remplacer. Néanmoins, j'espère bien que je reviendrai parmi vous en bonne santé et que plus tard nous serons trois à travailler pour que votre maman chérie soit heureuse et que nous puissions tous partager le plus longtemps possible les joies que l'avenir nous réserve en échange de nos peines et de nos malheurs.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton papa qui te chérit.

Astruc.

Le 7 janvier 1917.

Mon cher Raymond.

Tu as été ennuyé de ne point pouvoir avoir papa avec vous le 1^{er} janvier. Certainement Yvonne et Jeanne Borrel étaient ce jour là plus heureuses. Mais mon cher petit, tu avais à la maison une maman, qui remplace un peu papa. Tu lui as souhaité la bonne année, ce que tu désires pour elle, je le partage. Et puis as-tu songé aux petits garçons, aux petites filles qui n'auraient pas eu même une petite maman pour écouter leurs vœux et recevoir leurs baisers. Soyez donc heureux mes chers enfants, de ne pas être seuls, d'avoir pour vous soigner, une mère et de pouvoir espérer sur le retour prochain d'un papa.

Au 1^{er} de l'an prochain, tu comptes me voir à la maison, j'espère que c'est bien avant que je reviendrai et je serai heureux alors de retrouver deux petits, nos deux grands garçons dévoués et travailleurs.

En attendant, je t'embrasse mon cher Raymond, bien tendrement.

Ton papa chéri.

Astruc.

Le 8 janvier 1917 (14 h).

... A propos du « Journal », puisque tu ne conserves pas la collection, je serai heureux que tu gardes cependant, pendant quelques jours (15 jours par exemple) les numéros. Je trouve quelquefois des choses intéressantes, je les signalerais et tu mettrais de côté le numéro qui les contient. Mais pour cela, il faut que ma lettre ait le temps d'arriver et si lorsqu'elle arrive, le journal est déchiré, c'est inutile.

Je joins une carte de Mr Lauriac, tu auras une vue de Labruguière. La vie avec le « piston » est toujours bien tenable. Depuis fort longtemps, je n'ai plus eu à me plaindre et je reçois toujours bon accueil.

...

Le 9 janvier 1917.

J'ai reçu ta lettre du 4. ... Tu me signales dans cette lettre, un temps splendide. Il n'en est pas de même ici. Depuis ce matin, il neige en abondance, comme à Nasbinals. Je me régale de voir neiger, cela me rappelle l'Aubrac. Nous sommes dedans, nous ne sortons que pour aller chercher la soupe à 500 m d'ici, ou pour aller à la compagnie, mais avec mon imperméable et mes bottes en caoutchouc je ne crains rien.

... Le fourrier Gaillard pourrait actuellement passer sergent major, mais comme toujours le « piston » jaloux de ceux qui sont à peu près biens et méconnaissant les services rendus lui refuse l'avancement. Il a d'ailleurs une façon d'opérer, il lui dit : « si vous y tenez, je vous ferai nommer, mais à la première place d'adjudant qu'il y aura, je vous propose ». Le sergent major est un peu embusqué, tandis que l'adjudant ne l'est jamais, alors cela revient à lui dire : « tu veux être mieux, soit, je vais tâcher que tu sois pire ». ...

Le 10 janvier 1917 (13 h).

... Je comprends que Montgros ne se dépeuple pas, avec vos 62 marmots vous devez avoir de quoi vous amuser. Enfin, l'essentiel est que votre santé ne s'altère pas. Et je ne compte pas ceux qui vont arriver par le prochain train ! Car d'après ce que tu me dis, il y a encore des bonnes volontés à Montgros ...

Le 10 janvier 1917 (19 h).

... 11/1/17. 14 heures.

Je reprends ma causerie. ... Il paraît que nous allons être relevés bientôt pour aller au repos. Cela n'est pas malheureux, car ne serait-ce que pour se nettoyer un peu cela est presque nécessaire. Depuis que nous sommes ici c'est ce dont nous avons le plus souffert ! ...

Le 11 janvier 1917.

... Nous irons au repos aux Petites I... (*Islettes*) où nous étions avant.

J'ai terminé ce soir la lecture de : « Sonate à Kreutzer » de Tolstoï. C'est un livret très intéressant, mais un peu trop profond. C'est de la psychologie pure. L'auteur y parle du mariage. Le héros du livre a tué sa femme par jalousie, parce qu'il se figurait... Il en déduit que toutes sont pareilles, que la société et surtout l'union, par le mariage doit être transformé etc. Les hommes ont naturellement leur part, mais je suis loin d'approuver ou de partager les idées de l'auteur. Je te cite quelques passages :

« Vous (les hommes) vous êtes rendus libres et vous avez emprisonné la femme. »

« L'homme est tout dans la maison, tandis que la femme est un vase fragile qui ne peut rien à elle seule. »

« Ne te fie pas à ta bête dans les champs, ne crois pas à ta femme chez toi »

« Aimer un être toute la vie est aussi impossible à l'homme, qu'à la bougie de brûler éternellement. »

« Sur 1000 mariages dans toutes les classes de la société, il n'y en a pas un où l'homme ne se soit marié une dizaine de fois auparavant. »

« Si nous observons la vie de toutes les classes telle qu'elle est avec son cynisme, nous ne nous trouvons qu'en présence d'une maison publique. »

« Celui qui regarde une femme avec volupté a déjà commis l'adultère » (Evangile).

« En théorie l'amour est idéal, supérieur, en pratique, il est vil et dégradant ».

Vois-tu un peu l'esprit du livre ? Il est vrai que le personnage dont parle Tolstoï avait vécu une vie de débauche pas ordinaire et qu'il se trouvait dans des conditions particulières. Lorsque je viendrai en permission, si j'y pense, je l'apporterai, nous le lirons ensemble, à deux cela doit être intéressant. ...

Le 12 janvier 1917.

... Je fais ma lettre aujourd'hui avant d'avoir reçu la tienne. En effet le bataillon est parti dans la journée et le vaguemestre n'est pas venu ici. ... le bataillon est parti, mais les mitrailleurs sont restés. Du coup les plantons des autres Cies sont partis et moi je suis resté. Oh ! Pas pour longtemps, jusqu'à demain seulement. ...

... vais compléter par la lettre que m'a envoyée Melle Auvergniot³, à l'occasion de 1^{er} janvier. J'avais d'ailleurs promis de le faire et je l'oubliais.

J'espère que tu voudras bien ne voir dans cette lettre que l'expression des bons sentiments que mon passage à Hautvillers m'a permis de nouer avec cette famille et que tu ne seras pas jalouse même du baiser anniversaire que Melle Colombe a bien voulu joindre à sa lettre ! Tu me diras dans ta réponse, en toute franchise (j'y compte), tes impressions là-dessus. Hein, Ninou !

Et, si par hasard quelque susceptibilité apportait un léger trouble dans tes pensées, je serai à ta disposition lors de ma prochaine permission, pour recevoir tes reproches. ...

Hautvillers le 29 décembre 1916. (Lettre de Mademoiselle Auvergniot)

Cher Monsieur Astruc.

C'est un jour bien doux pour moi que celui qui permet de venir en mon nom et au nom de ma famille vous offrir nos meilleurs vœux et souhaits à l'occasion la nouvelle année. Il y a un an à pareille époque, vous étiez parmi nous et nous nous faisons un plaisir d'apporter dans la mesure du possible un peu de gaîté dans le cœur d'un pauvre soldat éloigné des siens, si chers.

Sans doute, cette année, cette joie ne nous est pas réservée, mais nous ne voudrions pas laisser passer ce beau jour sans venir vous rappeler l'affection que nous vous témoignons. Nous voulons espérer que vous avez toujours de bonnes nouvelles de votre chère famille et que vous êtes toujours bien portant.

Mes parents me chargent de vous présenter leurs excuses, je veux croire que vous voudrez bien les accepter et leur pardonner de ne pas être plus prompts à la réponse, lorsque vous écrivez. Soyez cependant persuadé que c'est toujours avec le plus grand plaisir qu'ils reçoivent vos gentilles missives. Vous savez sans doute que ma sœur est à Conflans, elle vous a sans doute écrit, car elle avait promis de le faire. Raoul est venu nous voir hier, il va très bien.

Allons, je vais vous quitter cher Monsieur Astruc, Soyez assuré que toujours nous conserverons de vous le meilleur des souvenirs.

Bonne santé, bon courage et bonne chance. Recevez, bien cher ami, les bonnes amitiés de toute la famille et pour perpétuer le souvenir de votre passage à la briqueterie, un affectueux baiser de votre collègue respectueuse et de Raymond. Toutes nos bonnes amitiés à Mme Astruc et bons baisers aux petits.

Colombe.

³ Colombe AUVERGNIOT, institutrice.

Le 15 janvier 1917.

... mes péripéties depuis le 12. Ce jour-là, nous devions quitter les tranchées. En dernière heure, la Cie de Mitrailleurs, reçu l'ordre de rester 24 heures de plus. ...

J'ai eu de la chance de faire 24 heures de plus aux tranchées, car pendant la relève des autres, il a fait un temps affreux, il neigeait très fort et moi je me chauffais près du poêle. J'ai passé 24 heures bien tranquille et le lendemain, j'ai été plus heureux pour descendre.

Je devais partir avec la Cie, mais à un moment le capitaine me dit : « Si vous voulez partir, vous prendrez les papiers ». Je veux bien, répondis-je et je partis pour... ? Je ne savais où, un camp quelconque où devait être le bataillon. J'avais fait à peine 3 km, que je trouvais une voiture d'ambulance qui arrivait derrière moi. Le cocher fut assez aimable pour me prendre, car même militaire, il pouvait ne pas me faire monter. Il m'apporta jusqu'aux I... (*Islettes*) et m'évita ainsi au moins 9 km. Là j'appris que le Bat^{on} avait déménagé le matin et qu'il se trouvait à 2 km des I... aux S... . Je rejoignis donc les camarades à cet endroit. Le souper m'attendait, une bonne couchette, je dormis bien. Mais hier matin nous quittions S... et venions à F...t (*Foucaucourt*) où nous sommes. ... Nous sommes mal, c'est-à-dire qu'il y fait froid, nous ne pouvons pas faire du feu, alors le temps est un peu long, quand on a froid.

Le 16 / 1 -17. (Carte expédiée vers Montgros) ...

Le 17 janvier 1917. ...

Le 18 janvier 1917.

... Je suis en bonne santé malgré le froid, car il fait un froid terrible et il ne fait pas du tout bon dans nos cantonnements. Il faut souvent se coucher pour se réchauffer. Heureusement, je dispose de 3 couvertures, avec la capote et l'imperméable, je n'ai pas froid la nuit. Hier nous avons nettoyé notre écurie (car c'était une écurie), on a remplacé le fumier par de la paille propre que j'ai achetée à une ferme et nous avons été mieux, mais ce soir il va geler très fort. ...

Le 20 janvier 1917.

... Notre séjour à F...t (*Foucaucourt*) a été court, avant-hier au soir on nous annonçait notre départ pour le lendemain.

Hier matin donc, on nous a embarqués en autobus, nous avons fait peut-être 50 km, pour nous déplacer de 20 à force de contours. Le froid nous engourdisait les pieds. Heureusement à notre descente, nous nous sommes appuyés 7 km à pied, pour venir camper dans un bois, dans des abris souterrains où nous ne sommes point mal. ...

Il fait bien froid, il y a de la neige, on marche avec peine sur les chemins gelés. Nous sommes près de D... (*Dombasle-en-Argonne*)⁴ dont évidemment je ne puis te donner le nom. Un de ces jours nous irons en ligne, je ne sais pas exactement à quel endroit. ...

Le 21 janvier 1917.

... Nous quittons nos abris ce soir et nous montons en ligne. Il paraît qu'il n'y fait pas bon. Non parce que le danger soit bien grand car on tire très peu, mais à cause du froid. Nous aurons, nous, un abri ... mais ceux qui seront en tranchées seront très mal. D'ailleurs les tranchées n'existent pas, pour ainsi dire. Tous les jours il y en a qui ont les pieds gelés. Je vais prendre mes dispositions pour me préserver le plus possible et si ma foi le froid me fait évacuer, ce sera peut-être encore une chance. ... Ne soit pas en souci si tu passes 48 heures sans lettres, ou si je ne t'envoie que des cartes.

... J'ai reçu un de ces jours des correspondances d'un peu partout, de Recoules, de St Sauveur, d'Odilon qui attendait de partir pour Salonique. De St Amans, de Mr Cauque de Ste Enimie, mais je n'ai rien reçu de longtemps d'Emilie, j'ignore ce qu'elle fait. Mr Parayre et Mr Rocher m'ont envoyé leur vœux. ...

La Cote 304

Le 22 janvier 1917 (14 h).⁵
(*Montée en ligne*)

⁴ Le 19 janvier, le régiment cantonne à *Dombasle aux abris A*, et « *aux abris B du bois de Béthelainville* » - JMO du 342^e.

⁵ « Aujourd'hui 22 janvier 2007, j'ai recopié cette lettre du 22 janvier 1917 écrite par mon grand-père. Souvenir et hommage. » signé Alain ASTRUC.

... De notre nouveau P. C. je suis heureux de pouvoir te donner quelques détails sur ma situation. ... Notre promenade d'hier fut peu agréable.

Partis à la tombée de la nuit nous nous sommes « promenés » jusqu'à 8 heures. Le temps était froid, il gelait fort, la route glissait mais enfin sur la route cela allait encore. Mais nous ne l'avons pas suivie longtemps. Nous avons pris à travers champs. Nous suivions la trace quand il y en avait, quand cette trace n'existait pas nous passions dans la neige, à travers les flaques d'eau glacées. Quelquefois la glace crevait et le soulier prenait un bain. Aux endroits où la neige avait fondu dans la journée il s'était formé une couche de verglas glissante comme du verre. A chaque instant quelqu'autre faisait la pirouette. Tinou vas-tu penser, ne devait pas en être exempt. Eh bien je me suis assez bien tiré de ma route. Grâce à ma canne, Tinou n'a dégringolé qu'une fois, mais il a failli y aller cent fois. Heureusement j'ai l'habitude des chemins mauvais et de la neige. Il me semblait traverser les plaines de Malbouzon. Mais quelle différence avec nos régions. Autrefois j'avais peiné quelquefois sur nos montagnes.

Je me rappelle mon voyage de Malpertus au Py le jour que Mr Bréchet m'avait porté d'Aumont. Et ce jour-là j'allais vers ma maison où je savais trouver un asile chaud et sûr, j'allais vers ma Petite aimée qui m'attendait avec impatience et ces heureuses perspectives me faisaient oublier mes peines.

Mais ici où allons-nous, vers qui allons-nous ? Nous partons en plein hiver à n'importe quel moment, qu'il fasse chaud ou qu'il gèle, nous allons sans nous rendre compte du chemin au gré du guide qui souvent hésite, revient, cherche, on monte, on descend, on se mouille, on glisse, on tombe, on s'accroche aux fils de fer, on trébuche avec des débris de toutes sortes, on court par instant et sous le poids qu'on traîne les gouttes de sueurs ruissellent, puis on s'arrête, on attend, on sent le froid, on tremble. De temps à autre quelqu'un dit : « Mais nous n'arriverons donc pas ». Non il reste encore 1 km .On marche, la fatigue gagne, le temps paraît long on se figure enfin que ce km est parcouru, on interroge, il reste encore 500 m. Et l'on croyait avoir fini ! Par instant le sifflement d'un obus vous rappelle à la réalité et l'on avance vers d'autres obus, vers d'autres dangers, vers la mort peut-être ou la blessure. Pourquoi sommes-nous si dociles ? Voilà notre promenade d'hier, voilà ce que souvent sont nos promenades.

Nous sommes sur une côte dont les communiqués ont souvent parlé⁶, les hommes sont mal, presque sans abris. Nous, nous n'avons pas trop à nous plaindre. Nous avons un abri assez profond et bien fait, nous sommes à l'abri des obus, nous n'y avons pas froid car nous sommes assez nombreux, mais le lit n'est pas bon, nous couchons sur la planche et c'est un peu dur. Mais au moins c'est sec, dès lors devons-nous nous plaindre quand tant d'autres sont simplement sous une tente et les pieds dans l'eau.

Mon capitaine n'est pas loin 150 m environ. La difficulté est pour le ravitaillement, nous allons prendre l'ordinaire une fois par jour à 3 km d'ici et pendant la nuit nous avons encore le service de garde la nuit mais c'est moins difficile que le créneau. ...

Ton 304 Augustin.⁷

Le 23 Janvier 1917 (13 h).

... Nous sommes perdus au milieu d'une montagne ... je suis moins à plaindre que beaucoup d'autres, malgré nos peines, malgré le froid je suis encore privilégié. De mon trou souterrain, les pieds dans mes couvertures je pensais hier au soir à mes camarades mitrailleurs qui venaient de passer. Avec les pièces ou les caisses sur l'épaule, par un froid glacial, sur des sentiers glissants comme du verre, ils venaient de faire plusieurs kilomètres. Ils ont fait la pause ici à mi-chemin de leur trajet. Certains pouvaient à peine se tenir, et dans la nuit ils repartaient quelques instants après pour achever l'ascension de leur calvaire. Et je me considérais comme heureux à leur côté en pensant que j'aurais chaud moi, la nuit, que j'aurais une planche pour me coucher tandis qu'eux prendraient la faction à côté d'une mitrailleuse !

Oh ! Comme dans la vie civile, quand on a un toit, un feu et du pain l'on a souvent tort de se plaindre. Comme l'on serait heureux si l'on considérait qu'il existe de pires situations, que des pauvres malheureux sont sans abri, que d'autres ont faim. Oui, si l'on savait regarder en dessous de soi !

Ce qui m'énerve aussi, c'est qu'ici comme dans le civil la jalousie entre les classes persiste. Ces Messieurs ont naturellement le meilleur abri, ils se font allumer leur poêle, cirer leurs chaussures, servir à table si leur café n'arrive pas à l'heure voulue, leur mauvaise humeur les rend inabordables, ils voudraient être les seuls à jouir, il faudrait que nous logions à la belle étoile, que nous ayons souvent faim que nous fassions beaucoup de travail alors ils s'ingénient pour se faire servir, se faire garder, trouver des corvées mêmes périlleuses pour montrer qu'ils sont les maîtres. Quel drôle d'esprit que l'esprit militaire, combien devraient parmi ceux-là retourner à l'école et faire ce qu'on pourrait appeler de la « pédagogie militaire ». ...

Ce soir je vais chercher l'ordinaire avec un camarade à E... (*Esnès*) à trois km, nous y allons la nuit lorsque tout est calme, on revient de bon matin. C'est un peu ce que nous faisons en Belgique. ...

⁶ La Cote 304

⁷ Augustin indique ici le n° de la célèbre cote où il se trouve.

Du fond de ma cave obscure, je vous envoie à tous les trois mes meilleurs baisers.
Tinou.

Le 24 Janvier 1917 (13 h). ...

Le 25 Janvier 1917 (14 h). ...

Le 28 janvier 1917. ...

Le 29/1/17 (15 h).

... Je suis encore en bonne santé et espère bien me conserver jusqu'à la fin puisque ce soir nous allons partir au repos. Je ne fais donc pas ma longue lettre et te prie de vouloir bien patienter 24 heures de plus. ...

Le 31 janvier 1917.

Le 31 janvier 1917. X
Ma chérie
Je pourrais aujourd'hui
te faire une longue lettre mais
je ne suis pas à l'aise pour
cela. Une fois de plus je
vais renvoyer à demain.
Toutefois sache bien que ce
ne sont plus les mêmes motifs
que ces jours derniers qui me
font retarder les détails
promis depuis plusieurs jours.
Nous sommes relevés définitivement
depuis hier. Nous
avons passé une nuit au
repos, donc pas de souci
à mon sujet. Mais nous
venons de passer encore huit
jours épouvantables à la
fameuse côte (304 - censuré à l'encre noire).
Mon bataillon (quatre lignes censurées)
- C'est par miracle que - (censuré) - pas avec eux.
Nous avons été attaqués plusieurs fois, nous
avons été attaqués à notre tour, les derniers
communiqués de ces jours derniers t'ont dit un
peu ce qui s'était passé mais les communiqués
sont au-dessous de la vérité. Demain, plus
reposé, je te donnerai des détails.
Je me porte bien, nous
sachons de nous refaire
de la fatigue de ces jours
derniers. C'est tout ce que
je peux te dire. Nous sommes descendus
57 sur tout le bataillon

... C'est par miracle que
pas avec eux. Nous avons été attaqués
plusieurs fois, nous avons
été attaqués à notre tour, les
derniers communiqués de ces
jours derniers t'ont dit un
peu ce qui s'était passé
mais les communiqués sont
au-dessous de la vérité.
Demain, plus reposé, je
te donnerai des détails.
Je me porte bien, nous
sachons de nous refaire
de la fatigue de ces jours
derniers. C'est tout ce que
je peux te dire. Nous sommes descendus
57 sur tout le bataillon

Ma chérie.

Je pourrai aujourd'hui te faire une longue lettre mais je ne suis pas à l'aise pour cela. Une fois de plus je vais renvoyer à demain.

Toutefois sache bien que ce ne sont pas les mêmes motifs que ces jours derniers qui me font retarder les détails promis depuis plusieurs jours. Nous sommes relevés définitivement depuis hier. Nous avons passé une nuit au repos, donc pas de souci à mon sujet. Mais nous venons de passer encore huit jours épouvantables à la fameuse côte – (304 - censuré à l'encre noire). Mon bataillon – (quatre lignes censurées) –. C'est par miracle que – (censuré) – pas avec eux. Nous avons été attaqués plusieurs fois, nous avons été attaqués à notre tour, les derniers communiqués de ces jours derniers t'ont dit un peu ce qui s'était passé mais les communiqués sont au-dessous de la vérité. Demain, plus reposé, je te donnerai des détails.

Je me porte bien, nous tâchons de nous refaire des fatigues de ces jours derniers. C'était pire qu'à Verdun. Nous sommes descendus 57 sur tout le bataillon⁸. Malgré tout je suis heureux d'être indemne, de m'en être tiré sans égratignure. Tous les camarades malheureusement n'ont pas eu cette chance.

J'ai reçu 2 lettres de toi aujourd'hui. Demain ou ce soir avant de me coucher si je puis, je te narrerai les diverses péripéties de ma dernière campagne et je répondrai à tes nombreuses lettres de ces jours derniers.

Je vous embrasse bien fort comme je vous aime.

Ton Tinou.

Le 1^{er} février 1917.

... Faut pas t'en faire au sujet de la visite de Melle Cambon dans ta classe, tu n'en es plus au début et tu n'as qu'à faire ce que tu fais tous les jours. Ne te rends-tu pas compte toi-même de ton savoir quand tu donnes des conseils à ta petite intérimaire ? Allons donc, pas de fausse modestie, je sais que tu feras bien ce que tu as vu faire. ...

Dans une de mes dernières lettres je te disais que je pouvais à l'aise « en écraser ». Tu te demandais ce que je pouvais bien écraser et bien c'est du sommeil, tout simplement.

Maintenant voici le résumé de ces derniers jours. Nous sommes partis de F...t (Foucaucourt⁹) pour, nous l'ignorions. Nous avons fait le trajet en autobus, il faisait bien froid. A notre descente de voiture nous avons été dans un camp ou nous étions entre les deux, ni bien ni mal. Nous avons assisté au retour des poilus des tranchées et ils n'étaient guère intéressants. Pas mal d'entr'eux avaient les pieds gelés. Ce n'était guère intéressant. Nous sommes restés là, deux jours. Le 20 au 21, je ne me rappelle plus bien, nous sommes partis en ligne. La route glissait, il faisait froid, nous avons été à travers des champs, dans la neige prendre position à la côte 3... (304) Au début cela allait encore, je n'étais pas trop loin du capitaine, nous étions dans un bon abri, il ne faisait pas froid mais les temps changent. La seule difficulté, était pour nous ravitailler nous allions prendre l'ordinaire au village d'E... (Esnès-en-Argonne) non loin à 3 km environ. Jusqu'au 24 au soir cela alla encore. Le 24 nous fûmes bombardés de belle façon on croyait à une attaque. Elle ne se produit¹⁰ pas. Le lendemain le bombardement recommença de plus belle, tout fut bouleversé de fond en comble, pire qu'à Verdun. Vers 4 heures nous apprenions qu'une de nos C^{ies} était prisonnière. Le Ct (*commandant*) après avoir fait prendre des mesures de résistances, nous envoya auprès des C^{ies} pour voir ce qui se passait. Ce fut une corvée terrible, nous ne pensions pas pouvoir arriver. J'arrivai chez le Cap. Lapisse qui fut surpris de me voir. Il voulu venir avec moi, chez le Ct. Impossible nous dûmes faire demi-tour. 5 fois j'essayais de partir. Finalement il me dit : « Il faut tout de même que vous alliez voir ce qui se passe ». Il me donna 2 hommes. Nous partîmes à travers les trous d'obus, tantôt roulant, tantôt courant. Nous arrivâmes au but essoufflés comme des lézards. Nous apprîmes alors que notre bataillon était prisonnier, 3 Cies sont passées en Allemagne, une Cie de mitrailleurs et trois sections sur 4 de ma Cie. D'un peu plus nous étions cueillis aussi. Ils sont venus à 70 m environ de notre poste. Des renforts pendant ce temps étaient demandés. Ces renforts essayèrent d'attaquer le lendemain, ils ne réussirent pas, il fallut attendre le 27 au matin, les boches attaquèrent encore, ils furent repoussés, à 2 heures de l'après-midi nous attaquions pour reprendre le terrain perdu. Ce fut en vain. Nous étions vannés, fatigués, gelés, démoralisés. Nous attendions avec impatience la relève qui ne se faisait pas. Le 29 je fus chez les mitrailleurs au poste du capitaine, à ce moment là un autre régiment nous avait remplacé mais nous restions quand même sur place, le 30 nous fûmes relevés. La relève fut dure nous fûmes poursuivis par les feux de l'artillerie, nous couchâmes dans un abri en pleine montagne. Le soir nous partions pour Ville... s... C... (Ville-sur-Cousances) où nous sommes depuis 2 jours. Ici nous sommes assez bien, du moins à l'abri.

Nous attendons qu'on remonte le bataillon, il ne reste que 70 hommes environ. Les généraux ont enquêté. Il n'y a plus que deux capitaines, presque plus de sous-officiers en dehors des sergents majors.

C'est une belle rafle qu'ont fait les boches.

Victor est prisonnier, Bergounhon, mais pas Roux. Guerrier, Paradis sont partis aussi. J'espère que rien ne leur sera arrivé en cours de route et que bientôt ils écriront. Le bordelais¹¹ est parti en sabot, sans capote. Nous sommes seuls et peu s'en est fallu que nous y passions avec le commandant.

A cause du surcroît de travail qui résulte de cette affaire pour les sergents majors. Toiron m'a demandé au capitaine pour que je lui¹² aide. Je travaille donc au bureau de la 19^{ème} Cie provisoirement.

⁸ Au soir du 25 janvier 1917 : « les pertes approximatives sont de 5 tués, 32 blessés, 530 disparus – plus 14 officiers des 17^e, 18^e, 19^e C^{ies}, 5^e et 6^e CM ... les pièces des 2 C^{ies} de M(itrailleur)ses sont également perdues sauf 2 pièces restant entre nos mains » - JMO du 342^e.

⁹ Nom actuel *Foucaucourt-sur-Thabas*.

¹⁰ Textuel.

¹¹ Il s'agit de Jean Baptiste SEVERAC, 242^e RI

¹² Textuel.

Je suis dedans à côté du feu, je mange avec les sous-officiers et je suis mieux. J'attends encore autre chose qui me ferait bien plaisir et si je pouvais réussir mais il faut attendre. Je t'en recauserai en même temps que je préciserai un peu mon récit. ...

Le 3 février 1917.

... Voici pourquoi j'ai passé un jour sans écrire. Depuis que nous sommes descendus des tranchées le personnel est réduit au bataillon, et le travail a augmenté dans les bureaux. Or il n'y a plus personne pour le faire, du moins personne qui puisse le faire. Après avoir passé un jour ici, Toiron comme je te le disais dans ma lettre d'avant hier me fit demander pour lui donner la main. ... Donc depuis avant hier matin je travaille au bureau. Je suis remplacé provisoirement par un de la Cie Toiron comme planton. ...

Je couche dans la maison où je travaille, dans l'écurie, il ne fait pas froid là, tandis que je gelais où je couchais avant. En somme, je me trouve bien mais il y avait beaucoup de travail ces jours-ci et c'est pourquoi je ne t'ai pas écrit hier. J'avais d'ailleurs des lettres à faire pour des femmes de camarades partis en Allemagne pour les rassurer. Après t'avoir rassurée toi-même j'ai cru devoir rassurer les autres.

... Je vais maintenant te donner autant que je m'en souviens les faits chronologiques de ces derniers jours.

Le 21 au soir nous montions en ligne.

Le 22, journée calme. La compagnie de mitrailleurs est montée ce soir là sans incident.

Le 23 journée calme, le soir j'allais à l'ordinaire avec un autre planton à E... (*Esnes*).

Le 24 au matin tranquille, le soir violent bombardement de nos lignes faisant craindre une attaque. Je fus à la Cie après le bombardement, nous nous demandions ce que cela signifiait.

Le 25 vers 2 h après-midi bombardement infernal des lignes avec tirs de barrages qui détruisirent tous les ouvrages depuis E... (*Esnes*) jusqu'aux lignes. Nous fûmes alertés et invités à nous tenir prêts à toute éventualité.

Les signaleurs eurent toutes les peines du monde à se rendre à leurs postes pour demander l'artillerie qui nous laissait massacrer sans répondre. Grâce aux signaux ou aux fusées le tir se déplaça enfin, mais trop tard, les boches avaient recueilli tout le bataillon. Moment de surprise et d'angoisse à l'annonce de la nouvelle.

Personne ne s'y attendait, on n'avait pas entendu un coup de fusil. Le Ct (*commandant*) inquiet nous faisait garder les issues de son poste. Puis sous le bombardement nous nous rendîmes auprès du Ct de Cie pour voir ce qui se passait. Le cap. Lapisse ne savait rien, il ignorait la rafle. Je restai près de lui un moment pour l'attendre, il voulait venir avec moi, trouver le chef. Impossible de sortir 3 fois nous essayâmes de partir, il fallut rebrousser chemin en vitesse, la 4^e fois je partis avec 2 hommes sans savoir si nous arriverions. De plus les fusées ennemies semblaient se rapprocher, je craignais que le Ct fut cerné et de tomber parmi les boches. Nous arrivâmes enfin, les Français étaient toujours là. La nuit se passa assez calme. Pendant cette nuit notre 6^e bataillon arriva en renfort avec un bat. du 80¹³. Les hommes de ce dernier régiment après avoir vadrouillé toute la nuit arrivèrent à 6 heures moins 10 pour attaquer à 6 heures. Ils étaient exténués, le commandant n'attendit pas qu'ils soient prêts. A la débandade ils allaient à l'assaut à la grenade mais sans résultat ils durent reculer après avoir subi des pertes. La fin de la journée se passa assez calme. Le 143^e vint à notre aide.

Le 26 au soir. Ce soir là nos mitrailleurs furent relevés. Je fus les conduire¹⁴ au capitaine. Je fus appelé 4 fois à marcher dans la nuit, une fois pour une chose une fois pour l'autre.

Le 27 on devait contre-attaquer. Voilà qu'à 6 h du matin les boches prenant les devants firent un semblant d'attaque, facilement enrayé. A deux heures de l'après-midi nouvelle attaque de notre part assez infructueuse, une petite partie des tranchées perdues fut seulement reprise. Le 27 au soir nous fûmes invités par le Ct du 80 à vider les lieux. Nous vivions d'ailleurs comme des sardines, nous ne touchions aucun ravitaillement, nous ne pouvions nous coucher. Je fus alors avec le capitaine. Nous pensions d'ailleurs être relevés, il nous en tardait tant. Je passai là les journées du 28 et 29, la nuit du 28 je ne dormis pas, mais le 29 je dormis bien, sur un brancard servant de lit. Le 29 au soir nous quittions enfin ce maudit coin poursuivis par les obus, aussi nous employions toutes nos forces, jusqu'à ce qu'enfin, assez loin nous pûmes respirer. Il faisait bien froid, à E... (*Esnes*) on nous donna à manger puis nous allâmes dans un abri établi en plein champ où est le général.

Le lendemain matin 30 nous allions à Domb... (*Dombasle-en-Argonne*) et de là à V... sur Cous... (*Ville-sur-Cousances*) où nous sommes depuis. Tu connais le reste.

J'ai écrit à Mme Sévène, je suis à peu près sur que Victor est passé sans encombre de l'autre côté. Il y avait aussi Raynal de Marchastel, Bergounhon Adrien, Gotty de St Chély. ...

¹³ 80^e RI.

¹⁴ *Je fus les conduire* – forme correcte que l'on n'utilise plus que rarement.

(Compte rendu de L'Illustration du 3 février 1917.)

« Opérations militaires.

De la Somme aux Vosges.

Une action assez vive a eu lieu sur la rive gauche de la Meuse, le 25 janvier. A la suite d'un violent bombardement, les Allemands nous ont attaqués en fin de journée en quatre endroits de notre front, depuis le bois d'Avocourt jusqu'à l'est du Mort-Homme, c'est-à-dire sur une étendue d'une dizaine de kilomètres. Ils ont engagé-là plusieurs régiments. Le combat a été rude et il a dégénéré parfois en corps à corps, cependant nos tirs de barrage, nos feux d'infanterie et de mitrailleuses réussissaient, sur trois points du moins, à repousser les assaillants qui durent reculer vers leurs tranchées de départ en laissant sur le terrain de nombreux morts, surtout au Bois d'Avocourt.

A la cote 304 seulement, l'ennemi a pu pénétrer sur 500 m environ dans notre tranchée de 1^{ère} ligne. Mais dès le matin du 26 une contre-attaque de nos troupes nous a rendu la plus grande partie des éléments perdus. Les jours suivants, des engagements de détail se sont poursuivis, notamment le 30 janvier où une attaque à la grenade a été brisée par nos feux. Sur le reste de notre front.... »

(Extraits de carnet de guerre de Maxime CARON du 80^e RI. Du 25 janvier.)¹⁵

« Il est 1 heure, maintenant voici les grenades, on ne veut comprendre, un étai nous serre le cœur, alors on en sera aussi ... Maintenant on apprend que les boches ont fauché un bataillon du 342^e et sont installés à 304 et nous, nous allons reprendre le terrain perdu ... »

Le 4 février 1917.

... Je ne sais rien de Mr Couderc le frère de Mme Toiron, mais j'espère le voir demain car il nous arrive un renfort de 300 hommes et certainement il doit en faire partie. ... J'ai eu ce soir une visite, celle de Louis Toiron. Il est à 12 km environ de V... sur C...ces (Ville-sur-Cousances). Il est arrivé vers 5 heures et est resté très peu, un peu plus d'une demi-heure, le temps de causer d'un peu de tout, de boire une bonne bouteille et c'est tout. Il se porte bien, il ne risque rien où il est, mais tant mieux pour lui je lui souhaite d'y rester.

Eroovtinou (Ville-sur-Cousances). ...

Le 4 février 1917. (En réalité du 5)

... Je crois pouvoir te parler un peu aujourd'hui de ce que je te laissais supposer ces jours derniers et où tendent mes inspirations.

Voici. L'Officier de Détails (celui qui s'occupe du matériel, des pertes, du prêt, de l'habillement, etc., en un mot de beaucoup de détails) est depuis quelques jours privé de secrétaire. Ce dernier est parti dans une usine. Luca le chapelier de Mende que je connais très bien, parlant un de ces jours avec Gaillard dit : « C'est ennuyeux, » (ah ! J'oubliais de te dire que ce Luca travaille chez cet officier) donc Luca dit : « C'est ennuyeux je suis seul, j'ai beaucoup de travail et nous sommes sans secrétaire, encore si on savait où en trouver un ». Gaillard réfléchit un peu, puis tout à coup il dit : « Et Astruc, il vous ferait bien. Tiens, je n'y avais pas pensé dit Luca, etc. Du coup Luca vint me voir et me demanda mon avis. Evidemment j'acceptai, mais il fallait l'assentiment du capitaine. C'est le Lieutenant en question qui se chargea de cette demande.

M. Lapisse fut entièrement favorable, il ajouta même, que cela me revenait bien que j'étais là depuis fort longtemps, que j'étais capable, que ma famille avait été éprouvée etc. etc. Jamais je n'aurais cru cela. Enfin bref l'officier de détails m'a fait appeler ce matin pour me demander si j'acceptais cet emploi. Comme bien (*entendu*) tu penses j'en ai été heureux. Ce soir il m'a demandé au Colonel, l'autorisation arrivera demain et probablement demain soir je commencerai mes nouvelles fonctions. ...

Le 6 février 1917.

(Augustin passe à la CHR et devient secrétaire de l'Officier de Détails)

... Ce soir au rapport la note tant attendue disait : « Le soldat Astruc passe de la Cie Mses à la Cie Hors Rang (C.H.R.) comme secrétaire de l'Officier de Détails. Je pense que tu vas être contente, je ne désespère plus de ne pas finir la guerre à présent à moins d'accident ou de maladie indépendante de la guerre.

On m'aurait nommé colonel qu'on m'aurait davantage enrichi, mais on m'aurait beaucoup plus mal placé. Donc je suis content de mon sort. Je serai dès à présent à l'abri du danger et souvent du froid, car on

¹⁵ <http://www.chtimiste.com/carnets/caron.htm> .

ne travaille pas sans poêle et je n'ai pas à sortir de mon bureau. Heureusement avec les amis qui ont pensé à moi on s'est débrouillé assez tôt. Depuis, il paraît que d'autres postulants se sont présentés mais... il est trop tard. Je change donc une fois encore de Cie. Je passe à la C.H.R. (c'est-à-dire Cie Hors Rang) à la Cie de Barthélémy, de Benoit mais ma place vaut mieux que la leur.

Je serai toujours à 15 ou 20 km à l'arrière donc soit tranquille maintenant. Tout vient à point à qui sait attendre, dit le proverbe. Après avoir attendu c'est arrivé. Ce soir le lieutenant adjoint au Commandant me disait : « Alors vous voilà embuscat-major ». Je pense, quoique certains me disent, que j'ai bien gagné cet emploi et je l'accepte sans scrupule après 28 mois de front. ...

Et voilà à peu près ce que j'ai à t'apprendre. Il fait toujours bien froid -18 à -23° chaque nuit. C'est épouvantable, aussi nous toussons tous plus ou moins. Moi encore pas trop. ...

A demain je vous embrasse toujours de V... s... C... (*Ville-sur-Cousances*).

Le 7 février 1917 (18 h).

... depuis ce matin je me suis à mon nouveau bureau. ... ce soir j'ai rempli deux ou trois états, j'ai fait quelques paquets des malheureux qui sont restés à 3... (*Cote 304*) pour les envoyer à leurs familles et c'est tout. En tout cas je n'ai pas eu froid, il fait même trop chaud dans le bureau, mais il vaut mieux avoir chaud que froid. Je mange avec Luca. Nous allons prendre notre manger dans une petite marmite, nous allumons notre petit poêle à côté du bureau et là tous deux, bien tranquilles nous faisons notre repas.

Je suis bien content de ma situation et envisage l'avenir avec beaucoup plus de confiance. ...

Nouvelle adresse : A.A.342^e Rt d'Inf. Secrétaire à l'Off. de détails. C. H. R. Secteur 140.

Le 8 / 2 / 17.

... Je suis content ce soir. ... Aujourd'hui j'en ai eu quatre, presque cinq (*lettres*). ... Toutes très remplies. ...

J'avais cru Olivier Bergounhon prisonnier, Pierre Vayron m'a affirmé aujourd'hui qu'il avait été tué¹⁶ ainsi que Guerrier¹⁷ de Marvejols. Dieu ! Que de camarades que je ne reverrai plus, que de pleurs qui viendront grossir le gros torrent formé depuis 31 mois. ...

Je t'ai demandé un peu d'argent hier, c'est qu'en quittant les amis, ou en arrivant ici j'ai dû me « fendre » d'un petit bleu pour faire les adieux ou les connaissances. Je ne le plains, car pour être où je suis j'aurai donné non pas 5 frs mais 100 ou 1000 à cause de la sécurité.

J'apprends que Mr Coste est parti pour Salonique. ...

Montgros, 9 février 1917. (*Lettre d'Honorine à Augustin*)

Mon chers¹⁸.

... Enfin, ne te soucies pas pour nous, nous ne risquons absolument rien et sommes toujours très solides. La secousse de ces jours derniers commence à ne plus laisser de traces. Et toi, mon chéri, que fais-tu ? As-tu un peu oublié les maudites heures vécues dans les derniers jours de janvier. Te remettras-tu des fatigues de ces jours là ? Il me semble que cela te sera difficile. D'ailleurs, les amis avec lesquels tu vivais, ne seront plus là puisqu'ils ont été emmenés en Allemagne ? Comment as-tu pu échapper ? Il me semble qu'il y a du louche là dedans. D'ailleurs ta lettre du 1^{er} février me le laisse entrevoir.

Hé ! Bien, dans des circonstances telles, il me semble que tu dois être heureux de n'avoir pas été pris. Est-ce que je me trompe ? Dis-moi franchement ce que tu penses.

De toutes part, je reçois des lettres de condoléances au sujet de ton passage en Allemagne. Tout le monde s'entend pour me dire que c'est un bonheur pour toi et pour nous tous d'avoir été pris. Moi, ça me révolte. Prisonnier, tu serais peut-être à l'abri du danger, mais tu souffrirais moralement et physiquement comme tu le fais, il me semble. Car, elle doit être vraiment dure la vie de captif.

Hier, Melle Burc reçut une lettre de son fiancé prisonnier en Allemagne depuis novembre 1914.

Il lui disait : « Ici Mme Lacrebou ne va pas mieux d'après ce que me dit Mr Toutmanco. Il n'espère pas le sauver, peut-être ira-t-il passer quelques temps à Nice »¹⁹. Comprendras-tu ? Et puis ne deviendra-t-elle pas plus dure ?

Il me semble qu'il vaut mieux que tu nous sois resté. De la sorte, nous aurons la satisfaction une nouvelle fois de t'embrasser et cela sous peu. C'est drôle, cette idée-là me trotte fortement dans la tête ces

¹⁶ Olivier BERGOUNHON, né le 2/1/1886 à Nasbinals tué à l'ennemi le 25/1/1917 à la côte 304 - Internet « Mémoire des Hommes ».

¹⁷ Marius, Albert, Joseph GUERRIER (Sergent), né à Thirac (Lozère) le 9/2/1887, tué à l'ennemi le 25/1/1917 à la côte 304. - Internet « Mémoire de Hommes »

¹⁸ Textuel.

¹⁹ Melle Burc et le prisonnier doivent utiliser un langage permettant de passer la censure Allemande et Française.

jours ci ! Ce coup-là, ce me semble avancera ton tour. Est-ce que je me trompe ? Tu vas peut être me traiter d'égoïste et dire que je ne connais point ta misère, sans quoi, je ne serais pas comme je le suis, heureuse de te savoir toujours sur le front. ...

Tu es passé pour mort à Nasbinals et Montgros pendant toute la semaine dernière.

J'avais reçu ta lettre du 26, vendredi dernier 2 février et le même soir, une femme disait à Marinette Toiron : « Oh, yo 4 ou 5 jours qué iou sabé que Mr Astruc es mort »²⁰. Tu sais si tout cela me rassurait. Evidemment on ne me le disait pas ouvertement à moi, mais à entendre parler les gens je comprenais que quelque mauvais bruit s'était répandu. Ah ! Combien ils ont été terribles les jours du commencement de la semaine !

J'avais suivi attentivement sur les communiqués les attaques qui s'étaient produites à la fameuse côte. Et je savais que les communiqués étaient bien au-dessous de la vérité. Aussi après avoir passé 2 ou 3 jours sans nouvelles, je fus heureuse en recevant ta lettre du 26. Une phrase dans cette lettre me faisait comprendre que du nouveau s'était produit et je comprenais que tu insistais fortement pour que je sois rassurée.

En effet après la lecture de cette lettre je fus un peu rassurée. Mais les journaux du 29 parlèrent de nouveau, d'attaques, de contre-attaques. Le samedi 3 se passa sans trop d'impatience quoique toutefois il y en eût un peu.

Ce jour-là pas de courrier, donc pas de lettres. Le lendemain dimanche, Irma Chardaire fut à Nasbinals et m'en rapporta le courrier. Seulement pas de lettre de mon Tinou. Une lettre de ta mère m'annonçant la triste nouvelle que tu étais prisonnier avec tout ton bataillon et puis tout un tas de nouvelles alarmantes, dites par les uns et les autres, qui lui avait été plutôt répétées que dites et d'ailleurs mal répétées. Je n'ai donc pas besoin de te dire dans quel état me mit cette lettre. D'ailleurs je savais que, d'après ta lettre, tu n'étais point parti avec les autres. Jamais je ne pus me faire à l'idée que tu avais pu par la suite passer à l'étranger. Je te croyais plutôt blessé à l'ambulance. Cette idée-là me trotta fortement dans la tête. Je n'ai pas besoin de te dire comment se passa la nuit du dimanche au lundi. Le lundi matin n'y tenant plus, à 7 heures en compagnie de Léopold je partis pour Nasbinals. Je fus téléphoner ce soir à Mme Gaillard de la Caille. Celle-ci me rassura un brin en me disant qu'à la date du 27, tu étais encore en ligne, mais que tu étais bien portant. Il me fallait encore d'autres renseignements. Je téléphonais alors à Mme Jarrousse à Marvejols. Voici le raisonnement que je m'étais fait : « Tinou n'est pas prisonnier, sa lettre et la conversation téléphonique que je viens d'avoir avec Mme Gaillard me le prouvent. Si quelque chose de grave lui est arrivé, il est presque certain que Mr Jarrousse en aura parlé à sa Dame. »

A 11 h ½ Mme Jarrousse me répondit, me disant que son mari ne lui avait point du tout parlé de toi, mais que le 30 vous n'aviez pas encore été relevés. Qu'elle ne croyait point que quelque chose de fâcheux te soit arrivé ».

Dès lors je retournais à Montgros. Il me fut impossible de faire ma classe du soir. L'incertitude cruelle dans laquelle m'avait jeté la lettre de ta mère m'empêchait de faire quoi que ce fut.

Je pensais que le courrier du lundi au soir m'apporterait quelques nouvelles de toi ou de quelqu'un de tes camarades. Le courrier ne vint pas. Il fallut donc passer encore 24 heures dans l'attente. Heures mauvaises et de plus en plus terrorisantes. Chardaire étant allé à Nasbinals m'avait promis d'attendre l'arrivée du courrier ce soir là. Or, il n'arrive que tous les deux jours à 6 heures du soir, le courrier.

Je n'osais point entendre rentrer Chardaire. Vers 20 heures, donc, le mardi, Chardaire s'amena. Avant même que nous lui eûmes ouvert la porte il cria : « Yo uno tapado de lettres ! »²¹ *³. Juge de ma joie.

Je ne pouvais même point les ouvrir. Enfin, un peu remise, je les ouvris toutes, regardant les dates et je courus à la dernière, celle du 1^{er} toute rempli de détails. Pour remercier Chardaire je lui payai un vin chaud. Les enfants et la demoiselle en burent également. Moi je m'en privais, j'étais suffisamment nourrie avec les lettres. Si j'en avais bu, avec la joie que je venais de ressentir, je me serais peut-être « cuite ». Aussi je me tins sur mes gardes. Mais quelles émotions et quelles journées, ont passé. Le malheur ne plane pas sur nous, mais perdus dans les neiges, on n'a point du tout de courage dans de telles circonstances.

Enfin, c'est passé n'y pensons plus et n'en parlons plus. Espérons que nous n'aurons plus de pareils jours à vivre.

Je serais heureuse si je pouvais apprendre que tu as réussi à t'embusquer un brin.

Hier je n'ai encore rien eu au courrier. Il faudra donc attendre à samedi au soir. Mais je saurai patienter. D'ailleurs je mets ce retard sur un nouveau déplacement. Es-tu toujours avec Louis Toiron ? Es-tu toujours au chaud ?

Nous avons toujours de la neige en abondance. La trace est de nouveau totalement fermée. Les provisions s'épuisent à Nasbinals et notre dévoué maire ne fait rien pour améliorer le sort de ses administrés.

²⁰ « Oh, il y a 4 ou 5 jours que je sais que monsieur Astruc est mort ».

²¹ « Il y a une quantité de lettres ».

C'est ainsi que nous avons reçu des cartes de sucre, mais impossible de trouver du sucre nulle part. Nous avons passé tout le mois de janvier sans sucre. Heureusement j'avais un peu de réserve.

C'est 7 h ¼ je te quitte et te prie d'oublier, dans un bien doux baiser les ennuis que t'occasionnera ma lettre.

Toujours. Ninou

(Sans date - Partie de lettre d'Honorine correspondant à cette époque).

(Tes lettres) seront plus régulières et mettrons peut être moins de temps pour me parvenir. Je ne vivrais plus de longues journées, de longues nuits d'attente ou d'angoisse.

Comme je voudrais qu'il en fut autant pour certaines femmes qui ont passé par les mêmes angoisses que moi et qui actuellement pleurent la prise de leur bien aimé mari, parfois même la perte. Cependant si l'on examine bien, notre part à nous, a été bien grande depuis le début de la guerre. N'est-il pas temps qu'il en soit un peu autrement ? Vois, tu mets un pied un peu à l'abri et notre cher Sylvain prend ta place au danger. Ce qui fait que toujours on gémit après quelqu'un.

J'aime bien mon frère, mais j'aime encore plus mon mari et ce dernier prime tout. Ne doit-il pas en être ainsi ? Pourtant je voudrais que le malheureux Sylvain obtienne un sort moins malheureux que ses aînés. Espérons que la chance le favorisera comme elle t'a favorisé toi-même, jusqu'à ce jour.

Comment va ton rhume ? Est-ce qu'il va enfin passer ? Oui, je crois que tu as sans doute dû l'envoyer en Lozère, puisque me voilà prise moi-même et bien prise. Le nez et les yeux coulent fort ce soir. A tout instant, je suis forcée d'éponger si je veux pouvoir terminer ma lettre. Je n'avais rien eu depuis ta dernière permission et me voilà légèrement atteinte à présent que tu vas revenir. A propos ce nouveau changement de compagnie ne te fera-t-il pas perdre ton tour pour ta permission ? Tu sais, j'attends bientôt. C'est drôle mais il me semble que tu ne tarderas guère à venir, après le 15 ou le 20. Est-ce assez fou de m'être mise cette idée-là dans la tête ? Et tu sais, elle s'y est ancrée ! J'ai beau la chasser, elle s'y remet de suite.

Justement ces jours derniers tu ne nous en parles plus. Une idée chasse souvent l'autre dit-on. Le souci de savoir si tu serais agréé dans ton nouvel emploi, t'a fait oublier la permission. Mais sois tranquille, nous saurons patiemment attendre ce nouveau retour, maintenant que nous te savons mieux.

Les enfants vont à merveille. Ce soir à la lecture de tes lettres, ils ont été, eux aussi très heureux. Raymond, s'est empressé de dire : « Ah ! Ce n'est pas malheureux que pauvre papa se soit un peu éloigné des boches ». Et Léopold a ajouté : « Maman, dans ta lettre de ce soir dis-lui bien que je l'embrasse bien fort ce soir parce que j'ai été content d'apprendre qu'il n'irait plus à cette côte 304, où tant de papas sont restés ».

Quelle école pour ces pauvres petits ! Comme ils ont leur part de peines bien jeunes, car s'ils n'éprouvent pas une peine si grande que nous, ils ressentent bien la douleur suivant leur âge.

J'ai reçu ce soir une lettre de la mère. Celle là aussi est heureuse, de même que ton père. La guerre, ce me semble, a totalement changé ta mère à ton égard. Pour nous même, elle est remplie d'un tas de petites attentions qu'elle n'avait point autrefois. Tant mieux, j'en suis heureuse, bien heureuse pour toi d'abord, pour nous ensuite. Voilà un fort moment que je bavarde, je n'ai plus de feu et il ne fait pas bien chaud. Je vais donc te quitter une nouvelle fois.

Aujourd'hui le temps a été assez beau. Il y a toujours de la neige, mais il n'en est pas tombé de la journée. Il gèle très très fort. Fort heureusement, je sentirai mon Tinou dedans et cela me fera éprouver moins de chagrins quant je rentrerai dans mon lit ce soir.

Depuis mardi dernier, je n'ai point été à Nasbinals. Avec ce temps nous restons dedans le plus possible. Quand il fera beau nous sortirons plus souvent. Dés que tu auras reçu le paquet que je t'ai expédié aujourd'hui par Chardaire, tu voudras bien me dire si mon gibier a été bon. Tu sais, je ne suis qu'une médiocre cuisinière.

Bonsoir Tinou, dors bien dans ta nouvelle demeure.

Je t'embrasse fortement.

Ninou.

Le 9 février 1917.

... Il y a eu ce soir un grand convoi de permissionnaires. Il en est parti que je suivais d'habitude à 2 ou 3 jours d'intervalle. Ce coup-ci, je viendrai un peu plus tard. Si les camarades sont partis plutôt, c'est qu'il ne restait plus grand monde à leur Cie, cela les a avancés, mais à la C. H. R. (Cie hors rang) où je suis à présent il y a eu moins de pertes et par conséquent, il faudra que j'attende un peu plus. ...

Le 10 février 1917.

... Le temps s'est un peu arrangé, mais il est froid quand même. Le camarade Vachier est revenu de permission, il m'a fait remplacer le verre de ma montre. J'ai dressé aujourd'hui le bulletin de succession du pauvre Olivier, j'ai été vivement peiné à la vue des objets qui lui appartenaient.

J'ai reçu une carte de Maria, elle me donne de bonnes nouvelles de la maman et de la petite. ...

Le 11 février 1917.

... Lorsque tu auras l'occasion, tu voudras bien m'envoyer quelques plumes Gauloises ou Henry, je ne puis pas écrire avec les « Sergent-major ». J'ai encore de quoi manger dans ma musette, avec un colis que tu m'enverras avant mon arrivée et de la galette, j'aurais suffisamment pour attendre. ...

Le 12 février 1917.

... 342^e Secret^{re} Off. de Détails C. H. R. 1. 140.

Le 13 février 1917.

... J'arrive à ton journal du 9 à moitié noir, moitié rouge. Tu manifestes dans cette lettre ta joie de me savoir encore en France. Je la partage cette joie, ne serait-ce que pour pouvoir ainsi que je l'attends venir bientôt te faire une visite. Oh ! J'aurais beaucoup de choses à dire sur les sentiments que font éprouver de telles épreuves, mais les exprimer ici serait peut être dangereux. J'aime mieux attendre.

Le 14 février 1917.

... J'ai été peut être un peu bavard ces temps derniers, je ne voudrais pas que la censure ait trouvé à redire et arrêté mes lettres, cependant, il n'y avait je crois rien de compromettant. Tu dois comprendre que surtout maintenant, je ne voudrais pas me faire punir. Quand on a vécu 27 mois de misères en 1^{ère} ligne et qu'on a la chance de se voir épargner un peu à présent, ce n'est plus le moment de jouer aux indisciplinés. J'espère qu'il n'en sera rien et demain peut-être j'aurai l'annonce de l'arrivée de mes lettres. Enfin je ne te cacherai pas que cela m'a donné quelques soucis aujourd'hui. ...

Le 15 février 1917.

...

Le 16 février 1917.

... J'ai entendu dire aujourd'hui que certains prisonniers avaient déjà écrit d'Allemagne, on m'a même cité les noms de Mr Boulard et Sévène, mais je n'ai rien de précis à ce sujet. ...

Le 17 février 1917.

... Le patron est arrivé ce soir, il a paru bien gentil et j'espère que, bien qu'il soit un peu méticuleux, un peu « professeur », nous arriverons aisément à nous entendre. ...

Si en Lozère le temps est aussi doux qu'ici, j'espère que la neige va fondre. Chez nous tout n'est que lacs ou ruisseaux. Et je ne parle pas de la boue, on y enfonce jusqu'aux mollets. Les autos sur les routes font gicler la boue à plusieurs mètres de distance. Heureusement, je n'ai pas trop à la piétiner, je me tiens dedans, sauf pour quelques courses pour le service. Aussi je plains de tout mon cœur les pauvres soldats qui sont dans les tranchées avec de l'eau jusqu'au genoux, en présence de l'ennemi. ...

Le 19 février 1917.

... Je suis content que mes nouvelles fonctions t'aient apporté un peu de soulagement, je ne désire plus qu'une chose, rester là jusqu'à la fin de la guerre. Tu me demandes des renseignements sur Luca. Il est lui aussi secrétaire et il travaille donc avec moi. Je ne sais pas si Louis Toiron appartient à la Cie hors rang, mais je crois bien que oui, en tout cas Pierre Vayron y est bien, nous sommes à la même compagnie. Il est actuellement en permission.

... J'ai reçu une lettre de Mr Rocher, il est parait-il en arrière de F... donc, il ne risque rien pour l'instant. ...

Le 19 février 1917.

... Je ne t'apprendrai pas grand-chose d'intéressant, ma vie est surtout maintenant très monotone et je ne reçois guère de nouvelles au dehors des tiennes. ...

Le 20 février 1917.

(Censure)

... Je t'engagerai vivement à ne plus me demander des nouvelles sur les disparus que je peux connaître, je n'y répondrais pas. Des ordres formels ont paru pour défendre absolument de donner des renseignements de ce genre, donc, comme le règlement c'est le règlement, je tiens à m'y conformer. Pourvu que tu aies de mes nouvelles, tu devras te tenir pour satisfaite. M'as coumpress ?²² ...

Le 21 février 1917. ...

Le 22 février 1917.

... J'apprends que mon colis est arrivé, tant mieux, il a mis le temps. Je ne pense pas en avoir envoyé d'autre avant, du moins je ne me rappelle pas, tu le saurais mieux en revoyant mes lettres. Tu sais ma mémoire n'existe plus.

L'ingéniosité du jeune prisonnier qui correspond avec Melle Burc, m'amuse. Je suis heureux d'apprendre que la maladie de Mr La Crébon, s'aggrave. S'il pouvait mourir un de ces 4 matins ce bonhomme là ? Mais je crains presque que l'espoir d'une libération prochaine ou même simplement le désir de cette libération ne laisse ce jeune homme s'illusionner un peu. L'illusion est permise d'ailleurs et bienfaitrice dans ce cas-là, pour un jeune amoureux qui sent par de là la frontière. Non, mais je crois m'illusionner à mon tour et je m'arrête en souhaitant bien entendu que les désirs de Mr X deviennent bientôt des réalités. ...

Le 23 février 1917 (19 heures).

... J'ai reçu aujourd'hui pas mal de correspondances, 2 lettres de Ninou, 1 de Joseph, une d'Emilie, une d'Odilon, une de Jules, une de Maria. C'était le jour des nouvelles. De cela je suis très heureux. Tes deux lettres sont des 17 et 18. Je constate que ce rhume ne veut pas finir de disparaître, c'est pourtant le moment d'être solide à présent. Heureusement les petits ont la santé pour toi et cela me fait plaisir de voir qu'ils sont toujours gentils et serviables.

... Emilie vient de m'en envoyer un contenant une boîte de pâté, une boîte de sardines, un morceau de saucisse, deux petits paquets de biscuits et un quart de chocolat. La pauvre Emilie fait bien ce qu'elle peut, elle regrette de ne pouvoir faire plus. ...

Tu me demandes quelles sont mes relations avec le Cap. L... (*Lapisse*). Il est parti en permission, la veille de mon entrée en fonction et n'en est revenu que pour remonter aux tranchées le lendemain. De sorte que je n'ai pu que l'apercevoir, mais comme paraît-il, il était de mauvaise humeur, nous n'avons échangé que deux mots, pour le service.

... Jules m'envoie un paquet. Je lui avais fait une commande. J'ai perdu mes lorgnons à J'ai déchiré mon porte-monnaie, enfin j'avais besoin d'un tas de petites choses, que je ne pouvais me procurer ici, alors tant pis, j'ai écrit. ...

Le 24 février 1917. ...

Le 25 février 1917.

... Ninou a faussé compagnie à Tinou aujourd'hui. Ta lettre, si elle a été écrite n'est point arrivée. ...

J'ai reçu une lettre de Mr Auvergniot, c'est lui qui m'écrit aujourd'hui, sa dame avait été enterrer sa mère. Il me raconte qu'il y a à la briqueterie, 200 boches qui travaillent à l'extraction de la pierre. Mr Auvergniot préférerait avoir les mitrailleurs. L'officier qui a la direction, mange avec la famille de Mr Auvergniot, étant seul, c'est lui qui fait le cuistot et cela l'ennuie un peu. ...

Le 25 février 1917. (Carte : Heureuse Fête)

Honorine (fête) Ma chère Honorine.

En songeant que dans deux jours nous serons au 27, je me fais un plaisir de joindre à ma lettre de tout à l'heure ces quelques mots.

A un certain moment j'avais compté être auprès de toi le jour de ta fête. Je n'y serai pas, mais ma carte t'apportera



²² Tu m'as compris ?

mes souhaits les plus ardents et mes baisers les plus doux. Accepte-les en attendant mieux. Ton Augustin bien aimé.

Le 26 février 1917 (19 heures). ...

Le 28 février 1917 (19 h). ...

Le 1 mars 1917 (20 h).

... D'après l'adresse que Maria m'a donnée de Sylvain, celui-là non plus ne risque rien, à 40 km des lignes, Joseph m'écrit qu'il ne compte pas être rappelé, alors, plus de soucis, encore quelques jours de patience, peut-être quelques mois et puis, peut-être des événements inattendus nous rendront l'un à l'autre.
...

Le 2 mars 1917.

... J'ai bien occupé ma journée aujourd'hui. Le matin aussitôt mon levr, avant même de pouvoir me débarbouiller, j'ai été faire une course à l'infirmerie, pour rechercher un militaire qui devait partir ce soir au dépôt. Au retour, un brin de toilette et au travail, travail très différent d'un moment à l'autre, imprimés, enveloppes, laissez-passer, que sais-je. A 10 h ½ dîner. A midi l'officier est parti d'un côté, le sergent de l'autre, pour aller payer le prêt. J'ai donc été seul toute la soirée. Je pensais passer une après midi tranquille, bernique, j'ai été occupé tout le temps, expédition de colis d'évacués, ordre de transport pour ces bagages, soldats sortant de l'infirmerie, permissionnaires, visites, téléphone, je n'ai pas pu fumer une cigarette tranquille. Enfin tout s'est fait comme si nous avions été tous trois, mais c'est toujours quand on est seul, qu'on a le plus de travail. ...

Le 23 mars 1917 (21 heures). (En réalité lettre du 3)

... J'ai reçu deux lettres aujourd'hui, une du 25, une du 26 (février). Dans ces lettres tu me parles de beaucoup de choses, mais je n'en retiens qu'une essentielle et qui me fait, crois le bien, pas bien plaisir. C'est que Ninou est fatiguée au point de ne plus pouvoir faire son travail. Ninou est malade. Et dire que je m'attendais à trouver en venant la voir, une femme fort solide. Elle me l'avait tant promis. Ce qui me peine aussi, c'est de penser que j'en suis bien un peu la cause de tout cela. Si je ne t'avais dit tous mes dangers tu aurais eu peut-être moins d'ennuis et tu te porterais mieux. Mon dieu, qu'il faut souffrir pendant cette guerre.
...

Bons baisers aux deux petits gardes-malades qui soignent si bien leur maman et mes plus doux à la petite malade que je souhaite rétablie à mon arrivée.

Bonsoir Ninou chérie.

Augustin.

Le 4 mars 1917. ...

Le 5 mars 1917. ...

Le 6 mars 1917 (19 h).

Ma chérie.

Ainsi que je m'y attendais, j'ai eu aujourd'hui deux lettres de toi, des 28 février et 1^{er} mars.

Les nouvelles que tu me donnes de ta santé ne me satisfont pas trop. J'aimerais mieux apprendre que tu es tout à fait remise, mais je comprends bien qu'il ne peut pas en être ainsi encore. Je ne voudrais pas non plus que tu fasses l'impossible pour tenir debout, parce que je vais m'amener. Non soigne-toi comme tu dois te soigner et non en vue de recevoir ton Tinou « trasse »²³ de femme, va, est-il la peine que je vienne faire 1500 km, pour venir voir une malade ? Il y a un mois, j'étais encore si sûr de trouver une Ninette si robuste. Allons, tant pis, je viendrai quand même, veux-tu ? ...

Le 7 mars 1917 (19 h). ...

Le 8 mars 1917 (21 h). ...

²³ *Trasse* : mal portante.

Le 9 mars 1917 (20 h).

... Ta lettre d'aujourd'hui, m'explique pourquoi je n'en n'ai pas eu hier. Tu me dis que c'est la faute à Léopold. En réalité, oui, puisque c'est lui qui portait cette lettre, mais en somme si son panier s'est ouvert, il n'y était pour rien et certainement il a dû en être assez peiné le pauvre petit. Aussi je ne lui en veux nullement d'avoir laissé son papa un jour sans lettre, il ne l'a pas fait exprès.

Alors, cette petite santé se remet un peu, dis-tu. ...

(Télégramme arrivé à Nasbinals le 12-3-17 à 15 h. Origine Seine et Oise).

Arriverai mercredi 14 baisers. Augustin.

(Télégramme arrivé à Nasbinals le 13-3-17 à 15 h. Origine St Flour).

Vais à St Sauveur monterai demain. Augustin.

(4^e permission d'Augustin Astruc)

Montargis le 24/3/17. (Carte expédiée à St Sauveur : Marvejols – L'Hospice)

Ma chérie.

Je viens de quitter Jules à Nevers à 3 heures. Il est maintenant 5 h ½. Je repars dans 2 heures. J'ai fait bon voyage et vous embrasse tous trois bien fort

Augustin.



Montargis le 24 mars 1917 (7h).

... Dès que je t'ai quittée, le train insensible au chagrin qu'il nous causait, s'empressa de te cacher à ma vue en m'emmenant toujours plus loin. Je maudissais un peu à cet instant cette situation cruelle, je détestais un peu plus la guerre qui crée les ennuis, sépare les êtres qui ne demandent qu'à rester ensemble et brise les cœurs. Les premières minutes d'amère tristesse passées, je me ressaisis. Que faire d'ailleurs et puis en t'engageant à être forte, n'avais-je pas moi-même pris l'engagement d'être fort aussi.

Nous arrivâmes à Brioude à 7 heures. Nous repartions à 8. Nous allâmes au restaurant boire un bouillon, mais il fallut souper avec les provisions personnelles, on n'eut plus rien à nous servir. Nous remontâmes dans le train, en 1^{ère} s'il vous plaît, les autres voitures étaient pleines. Peu après nous nous endormîmes. A Clermont, il fallut changer de train, nous fûmes moins bien, mais bien tout de même. A St Germain des Fossés nouveau changement. A Nevers nous y étions à 3 heures, Jules m'a quitté là. J'ai laissé ici Brajon dans le train. J'avais envie d'aller jusqu'à Paris, mais étant seul, j'ai préféré rester. Je vais filer vers Troyes tout à l'heure. ...

Le 25 mars 1917 (8 heures). *(Carte expédiée à St Sauveur : Marvejols – La Promenade)*

Me voilà presque à destination. J'ai fait bon voyage, mais quel temps faut-il pour arriver. ...

Le 25 mars 1917. *(Carte-lettre expédiée à St Sauveur avec l'adresse de Cros Jules vaguemestre. 46^{ème} Bataillon Chasseurs Alpains Secteur 140)*

Ma chérie.

Je ne serai peut être pas si loquace que j'aurais voulu ce soir. Il n'y a que quelques heures que je suis arrivé à O... (*Osches*) et je suis mal disposé après un si long voyage pour faire une longue causette. Tu m'excuseras. ...

Bonsoir Ninou chérie et pas de « cafard », je ne l'ai pas, moi.
Baisers. Augustin.

Le 26 mars 1917 (19 heures). ...

Le 27 mars 1917 (18 heures).

... J'ai reçu aujourd'hui ta carte expédiée aussitôt après m'avoir quitté. Cette carte me dit bien que le chagrin éprouvé après mon départ n'a pas été de longue durée, que tu as fait un effort pour reprendre courage et que « cinq minutes après », tu étais de nouveau remontée, que les larmes étaient refoulées, etc. Oh, ma chérie, comme je sens bien que tu ne me dis pas entièrement la vérité. ...

Le 28 mars 1917 (19 heures). ...

Le 29 mars 1917 (20 heures).

... Alors le mauvais temps persiste en Lozère. Il a fait aujourd'hui un temps affreux, il a neigé, il faisait du vent, un froid glacial, vrai temps d'hiver. Ce soir orage pendant que j'écris, il tonne, il grêle, il pleut, c'est épouvantable et à ce moment plus que jamais je ressens le bonheur de pouvoir rester dedans et de coucher sur la paille.

Donc la grand'mère ne va pas mieux. Pauvre grand'mère, que je regrette de n'avoir pas pu aller la voir une dernière fois ! ...

Le 30 mars 1917 (20h). ...

Le 31 mars 1917 (12 h). ...

Le 1 avril 1917 (14 heures).

... Ta lettre du 28 me confirme malheureusement la triste nouvelle de la mort de la grand'mère²⁴. Cette nouvelle, je l'attendais évidemment, d'après l'état critique dans laquelle je savais la chère malade. Mais on a beau s'attendre à de telles issues, la disparition de cette grand'mère qui pendant des années m'avait soigné, comme son propre fils, comblé d'amour et de caresse, ne peut me laisser indifférent. J'avais encore espéré la revoir, cela ne me sera plus possible et je pleure sa perte, regrettant de ne pouvoir en cet instant de deuil ne faire que cela. ...

Mende le 1^{er} Avril 1917. (Lettre de Léopold à sa mère)

Chère maman.

Comme tu me l'avais dis, je t'écris. J'ai fait un bon voyage, lorsque nous sommes arrivés à Mende, Jeannou et mémé étaient venus nous attendre à la gare, elles sont passées par la route et nous par le raccourci, nous sommes arrivés à la maison personne, nous repartons pour la gare, à la gare de nouveau personne, nous revenons à la maison, Jeanne et mémé²⁵ n'étaient pas rentrées, nous attendions et tout à coup Tata, qui était sur le balcon les aperçut. Mémé, Jeanne, tata ne sont pas malades.

Je m'amuse bien avec Jeanne, elle nous fait passer de bons moments.

Je t'embrasse bien fort en attendant que tu viennes.

Léopold.

Mende le 1^{er} Avril 1917. (Lettre de Raymond à sa mère)

Chère maman.

Depuis notre départ de Marvejols, je comprends que tu as dû t'ennuyer un peu. Nous avons fait bon voyage. Ne t'ennuie pas à Montgros toute seule. Ne te fais pas trop de soucis, tu auras bientôt fini ces quelques jours d'école qu'il y a à faire et tu viendras ici, au moins tu ne t'ennuieras pas.

Je te ferai quelques fautes et puis, je ne t'écris pas bien, mon porte-plume ne tient pas bien la plume et la plume est rouillée. Je ne te fais pas non plus de phrases françaises parce que Jeanne et à côté de moi

²⁴ Augustine BONNEFOI, décédée 1917, épouse de Jean Pierre SEGUIN.

²⁵ La maman d'honorine.

alors on ne peut pas chercher une fois Apol²⁶, une fois Emond²⁷. On ne peut pas écrire à son aise. Jeanne c'est comme nous autres, quand on faisait du tapage quand tu écris.

Je me dépêche parce qu'on doit aller à la messe d'11 heures. La tata aussi fait une lettre, Jeanne lui tire le papier à lettre, tata lui dit « chut » alors elle dit : « Tu pteras le pote-pume à Zanou quand t'ora fini » ?

Elle est toujours bon petit diable. Ce matin le petit chat noir de Mme Benoit toussait et miaulait sa maman lui a dit : « il est malade » nénou à dit : « il est malade, y va se coucher », moi je lui ai dit : « au lit de Jeannou, il va se coucher », la tata²⁸ lui a dit non, quesqu'il²⁹ y fait, Jeanne a dit : « il y fait de la mede ».

Ce matin en descendant en face de moi se trouvait un Monsieur qui sans doute était le directeur de l'usine de St Chély d'Apcher, parce que à Chirac il a trouvé un mécanicien et lui a dit de venir pour connaître l'emplacement.

Bons baisers.

Raymond.

Mes meilleurs baisers à Melle Burc.

Le 2 avril 1917 (20 heures).

... Nous ne sommes plus que Luca et moi depuis aujourd'hui, le sergent est parti en permission. Mais nous nous suffisons tous les deux. Nous continuons à nous payer quelques supplément et quand le ventre est plein, le travail porte moins peine. A vrai dire nous en avons bien besoin, car le « frichti » est toujours maigre, soupe et bouilli, rarement des pommes de terre, encore plus rarement des haricots. Je me demande ce que peuvent bien, faire ceux qui n'ont aucun argent pour acheter des vivres. ...

(Suite à la lettre d'Honorine du 30) Alors tu es décidée à laisser les enfants. J'en suis bien content, mais je crains que ces voyages te fatiguent un peu trop. Ce ne sont pas des voyages qu'il te faudrait, ce sont des promenades. ...



Le 3 avril 1917 (20 h 30).

... Je suis bien portant et espère que la santé se maintiendra. Nous sommes toujours à O... (*Osches*) et nous y trouvons assez bien, malgré que l'installation laisse un peu à désirer. Le travail qui commençait à prendre tournure a repris un peu du fait du départ en permission de notre sergent. Enfin on s'en tire tout de même. Nous venons de faire une petite promenade en ville avec Luca, nous avons fait nos petits achats pour demain et nous voilà cloîtrés pour 24 heures car il nous faut être là pour garder la baraque, si elle partait !

... Je te prie d'embrasser bien fort à ton arrivée (*à Mende*) tout ce petit monde, Léopold, Raymond et Zanou³⁰ (Et où est l'ote ?) ainsi que la maman et Emilie si elle est encore là.

... Le bonjour aux dames des amis Mendois si tu les vois. Mmes Gaillard, Luca, Paradis. Nous (*sommes*) tous solides ici ! Encore en avant de finir.

²⁶ Léopold.

²⁷ Raymond.

²⁸ Emilie BEYS, la maman de Jeanne.

²⁹ Textuel.

³⁰ Zanou = Jeanne.

Le 3 avril 1917. (Carte : *La grande Guerre 1914 – 1915 – En Champagne – Le pont de Minaucourt, près Beauséjour, souvent cité dans les communiqués*) ...

Le 4 avril 1917 (20 heures). ...

Le 5 avril 1917 (21 heures).

... Moi, je vais bien, j'ai travaillé tout aujourd'hui tant que j'ai pu. Oh, je n'ai pas eu besoin de changer de flanelle après mon travail. Je travaillais à écrire, mais je voulais finir un travail que j'ai entrepris il y a quelques jours et il commençait à me fatiguer. C'est fait.

Aujourd'hui, nous avons peu mangé, si nous avons travaillé. Je crois que la guerre finira bientôt faute de nourriture. A midi soupe et bouilli, comme d'habitude. Bouilli dur, immangeable. Heureusement nous avons acheté des provisions, nous avons fait, ou plutôt j'ai fait une boîte de petits pois sautés au beurre avec un ail et une « liaison ». Nous avons avec cela bien dîné. Ce soir pas de soupe, pas de viande, une portion de pois chiches durs comme des balles. Je n'ai fait qu'y goûter. Alors nous avons fait une omelette, mais à 6 sous l'œuf, c'est « chérot ! » Enfin on s'arrange pour se nourrir, puisque le ravitaillement ne peut le faire.



Après souper, nous sommes montés chez Gaillard. Il nous avait promis une visite avec un autre sergent, nous allions les prendre. Mais ils nous ont annoncé qu'il y avait à l'église « le Stabat³¹ » en musique. Pour la musique, nous avons dit, allons-y. De fait c'était assez beau, le Cap. L... (*Lapisse*) officiait, il a même fait un « speech », moitié sermon, moitié discours, plus civil que religieux, dans lequel il a remercié les « amis » d'être venus si nombreux à la « réunion », il nous a promis d'autres « séances », tout comme dans une conférence populaire, il est vrai que ce sont des débats oratoires et que nous sommes « militaires ».

Après la « séance », nous sommes rentrés en bande « chez nous », accompagnés de 2 litres de vin blanc et de biscuits et là, tout en devisant sur les anciens lundis de Pâques, au pont Neuf ou ailleurs, sur nos « sorties » de jeunesse, nous avons passé un agréable moment. ...

5 avril 1917. (Carte expédiée à Honorine chez Mme Beys rue de la banque à Mende : *Quand ces œufs charmants seront prêts (sic) d'éclore, Il en sortira un baiser sonore !*)

Avant même qu'ils éclosent je te l'envoie sonore et tendre.
Augustin.

5 avril 1917. (Carte expédiée à Raymond à Mende : *Heureuses Pâques*)

Bonnes vacances ! Ton papa qui t'embrasse bien des fois.
Augustin.

Le 5 avril 1917. (Carte expédiée à Léopold à Mende : *Glorieuses Pâques – Dans nos souhaits, dans nos cadeaux. N'oublions pas notre drapeau !*)

Joyeuses Pâques et gros baisers de ton papa chéri.
Augustin.

Le 6 avril 1917.

... Avec le beau temps qui semble être revenu on se sent un peu moins mal, quoique nos idées en fait d'appréciations sont bizarres. Quand-il faisait mauvais, on disait : « S'il faisait beau encore, mais avec ce temps » ! Maintenant qu'il commence à faire beau on dit : « Quel dommage d'être en guerre avec ce temps on serait si bien en été ». Jamais l'on est content.

Heureusement l'Amérique se prépare pour une guerre de longue durée, que l'on fixe déjà à 3 ans environ. Tout cela donne le sourire, pâle. Je persiste cependant à croire que le préparatif ne fera rien à la chose et que la guerre finira quand même, quand elle ne pourra plus durer, que les Américains soient prêts ou non. ...

³¹ *Stabat mater* : chant liturgique catholique.

Le 7 mars 1917 (20 heures). (*En réalité avril*). ...

Le 8 avril 1917 (20 heures).

... Voilà la journée de Pâques terminée. La journée en elle-même n'a rien eu de bien agréable le soir, (je veux dire à l'instant, quelques minutes avant que j'écrive ma lettre) elle allait un peu mieux. Voici le détail. Ce matin levé comme d'habitude, café, toilette sommaire comme d'habitude et puis travail comme d'habitude. Même nous avons peut-être « turbiné » plus que de coutume, puisque à 11 heures nous ne nous étions pas encore aperçus que les autres avaient pris la soupe, depuis un bon moment.

Comme nous quitions le bureau, le lieutenant nous a dit : « Eh, bien ce soir vous pouvez disposer de votre temps, vous n'avez pas à venir travailler. ... nous avons dit avec le collègue : « Ma fois puisque nous avons congé, nous allons en profiter ». Nous avons dîné assez maigrement comme d'habitude, puis je me suis rasé, puis on est sorti voir les mitrailleurs. Aussitôt rentrés, le café était servi, nous avons pris le café, puis un verre de bière chez le bistrot, puis nous avons été voir Gaillard ... Aussitôt qu'il nous a vus, il nous a dit : « A propos c'est entendu, vous viendrez souper avec nous ce soir ». Sans cérémonie on a accepté et voilà que la soirée tout de suite s'annonçait plus intéressante. Tout à coup quelqu'un a dit : « Nous partons demain ! ».

Pour avoir des renseignements sur ce mouvement inattendu nous sommes descendus au bureau. Nous y avons trouvé de quoi nous occuper une partie de la soirée. Nous nous sommes juste absentés pour aller écouter le concert de la musique. A six heures nous étions à table avec ces messieurs. Nous avons bien soupé : Salade, ragoût de haricots délicieux, poulet aux carottes, fromage, etc. Comme plusieurs fois, nous avons été invités par Gaillard, j'avais hier commandé à l'ami Malric leur cuistot d'apporter de la coopérative trois bouteilles de vin bouché et des biscuits pour les boire ensemble, ce soir. Evidemment nous les avons vidées, mais je ne regrette pas l'argent, je dois à Gaillard plus que cela ! Enfin, nous avons terminé la soirée par une petite promenade et nous voilà rentrés dans nos « foyers ». Une seule chose qui m'a contrarié, c'est absence de lettre. Je crains que la fatigue de l'autre jour t'ait empêché d'écrire et il me tarde d'être à demain.

...

Le 9 avril 1917 (20 h).

Je t'écris d'un charmant petit village militaire qui n'a, je crois pas de nom³². Nous sommes là depuis tout à l'heure, vers 3 heures. Nous avons fait une petite promenade, pas très longue, mais peu agréable à cause de la boue, du froid et de la neige. Le matin, il faisait très froid, j'ai dit : « Aujourd'hui, il ne pleuvra pas ». Nous sommes partis à midi de X³³. Mais avec un temps assez brumeux, assez nuageux et bien froid. Peu après il se mettait à pleuvoir, puis il tombait de la neige ou plutôt du grésil, mais en assez grande quantité. Nous sommes arrivés dans ce camp, où nous sommes mal placés.

Heureusement il paraît que nous ne sommes pas là pour très longtemps. Pour aller où ? Ah, ça je ne le sais guère ...

Le 10 avril 1917. 19 heures.

... Hier je t'ai dit un peu de mon histoire, mon petit voyage. Je pourrai te parler un peu du séjour. Je t'ai dit hier que notre logement n'était pas fameux. En effet c'est une baraque en papier goudronné. Le papier est presque partout déchiré, il y faisait un courant d'air extraordinaire. J'ai bouché hier les plus grands trous et comme avec le camarade nous avons chacun un cabanon, grand environ comme une grande caisse, nous nous mettons chacun dans notre trou et comme ce ne sont pas les couvertures qui manquent, nous n'avons pas eu froid du tout. A côté il y a les vagemestres qui sont moins bien, ils se couchent par terre, n'ont pas leur cabanon, un peu plus loin il y a 4 chevaux. Voilà toute la maisonnée.

Nous ne travaillons pas là, le bureau est un peu plus loin, à 200 m. environ, il n'y fait guère meilleur. Il est vrai que le temps est sérieusement mauvais, il a fait une journée de froid ou de neige épouvantable, des tourmentes de neige terribles qui n'ont rien de semblable aux giboulées. Heureusement, nous n'allons pas, je crois tarder à quitter ce camp et ce ne sera pas dommage. ...

J'ai vu Pierre Vayron, je ne l'avais pas rencontré depuis mon retour de permission. Il y aussi M. Cavalier le gendarme, actuellement brigadier, il habite non loin de nous, je le verrai demain. Pour le service j'ai été dans toutes les Cies aujourd'hui, d'ailleurs tout le monde est à côté. Cela m'a donné l'occasion de voir les collègues, Jarrousse, Toiron, ils vont bien.

Seul où presque à ne pas être couché, pourtant il est encore de bonne heure, je vais imiter l'exemple des camarades. Un petit feu allumé dans un plat au milieu de la pièce achève de se consumer. Au loin le canon tonne, j'éprouverai sur mon grabat en dépit de courant d'air qui n'a point beaucoup de prise une fois

³² Le régiment est au *Camp de Clairs chênes* – JMO du 342^e.

³³ Osches (Meuse) – JMO du 342^e.

couché, la sensation du bien être relatif, en pensant que d'autres sont plus mal encore. Je lirai mon journal, pendant que d'autres seront aux aguets sur les lignes. Ne me plains pas ma Ninou chérie, car je ne dois plus être plaint et si je te signale un certain malaise dans notre abri, je n'oublie pas quand même que si je n'avais pas d'abris du tout, le vent aurait plus de prises, le froid plus d'intensité et le danger serait autrement grand.
...

Le 11 avril 1917 (20 h 30).

... Nous quittons demain le camp où nous sommes. Je ne le regrette pas d'autant plus que nous retournons dans un endroit qui nous est plus familier. J'ai vu le frère de M. Noyer ce soir aussi, ainsi que le fils Servientis de Nasbinals. Tous ces Nasbinalais vont bien. ...

Le 12 avril 1917 (21 heures).

... Je t'écris ce soir d'un autre « pays » comme on dit ici. Dans l'est chaque village est appelé « pays ». Après une matinée passée à se préparer, à trotter d'ici de là pour les derniers ordres, derniers renseignements, nous avons quitté notre peu regretté séjour. Avant de partir, j'ai été serrer la main de Mr Couderc que je n'avais pas encore vu depuis qu'il est revenu à la Cie, j'ai encore vu Mr Jarrousse et Mr Toiron (de Grèzes). Quelques amis mitrailleurs, ceux du Bataillon et nous voilà partis sur la route de B...³⁴. La promenade a été agréable, d'abord il faisait beau, un peu de vent ...

Nous nous sommes installés dès notre arrivée et nous sommes très bien, mieux que jamais nous n'ayons été, bien tranquilles dans notre baraque, un bureau spacieux, ajouré, enfin nous n'avons pas autre chose à envier. Ce bureau étant formé de deux pièces, nous disposons d'une avec Luca pour coucher et pour travailler. ...

J'aurais pu te dire que j'ai pour voisin, l'ami Benoit, la cloison seule nous sépare, nous aurons donc souvent l'occasion de faire la causette.

Le 13 avril 1917 (21 heures).

... Après une nuit passée assez fraîchement dans notre nouveau local, nous nous sommes mis en demeure de nous organiser pour quelques jours. Nettoyer, faire des étagères, des tables, vider les malles, etc. cela nous a pris une bonne partie de la matinée. Enfin nous étions assez satisfaits de notre travail. Juste comme on allait à la soupe, le lieutenant est venu nous dire : « Nous partons aussitôt après la soupe. En effet nous devons débusquer quelques minutes après pour V...s... C... (Ville-sur-Cousances), non loin de là où nous étions. ...

Le 14 avril 1917. 19 heures. ...

Le 15 avril 1917.

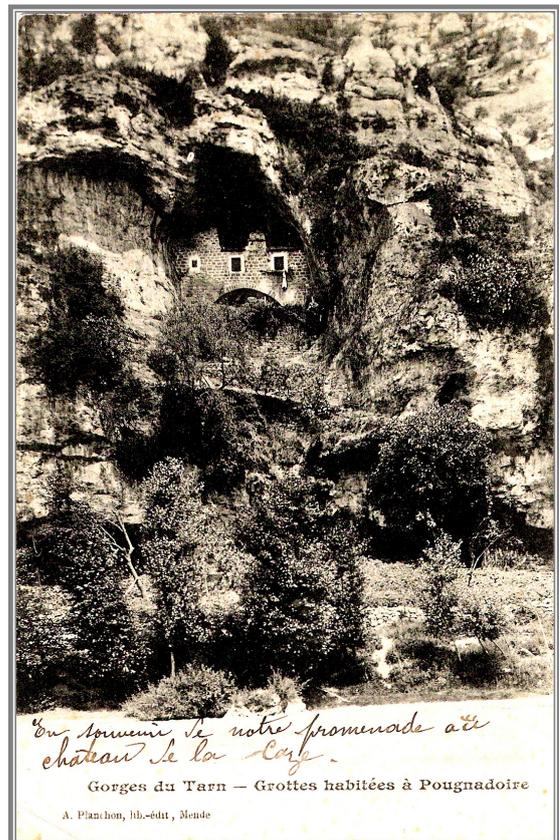
... Nous continuons à être bien ici à V... s... C... (Ville-sur-Cousances) le beau temps étant revenu, nous passons les jours sans beaucoup de peine. Evidemment on a un peu de travail et l'on est esclave, mais j'aime mieux cela que les tranchées et je suis heureux malgré mes misères. ...

Mende le 15 avril 1917. (Carte d'Honorine : Gorges du Tarn. Grottes habités de Pugnadoire – (ajouté à la main :) En souvenir de notre promenade au château de la Caze).

Mon Chéri.

Encore un petit mot comme supplément à ma lettre de hier au soir. Ai bien dormi cette nuit. Ai beaucoup songé à toi. Où es-tu ? Comment vas-tu ? Comment te trouves-tu dans le nouveau cantonnement ?

Ayant eu l'occasion d'acheter une cuisse de chevreau, je l'ai fait cuire hier au soir et vais te l'expédier tout à l'heure. La semaine prochaine je serai à Montgros, je ne pourrai pas t'en envoyer. Faut donc en profiter quand on peut. Quand nous serons dans notre « Sibérie », nous enverrons du cochon, toujours du cochon, encore du cochon, puisqu'il est impossible d'envoyer autre chose.



³⁴ ??

Demain foire à Mende. Mais je crois fort ne pas en profiter. Je n'ai rien à acheter.
Encore quelques uns bien doux. Ninou.

Le 16 avril 1917 (20h).

... Sylvain n'a pas écrit, pas plus qu'Alexis. Si ce n'était Joseph, Emilie et Maria, j'aurais peu de nouvelles de la famille. Mais j'attendrai bien qu'ils envoient leur adresse. Quand ils avaient besoin de nous, ils savaient bien où écrire.

D'après ta lettre tu quittes Mende demain ou après demain, donc il y aura une ou deux lettres qui iront à Mende avant de venir à St Sauveur. ...

Le 17 Avril 1917 (20 heures). ...

Le 18 avril 1917- 20 h.

... J'ai reçu le colis de chevreau, nous avons bien mangé aujourd'hui. Pour midi, nous avons faits des provisions, acheté une boîte de Harengs, une boîte de biscuits, du vin pour trois jours. Nous avons donc mangé, la soupe, un morceau de bœuf, des lentilles, du beurre avec du saucisson, la boîte de pâté que tu avais envoyée un de ces jours, du fromage. Pendant qu'on mangeait ce dernier, le vaguemestre m'a apporté ton dernier colis. J'ai dis à Luca : « Si on avait su, on n'aurait pas ouvert la boîte de pâté, enfin ce sera pour le soir, cependant j'ai dit il faut voir ce qu'il y a dedans. Le chevreau nous laissait assez indifférent, car nous avons fini de dîner. Mais les figues et les dattes ont été les bienvenues, on en a mangé 3 ou 4 chacun.

Ce soir c'est le chevreau qui a fait les frais. Il était très bon. Nous en avons encore pour demain. Mes gros baisers pour l'avoir envoyé. Es-tu assez payée ?

Le 19 avril 1917. ...

Marvejols le 17 avril 1917. (Carte d'Honorine : Le pont Roupt. Mende)

Mon chéri.

De la salle d'attente de Marvejols où nous venons de casser la croûte avec les enfants nous t'envoyons un doux baiser. Jusque là, notre voyage a été bon. J'espère qu'il se continuera de même jusqu'à St Sauveur, où nous sommes sans doute attendus.

J'ai encore vu Mme Luca, ce matin en allant à la poste. Pas plus elle que moi, n'avons de nouvelles, Mr Gaillard lui-même n'a rien envoyé. Est-il parti ?

Temps toujours froid. A la montagne ce doit être de la neige. Ce matin le train de la Bastide est resté en détresse dans les plaines de Montbel³⁵.

Doux baisers Augustin.



Le 20 avril 1917 (19 h).

... Ainsi donc, vous avez quittés une fois de plus la capitale Lozérienne, pour aller revoir les neiges. Je suis heureux que tu aies pu voir avant de partir Mr et Mme Rousset, j'aimerais bien de les voir aussi. Si

³⁵ Ligne de chemin de fer entre Mende et la Bastide-Puylaurent, à plus de 1000 m sur une grande partie de son parcours.

j'avais leur adresse, je leur enverrais avec plaisir une carte. Tu as l'air presque d'envier le sort de ces « petits vieux », console toi ma petite, quand nous serons comme eux nous partagerons ce bonheur, nous jouerons aux petits vieux, mais tout de même avant, il faudrait jouer aux jeunes, encore ! Hein, Ninou ?

Tu as donc vu Emile aussi, mais d'après ta lettre il me paraît bien avoir changé. J'espère que l'été vous remettra tous, il vous faut de la chaleur à vous, pour vous tenir debout, petits douilllets ! ...

Le 21 avril 1917 (19 h 30).

... J'ai reçu ta lettre de St Sauveur du 17 avril. Je suis bien content que vous ayez pu ainsi satisfaire au désir de mes parents de vous avoir encore 4 ou 5 jours auprès d'eux. Je sais qu'il devait vous être pénible de quitter la maman et ce petit trottin de Jeannette, mais je ne doute pas non plus qu'à St Sauveur on avait plaisir de vous revoir. Il est difficile de contenter tout le monde et en même temps de se contenter soi-même, mais même quand on n'est pas entièrement satisfait personnellement la pensée que deux familles se disputent (oh, pas avec méchanceté bien sûr) la possession de leurs enfants chéris, doit nous rendre heureux. ...

A l'heure où j'écris vous devez penser au départ. C'est, ou du moins, je suppose que c'est pour demain matin, à moins que le courrier³⁶ ne passe pas car c'est toujours l'hiver chez vous. Il me tardera de savoir si vous avez entrepris ce voyage et comment vous vous en êtes tirés. ...

Le 22 avril 1917 – 18 heures –

... Aujourd'hui, journée de repos. La matinée s'est passée pour ainsi dire à ne rien faire. Après dîner, je me suis rasé, puis je voulais aller à l'enterrement de ce jeune camarade dont je t'ai parlé hier. J'étais convoqué pour 13 heures. Or l'infirmier ayant confondu les noms m'avait mal renseigné, le malheureux était enterré depuis hier au soir. J'ai été cependant lui faire une visite au cimetière. J'ai revu la longue file de jeunes vies disparues que j'avais déjà visitée autres deux fois, j'ai ressenti une fois de plus les regrets qu'on peut ressentir au milieu de tant de victimes et puis j'ai quitté ce champs de repos avec tous les souvenirs, toutes les larmes, tous les rêves détruits qu'il évoque et je suis revenu reprendre ma place au bureau.

J'étais à peine assis, que le lieutenant pris d'une bonne inspiration s'est tourné vers nous (Luca et moi) et nous a dit : « Nous n'avons rien de pressant maintenant, si vous voulez aller prendre l'air, vous pouvez aller promener ». Juge, si nous avons saisi la balle au bond. ¼ d'heure après nous nous acheminions vers Jub... (*Jubécourt*), un petit patelin à 1500 m d'ici où nous avons juste passé 24 heures avant d'arriver ici. Dans ce village il n'y a rien, pas même un verre de vin à boire, mais c'était la promenade que nous recherchions et pas plus. ...

Le 23 avril 1917.

... ce qui me plaît dans ta lettre c'est ta promesse de ne pas t'ennuyer. Il me tarde de voir si réellement si tu la tiens. ... Moi je ne m'en fais pas trop ces temps ci, quoique, lorsque de temps en temps le soleil se montre, il me prend quelquefois envie de regretter de ne point être libre pour aller promener avec sa petite famille le long du Bés, à la cascade³⁷ ou du côté du Cher. Il faudrait d'ailleurs ne plus se souvenir qu'on est en guerre pour oublier toutes ces parties de plaisir.

... Tu me laisses espérer pour demain une histoire intéressante puisque cette histoire a fait rire même ceux qui en avaient le moins envie. A demain donc. ...

Moi, je vais te raconter une histoire, mais bien moins intéressante, quoiqu'elle nous laisse indifférent l'un et l'autre. Mon collègue Luca est paraît-il d'humeur fort variable. Je m'en étais aperçu quelquefois, mais pas comme ce soir. Il a « il le dit lui-même » le cafard à l'état chronique et quant il a le « cafard », il est fort peu intéressant. Gaillard d'ailleurs m'avait averti, il m'avait dit : « Mon ami quand ça le prend, il est inabordable ». De fait, dans plusieurs réunions d'amis Mendois, Luca ayant le « cafard », a plusieurs fois plaqué la société. Enfin bref. Hier en venant de J... (*Jubécourt*) promener, nous passions à l'endroit où l'on refait l'empiècement, l'un de chaque côté de la route. A un moment la conversation, me porta à dire : « Tiens quand je promenais avec ma femme sur les mauvais chemins de nos montagnes, lorsqu'il nous arrivait de nous séparer ainsi, pour faire le tour d'une pierre ou longer une grosse ornière, nous disions que nous « boudions ». Luca tout de suite me dit : « Moi j'aimais bien boudier avec la mienne », comme je n'étais pas de son avis il crut devoir se reprendre et ajouta : « Oui, parce que ça me procure le plaisir de faire la paix après ! »

Tout ce que je te raconte là, n'est pas bien clair et tu ne dois pas comprendre grand-chose.

Mais moi, vu la spontanéité de sa réplique et le caractère que je commence à lui connaître, j'ai compris qu'à la maison, cela lui arrivait quelquefois de boudier. Oh, je n'oublie pas que chacun a ses mauvais

³⁶ Le *courrier* désigne ici la diligence qui transportait des voyageurs de Aumont à Nasbinals.

³⁷ La cascade du Déroc.

moments et que chacun est sujet à la mauvaise humeur, mais on a quelquefois des motifs pour cela, en tout cas ces bouderies ne peuvent jamais être un « plaisir ».

Je continue mon histoire. Nous avons été à la recherche d'une blanchisseuse, l'ayant trouvée, nous devons aller ce soir porter notre linge. Comme le copain avait le « noir », il m'a dit au moment où on allait partir. Oh, puis ça me dégoûte d'aller là-bas, j'ai envie de ne pas y aller. Il a posé son paquet et est sorti. Je l'ai attendu plus d'un quart d'heure. Voyant qu'il ne venait pas, je me suis mis à écrire. Tout à coup il est revenu en disant : « Eh, bien, nous n'y allons pas ? ». A quoi, j'ai répondu : « Mais, je croyais que tu ne voulais pas y aller, je t'attends depuis ¼ d'heure ». Il a fait demi-tour a été prendre son linge et a filé tout seul. J'en suis resté « baba », comme je disais au sergent : « Mais c'est ainsi qu'il fait Luca », le sergent m'a répondu : « vous ne le connaissez pas ! ». Tu vois s'il faut être bizarre ou s'il faut que la guerre nous ait transformés ?

Ne va pas croire que nous nous sommes fâchés, car nous ne le sommes nullement. ...

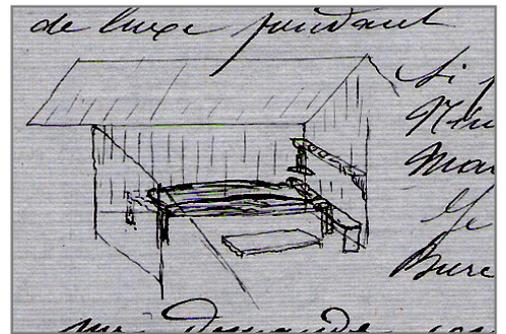
Le 24 avril 1917 (20 h).

... Que je te dise que mon Luca, pendant après sa petite sortie a été aujourd'hui ce qu'il est d'habitude. ...

Le 25 avril 1917 (20h).

... Miracle, aujourd'hui : 4 lettres ou cartes de ma Ninou ... Je suis content d'apprendre que la petite santé revienne. Je veux bien te croire, si réellement tu pèses 59 kg. Evidemment tu pesais davantage autrefois, mais pendant ma permission, tu n'y arrivais certainement pas. Je pèse cependant un peu plus que toi, bien qu'à mon tour, j'ai eu pesé davantage. Je me suis pesé aujourd'hui : 66 kilos. Tu vois donc que cela ne va pas mal non plus. Il me semble que je prends de l'embonpoint, autrement dit : du ventre ! ...

Ne t'inquiète pas sur ma situation, je suis bien, je voudrais que tu me voies le soir me coucher, dans mon petit lit de coin. Mon bois de lit n'est pas ciré, mais cela ne fait rien, mon sommier n'a pas un crin, mais les sommiers métalliques sont à la mode, mon matelas est bourré de paille, mais il ferait envie à plus d'un, mes draps ne sont pas très blancs, mais la toile écrue est plus solide, mes 3 ou 4 couvertures complètent la literie, la veste sert de traversin, des paillasses vides remplacent les tentures, pour empêcher les courants d'air. J'ai comme descente de lit, une planche, comme table de nuit, une étagère, c'est plus qu'il en faut pour rendre heureux quelqu'un qui a été privé de tant de luxe pendant 29 mois.



... je veux te dire que je me porte bien, que je continue à ne rien faire ou presque. Les jours ne sont pas semblables, après avoir bûché pendant longtemps, j'en suis maintenant réduit à me demander à quoi employer mon temps parfois. ...

Le 26 avril 1917 (20 h 30). ...

Le 27 avril 1917 (21 heures).

(Anniversaire de mariage. 12 ans déjà)

... J'ai tellement peu pensé dans la journée que je n'ai pas eu une minute pour me souvenir que c'était aujourd'hui le 27 avril. ... Ma chérie à cet instant précis, je me reporte 12 ans en arrière, 12 ans ! Est-il possible qu'il y ait si longtemps ! A cet heure, à la lueur des lampes, dans la salle que je revois, les rires, les chansons, les danses complétaient l'éclat de la fête, les fleurs envoyaient leur dernier parfum adoucir l'odeur des cigares et au milieu d'une assemblée de parents et d'amis, nos deux coeurs palpitaient de bonheur et un peu d'impatience aussi. Ils savaient désormais qu'ils ne se sépareraient plus. Et de ce fait, ils ne se sont pas séparés.

Si le malheureux sort qui nous est échu du fait de la guerre, a éloigné nos êtres, nos coeurs, ma chérie, sont restés ensemble et continuent à battre à l'unisson comme au jour de notre mariage.

Quel bonheur, de pouvoir dire 12 ans après notre union : « Je n'ai pas cessé un instant d'aimer ». Hélas je ne conclus pas de cela que notre bonheur soit parfait. Il est doux de s'aimer même de loin, il est doux de se soutenir mutuellement même seulement par des encouragement écrits, il est doux de constater la communion d'idées, de pensées, de sentiments qui nous animent, mais notre bonheur, voulait mieux que cela, avait été fondé sur d'autres espoirs.

La guerre, la maudite guerre a sapé nos rêves ! Espérons que ce ne sera pas pour toujours, espérons même que les misères de l'heure présente nous rendrons les prochaines plus douces encore. Nous sommes déjà heureux, qu'après trois ans de séparation nos espoirs nous soient restés. ...

Et dans cette pensée, je te quitte. Je vais rêver au printemps de 1905, je vais revivre la journée du 27 avril de ce printemps, je vais revoir Brenoux, rappeler le souvenir de ceux qui en faisaient si chèrement le charme, je vais retrouver les amis, j'irais peut-être dans une course un peu nerveuse, tout à l'heure, jusqu'à Langlade retrouver une fugitive aimée et vers 1 heure du matin, je me souviendrai que... !!! mes points de suspensions sont suffisants pour terminer l'histoire. ...

Le 28 avril 1917 (20 heures).

... Il me tardait de savoir comment les enfants étaient parvenus à Montgros. Maintenant que je vous sais tous à la maison, je suis plus tranquille. ... Je comprends, la joie des bambins de faire seuls en si agréable compagnie (mon Dieu, pourtant) le voyage de retour de vacances, ils ne devaient pas se faire de la bile eux, au moins. Enfin, rien ne leur est arrivé, ils n'ont dis-tu pas trop souffert de froid, ils n'ont pas été malades, c'est tout ce que je pouvais désirer à leur sujet. ...

Tu as dû perdre des élèves, puisque tu n'en as plus que 16. As-tu encore les plus avancés ? Je serais content de connaître un peu leur force.

Pour cela si, sans leur dire dans quel but tu le fais, tu leur donnais un ou deux devoirs du certificat d'étude (Problème et rédaction par exemple ou dictée), je voudrais bien les leur corriger. Tu pourrais m'en envoyer deux ou trois dans chaque lettre pendant deux ou trois jours. Je te les retournerai après, ou te rendrais compte de mon avis personnel. Evidemment, je ne voudrais pas voir des devoirs faits exprès, mais des devoirs « personnels », faits par conséquent sans préparation ni aide, comme à l'examen. ...

Le 29 avril 1917 (21 h 30). ...

Le 30 avril 1917 (21 heures).

... Enfin, dans ta dernière lettre, celle reçue aujourd'hui, c'est encore le grand (*jour de lessive*) qui m'est signalé. J'éprouve du plaisir à voir que tu peux encore porter les corbeilles³⁸ au Rivet, mais ne forceras tu pas trop encore ? ...

Ce matin deux militaires sont revenus de passer la visite pour la vue. Tous les deux ont été versés dans l'auxiliaire. Je me suis renseigné auprès d'eux. Il s'en suit que j'y vois bien moins qu'eux, nous avons essayé nos yeux. L'un deux y voyait bien avec mes lunettes. Ce qui indique que je pourrais tenter le coup. Mais je préfère attendre, car où je suis, je ne risque rien ...

Le 1 mai 1917 (19 h).

... J'ai reçu aujourd'hui ta lettre de 27. Ce qui m'a frappé dès le début, c'est le souvenir que tu rappelles. Si cette journée de 27 avril n'est pas passée inaperçue pour moi, elle ne t'a pas échappé non plus. Je suis heureux qu'une fois de plus tes pensées et les miennes se soient rencontrées pour renouer des doux souvenirs qui s'attachent à cette date. ...

Gaillard est renté de permission, il m'a envoyé qu'il avait vu la maman et qu'elle allait toujours bien. ... Mme Sévérac m'a écrit hier, elle ne sait encore rien de son mari depuis le mois de janvier. Qu'elles sont malheureuses ces femmes de vivre si longtemps sans nouvelles ! ...

Tu voudras bien chercher dans le dictionnaire Armand Colin le mot : « Duplicatum » et me dire s'il est mentionné. Je vois souvent ce mot dans le style militaire comme singulier de duplicata³⁹. Je ne l'avais jamais employé avant et je voudrai bien être fixé. Nous sommes d'avis différent avec le lieutenant.

Le 2 mai 1917 (21 heures).

(Arrivée au 342^e d'un soldat territorial)

... Tout à l'heure vers 2 heures, il est arrivé un militaire du 40^e Rt nouvellement affecté au 342. Il est venu trouver l'officier, pour savoir où il devait aller. L'officier lui a dit d'attendre. Il a attendu un bon moment, mais jamais on lui disait quoi que ce soit. Je l'ai aperçu comme j'allais prendre la soupe à la cuisine. J'ignorais ce qu'il faisait puisque je ne l'avais pas vu avant. Seul au milieu du camp, pendant que tout le monde mangeait, il m'a paru un peu désesparé. Je lui ai dit : « Qu'est ce que tu fais là ? » Il m'a mis au courant de sa situation. Je lui ai dit : « As-tu mangé ? ». Non je n'ai rien, mais pourquoi n'as-tu pas été à la cuisine te faire donner à manger. J'ai craint qu'on ne me donnerait rien.

Viens avec moi lui ai-je dit alors, et je l'ai conduit à la cuisine. Mais la distribution ayant été terminée, il n'y avait plus rien de tout. Enfin, je lui ai fait donner du pain, de la soupe, de la viande et comme nous avions nous même une salade en supplément je lui ai donné la moitié de notre portion de haricots. Eh, bien je ne cacherai pas, que j'ai été impressionné douloureusement par cet homme, plus âgé que moi

³⁸ Corbeilles en osier pour transporter le linge.

³⁹ Augustin a raison : un duplicata, des duplicata ou des duplicatas. Dictionnaire Armand Colin.

probablement. De le voir seul, étranger, sans camarade, sans provisions, pendant que les autres mangeaient, cela m'a fait quelque chose et je le plaignais.

Je me disais : « Qu'elle situation triste nous avons parfois ». Chez lui cet homme a une femme peut-être, des enfants ou des parents. Ceux-ci seraient heureux de l'avoir à leurs côtés de le chérir, de le distraire, de pourvoir à ses besoins. Ici personne ne le regarde, il se fera des camarades, bien sûr, d'ailleurs, il ne doit pas rester avec nous, mais ce premier contact avec des soldats d'autres régiments ne pourrait-il pas être plus sympathique ? Oh, la guerre, la longueur surtout quel effet elle prend parfois. Enfin, j'ai été content d'arriver à point pour lui rendre service, je lui ai trouvé une place pour coucher, demain il s'en ira plus loin. ...

Le 3 mai 1917 – 19 heures. ...

Le 4 mai 1917 – 18 h ½. ...

(Dissolution du 342^e RI)

Le 5 mai 1917 – (21 heures).

... Je suis un peu en retard ce soir, cependant ce n'est pas que j'ai manqué de temps, j'en ai même eu de reste, mais voilà, j'ai été un peu ennuyé et nous le sommes actuellement tous au régiment. Il est question en effet de dissoudre notre régiment et d'après ce qu'on peut entendre dire, même la chose ne saurait tarder.

Alors nous nous posons tous évidemment cette question sans parvenir à la résoudre: « Qu'allons nous devenir ? ». Je n'aurais pas voulu ma chérie te faire encore pressentir cette nouvelle, car je comprends qu'elle te peinera. Hier je n'en ai pas parlé, aujourd'hui j'aurais pu me taire, mais demain, après demain il aurait bien fallu le dire. ... D'ailleurs je te prie de ne pas t'alarmer de cette situation, car pour l'instant, d'abord il n'y a rien de précis et puis de quelques temps encore je ne vais pas être distrait de mes occupations, puisque nous avons au moins un mois de travail pour la liquidation.

Le 6 mai 1917 – 20h. ⁴⁰

... La lettre que j'ai écrite hier et que tu auras certainement reçue avant celle-ci, aura je n'en doute pas, pour résultat de te faire passer 24 heures d'ennui. ... Evidemment la situation, n'est pas brillante pour l'instant et je ne suis pas seul à l'envisager comme telle. Nous sommes unanimes tous au régiment, tant officiers que soldats à regretter le sort qui nous est dévolu et partout se déroule interminablement du matin au soir les mêmes conversations, inquiétantes, les mêmes regrets, les même appréhensions, on en perd l'appétit, on ne travaille que par force, on court après les renseignements, on s'interroge du regard, on pense, on rêve, on est distrait.

Et comment tous ces effets ne se feraient-ils pas sentir ? Pour mon compte je sens tous le poids d'une aussi brutale décision. Quand on a vécu 30 mois dans un régiment, quand on y a connu tant de camarades, quand pendant si longtemps on a partagé avec eux tant d'heures de joies et aussi, hélas tant de journées d'angoisses, quand on a connu ces chefs, quand on a puisé parmi tant de gens et tant d'épreuves, les sentiments qui vous font aimer son écusson, on ne voit pas, on ne peut pas voir sans serrement de cœur se disloquer cette grande famille qui est le Régiment.

Bientôt, les uns iront d'un côté, les autres de l'autre, les amis se sépareront, il faudra changer de chefs et d'habitudes, nous ne serons plus chez nous, nous appartiendrons à autrui. Comment assister impassible à cet effondrement de soi-même ? Il me semble que je n'ai jamais autant aimé mon régiment qu'à présent qu'il va disparaître !

Enfin, nous ne sommes pas libres d'intervenir, ni d'aller contre.

La C. H. R. ne va pas suivre le restant de régiment, je ne sais pas encore ce que nous allons devenir, mais je puis déjà te laisser entrevoir, que nous n'irons pas loin. Peut-être même passerai-je, quelques temps avec Louis Toiron. Ce qu'il y a de sûr c'est que nous avons du travail, pour plus d'un mois encore. Donc jusque là, il ne faut pas s'en faire. ...

Le 7 mai 1917 (19 h).

... Ma chérie, tu vas sans doute sentir en lisant ma lettre un peu de découragement (oh, ce n'est pas découragement que je voulais mettre), un peu de l'ennui que je ressens. ... pas de souci quand même, tiens,

⁴⁰ Journée du 6 mai 1917 : « Rien à signaler. Journée calme sur le front. - Par ordre du G^{al} Com^t en Chef le 342^e sera dissous (sic), le 5^{ème} B^{tn} et le 6^{ème} B^{tn} seront mis à la disposition de la V^e Armée, la CHR restant à la II^e Armée ». – JMO du 342^e.

je me sens me ressaisir, je crois que ma volonté revient et avec l'espoir ! Je vais aller promener un peu, me distraire et puis je sens que je rentrerai dispos. ...

Le 8 mai 1917 (20h).

... Il y en a d'autres d'ennuyés ainsi, tels Barthélémy, Benoit etc. qui étant plus jeunes ont encore plus à perdre que moi au changement de régime. ...

Le 9 mai 1917 (21 heures).

... J'ai reçu aujourd'hui ta lettre écrite à ton retour de Fournels. Que je te dise que je suis très heureux que tu aies présenté Auguste V... au C. E. P. Si je t'avais demandé il y a quelques jours de m'envoyer quelques compositions c'était, (je te le dis aujourd'hui) dans l'unique but de t'engager à essayer quelqu'un. Je suis encore plus heureux qu'il ait réussi. Nous n'ignorions pas que cette famille tenait essentiellement à ce que ce garçon ait son diplôme et c'était bien temps pour lui, d'essayer. ...

Le 10 mai 1917 (20 h).

(Avions et aviateurs)

... Je ne t'ai pas dit que j'avais été faire hier avec Luca une promenade non loin d'ici au parc d'aviation. J'ai passé un bon moment à examiner les gros oiseaux qui nous sont parfois si utiles, j'ai admiré leur perfectionnement depuis le jour où pour la première fois, nous avons vu un aéroplane. Te rappelles-tu.

J'ai admiré, non moins, le sang froid, l'indifférence, je dirais même un peu le je m'en f...tisme des aviateurs qui jouent avec leurs appareils comme une petite fille avec sa poupée, renversant leur appareil en tournant sur l'aile, bouclant la boucle, virant sur place, descendant en tire-bouchon etc. C'est impressionnant.

...

Une chose qui m'intéresserait davantage peut-être, c'est de savoir ce que nous devenons. ... Contrairement à ce que je croyais, nous n'allons pas où est Louis, nous restons une dizaine ici pour liquider la situation. Les autres ne restent pas. Après demain, une grosse partie s'en va et les restants vont où nous croyions aller nous mêmes. ... La séparation entre amis, nous paraît dure à tous. Benoit et Barthélémy s'en vont, nous ne serons que deux maintenant à la même Cie, Bouchard et moi, encore pendant la liquidation, nous ne serons pas ensemble. Quand on a vécu si longtemps ensemble, il est pénible de se quitter. Mais espérons que la fin de la guerre s'emmènera à quelque moment et que nous nous retrouverons du moins, quelques uns, Benoit qui part demain, m'avait l'air ce soir affecté. ...

Le 11 mai 1917.

... Je serai sans doute bref ce soir, car il est tard et je ne suis guère dispos pour écrire. Pourquoi, je ne suis pas dispos, c'est qu'aujourd'hui c'était la rupture, la dislocation, la dissolution. J'ai été courir un peu partout pour revoir les amis que je ne tenais pas à quitter sans leur serrer la main. J'arrive à l'instant sur une impression, couci-couça et je préfère ne point te faire part de mes impressions ce soir. Demain je t'en dirai davantage.

Je vais me coucher, mais avant, je t'embrasse bien fort.

Augustin. T. s. v. p.

Le 12 mai.

J'ajoute un mot ce matin, nous voilà seuls, tout le monde est dispersé. Cela nous cause un peu de peine. Enfin, nous ignorons quel sort l'avenir nous réserve, il sera peut-être meilleur qu'on ne peut l'attendre.

Je vais très bien. A l'avenir, tu m'écriras à l'adresse ci-dessous :

Astruc secrétaire de l'Officier de Détails du 342^e en subsistance au 15^e d'Inf^{rie} s.p : 140.

Je t'embrasse bien fort.

Le 12 mai 1917 (13 h).

... Hier matin, nous avons travaillé comme d'habitude. Après dîner, j'ai dit au Lieut^t : « J'ai quelques amis aux bataillons que je ne voudrais pourtant pas laisser partir sans les voir. Si vous vouliez me donner un moment ce soir, j'irai leur serrer la main ». Eh, bien allez-y me répondit-il. J'en étais d'autant plus heureux que le matin, Benoit et quelques autres avec qui j'étais très bien étaient partis pendant que j'étais absent. Je regrettais amèrement de n'avoir pu les voir. Ainsi à 11 heures hier matin je m'acheminai vers les villages de B... (*Brocourt*) et de J... (*Jubécourt*) non loin d'ici à la rencontre des camarades. D'abord à J... (*Jubécourt*) je trouvais Toiron, Brun, Barthélémy, Bouchard, les anciens camarades du Bataillon, quand j'étais avec le Commandant. Je n'en finissais pas. Après avoir échangé avec eux maints regrets et rappelé maints souvenirs, on s'est donné rendez-vous pour un peu plus tard et je suis parti pour B... (*Brocourt*) où je devais retrouver Benoit. J'ai rencontré ce dernier assez facilement, nous avons bu une bouteille ensemble et l'on s'est quitté, ma foi, je l'avoue, le cœur un peu serré.

De retour à J... (*Jubécourt*) (J'avais la bicyclette de Barthélémy), donc j'ai eu vite fait, j'ai trouvé celui-ci qui m'attendait. On a été prendre Toiron, Brun, autres deux ou trois amis et nous avons choqué à la santé de Toiron, qui a payé 2 bouteilles de champagne, et à la santé de tous aussi. J'ai quitté ceux-ci. J'ai été aux mitrailleurs. Aussitôt les sous-offs ont insisté pour que je mange avec eux. J'ai retrouvé Gaillard, les officiers les quelques anciens amis que j'y connaissais encore et enfin, après avoir serré beaucoup de mains, dis beaucoup d'« au revoir », j'ai filé vers V... s... C... (*Ville-sur-Cousances*) en compagnie de Luca qui était lui aussi venu voir Gaillard.

Ce matin, nous nous sommes trouvés tous seuls (6 au total), petite représentation d'un régiment. ... Maintenant, plus rien, nous voilà dispersés complètement et la petite poignée qui restons-là, nous attendons encore notre tour pour nous disperser davantage.

Pour l'instant, cela ne va pas mal. Nous sommes toujours à la même place, nous avons toujours notre même logement, mon petit lit, nos habitudes n'ont pas changé, sauf pour le manger. ... Combien cela durera-t-il, je l'ignore. Comme je le te l'ai dit, peut-être trois semaines, peut-être un mois, peut-être plus, mais je ne sais pas. ... Cependant, le jour où je passerai à un autre régiment, je dois y passer comme secrétaire, cela me laisse beaucoup d'espoir et cela doit te donner confiance, si je réussis à entrer dans un bureau, j'y serai alors pour toujours, étant territorial. ...

...

13 Mai 1917 (21 h).

... P. S. Dans toutes tes adresses mets toujours mon prénom, car nous sommes deux Astruc à la compagnie.

Le 13 mai 1917. (*Carte de Sylvain Beys à sa sœur Honorine*)

Bien chère sœur et neveux.

Depuis quelques jours déjà j'attends de vos nouvelles. Je ne sais d'où provient ce silence. J'espère toutefois que vous êtes en bonne santé tous les trois. Ici toujours même travail et même vie. Depuis 5 ou 6 jours le mal de dents me fait un peu souffrir. A part cela la santé est bonne.

Baisers affectueux.

Sylvain.

Le 14 mai 1917 (20 h). ...

Le 15 mai 1917 (20 h 30).

... Nous sommes maintenant seuls dans le camp. De ce fait le séjour est plus monotone, mais on y gagne comme tranquillité. Je ne sais pas si je pourrai être bien servi comme lettre ces temps-ci, car nous sommes plutôt perdus ou oubliés. Notre numéro devient presque une curiosité. Quand on rencontre quelqu'un qui est au courant de nos affaires, il ne manque pas de dire : « Mais il existe encore le 342 » ? Eh, oui, il existe par les 7 ou 8 restants, c'est nous les derniers survivants. Survivant moralement, l'entends, car les autres ne sont pas morts, Dieu merci !

Comme je te l'avais dis, nous étions en subsistance au 15^e, voilà que maintenant, nous sommes au 80^e. Aussi je ne sais plus où me faire envoyer les lettres. ... Ne mets plus sur tes lettres 15^e d'Inf^{rie} envoie-les à mon ancienne adresse, elles me parviendront plus facilement, je pense, car notre vaguemestre va rester ici quelques temps encore et me les fera parvenir plus sûrement.

Astruc. Secrétaire à l'Off. de Détails, chargé de la liquidation des comptes du 342^e R. I. s.140.

Le 16 mai 1917 (21h).

Ma chérie.

Encore pas de lettre aujourd'hui, je n'en ai pas été bien surpris, car avec tous les changements qui se produisent, je comprends qu'il faut qu'il y ait des à-coups. Enfin tant pis, il suffit que tu reçoives les miennes et j'espère bien que tu les reçois.

Je suis en bonne santé toujours. Je suis toujours à J... (*Jubécourt*) et pour quelques jours encore. Je ne souffre de rien, je n'ai besoin de rien, donc pas de soucis. J'ai été promener tout à l'heure avec des amis, on a été entendre quelques morceaux de phonographe, boire un litre de vin blanc et voilà. ...

(*Liste des morceaux de phonographe :*) Le choral de Luther - La cinquantaine Bourgogne - Toilette de la fiancée Russie - Retour de noce en Norvège - Fête de village - Aranda - Accident pendant la course de taureaux - Le centenaire de 89 - Retour madone de l'arc - Baptême - Finlande - 14 juillet Paris.

Le 17 mai 1917 (20 h).

... Trois lettres aujourd'hui ! Trois ! Et en trois fois. ...

D'abord laisse moi te dire, que tu t'es trompée quand tu as cru que pendant longtemps je t'avais caché la nouvelle de la dissolution du Régiment. C'est une erreur. Déjà bien des fois, après Beauséjour, après Tahure, après Verdun, le bruit en avait couru, mais chaque fois ce bruit avait été reconnu sans fondement et je ne t'en avait pas parlé, pourquoi faire ? Après 304, l'occasion était bonne, nous pensions : « Ce coup ci ça y est ». Pas du tout, les vides furent comblés presque aussitôt après et plus rien ne pouvait nous faire craindre notre disparition. Le 4 seulement, au soir, le lieutenant, m'annonça brutalement la nouvelle. Je ne t'en fis pas part ce jour là. J'attendis au lendemain. J'ai donc différé de 24 heures, mais rien que cela. ...

Quant à oublier de sitôt les souvenirs, qui me font regretter mon régiment, c'est autre chose. J'y ai peiné, j'y ai souffert, tour à tour j'y ai vécu des heures de joie et de tristesse, les événements auxquels j'ai été mêlé avec lui, m'ont fait passer par toutes les alternatives. Depuis la confiance la plus absolue jusqu'au découragement le plus sincère. Je ne dis pas le désespoir, car je n'ai jamais désespéré. Et c'est précisément cette longue suite de péripéties diverses, cette série d'émotions, cette théorie des sentiments successifs, avec tout ce qu'il renferme de doux, de grave, de sérieux, de léger, de raisonnable, d'enfantin, de bon, de mauvais, qui font qu'on n'oublie pas ainsi son régiment, quand on l'a suivi pendant exactement trente mois. (C'est le 21 novembre que j'ai placé l'écusson et c'est le 12 mai que j'ai cessé de compter à son effectif).

Mais si je n'oublierai jamais mon long séjour au 342^e, je me consolerais, j'espère, de la séparation. Un régiment vaut l'autre et par-dessus tous les régiments, plane toujours le souvenir de la chère petite famille avec l'espoir qu'un jour au milieu d'elle, toutes les misères s'effaceront, tous les ennuis disparaîtront pour laisser place au bonheur tant désiré, tant attendu, ce bonheur de revivre avec ceux qu'on aime. ...

(Le foyer du soldat)

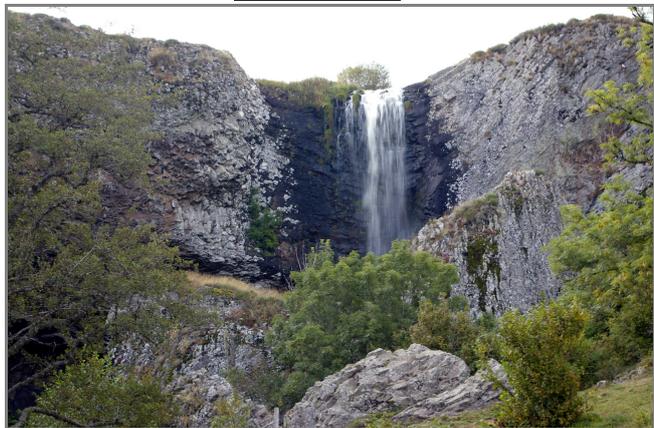
Ce soir j'ai été promené seul (d'habitude nous sommes trois ou quatre, mais ce soir nous ne nous sommes pas entendus pour notre sortie ensemble). J'ai fait un km environ, puis j'allais rentrer, lorsque j'ai eu envie d'aller jusqu'au foyer du soldat. Le foyer du soldat est tout simplement une baraque, qui sert de lieu de réunion pour les soldats. Elle peut contenir environ 300 personnes. Elle est dans le village de V... (*Ville-sur-Cousances*). A l'intérieur des tables sont disposées le long des parois de chaque côté, exactement comme dans un café, on peut s'asseoir. L'œuvre du foyer, met à la disposition des militaires, du papier à lettre, des cartes pour correspondances, des journaux quotidiens ou illustrés, des livres de lecture, des jeux de cartes, de lotos, de dames, etc. Un phonographe, joue continuellement.

Tu vois, donc, on est pas mal à la guerre (j'ajoute, quand on la fait⁴¹ un peu loin des lignes). La salle est assez coquette, bien ajourée, éclairée à l'électricité, le soir, décorée de drapeaux, de gravures, des tableaux, des gares surtout (tu as remarqué les sites représentés à l'intérieur ou à l'extérieur des gares). Nous avons de quoi écrire chez nous, de quoi lire aussi (je lis actuellement : *La Dame aux Camélias*), mais voilà qu'il m'a pris envie d'aller y faire un tour et j'y suis allé, je me suis assis, j'ai fumé une cigarette, j'ai écouté deux ou trois morceaux, j'ai surtout remarqué l'automatisme du soldat chargé de la manipulation du phono. Un grand diable, plus sec que moi, il prenait régulièrement son disque, le posait sur le plateau, passait le blaireau avec la même cadence qu'il tournait ensuite la manivelle, cadence plutôt lente rappelant sans doute un peu celle de l'homme et puis déclenchait le mécanisme. Une fois le morceau fini, il recommençait avec la même lenteur la dernière opération et ainsi de suite. Par une étrange coïncidence les morceaux se ressentaient un peu de l'opérateur. Je me serais sans doute endormi, si j'étais resté plus longtemps. Aussi je suis parti et depuis un moment me voilà à bafouiller des choses qui sans doute t'intéresseront peu, mais que veux-tu, quand on n'a pas de grands événements à raconter on est forcé de broder sur des choses banales. ...

Le 18 mai 1917 (20 h).

... J'ai reçu ta lettre de 14 dans laquelle tu me racontes votre promenade à la cascade⁴³. J'aurais bien voulu vous accompagner, mais hélas de telles excursions me sont encore défendues, pourtant faut-il en conclure quelles nous seront toujours défendues ? Je ne pense pas et j'espère même qu'un jour nous en profiterons plus que nous n'avons fait jadis. Oh ! Que ne me trouvais-je pas parmi vous, ... puisque la cascade était si belle, j'aurais pris un cliché en souvenir ! Mais, je ne puis que regretter, car sera pour mon futur

Cascade du Déroc.⁴²



⁴¹ La guerre.

⁴² Internet - Panoramio photo 6915471.

⁴³ Cascade du Déroc, près de Nasbinals (Lozère).

retour. ...

Le 19 mai 1917 (22 h 30). ...

Le 20 mai 1917 (20 h).

... J'ai oublié en effet de parler de Pierre Vayron, je crois. Pourtant j'avais promis à sa mère de donner de ses nouvelles, j'ai pensé à lui, souvent et avec ça, j'ai oublié de l'écrire. J'ai vu cet ami le 11 mai, la veille du départ des bataillons. Il allait très bien, nous devions même choquer le verre avant de nous quitter et, au dernier moment, nous n'avons pas été libres. ... Pierre Vayron est au 60^e d'Infanterie, nous ne nous verrons donc plus probablement avant la fin de la guerre, car il faut toujours espérer qu'on se reverra après.

...

Luca est toujours avec moi, je te l'ai d'ailleurs dit, je crois. Nous sommes 6 ici. Le sergent, Luca, le cuisinier, l'ordonnance du lieut^t et le lieut^t. En plus 1 vagemestre, mais il ne mange pas avec nous. Mais notre vie à cinq par conséquent puisque le lieut^t ne mange pas non plus ici, va prendre fin après demain, mardi l'on déménage. ... Certains iront où est Louis Toiron, d'autres plus favorisés iront ailleurs et seront du moins pour quelques temps bien mieux placés. Je puis être de ceux là ... Ma chérie, tu m'excuseras si je t'intrigue 24 heures. Demain soir, je te renseignerai certainement. Mais la partie m'apparaît si belle que de peur de la rater je n'en parle pas. ...

Le 21 mai 1917 (19 h).

... Lorsque j'écrivais ma lettre hier, je te faisais pressentir que quelque chose d'anormal était imminent. Ce quelque chose s'est produit et malheureusement ce n'est point à mon avantage. ... Que je te narre ce soir l'histoire qui me fait aujourd'hui de la peine. Il y a quelques jours (cinq ou six), il nous est arrivé une note dans laquelle il était dit : l'Off. de détails et 2 secrétaires se rendront à Mende au dépôt, pour régler les comptes. L'officier y restera quinze jours, les secrétaires 1 mois. La lecture de cette note nous rendit inconsciemment tous joyeux. Mais cela ne dura pas, du moins chez moi. La note disait deux, nous étions trois. Aussitôt après, je pensais quels seront parmi trois, les deux heureux ? Craignant de trop m'avancer je ne te parlai pas de cette perspective. Je me disais : le lieut^t nous désignera et puis je t'écrirai. Celui-ci peu communicatif d'habitude ne dit rien. En vain, nous attendîmes. Le sergent était tout désigné. Mais de Luca ou de moi, lequel prendre. Nous n'osions pas en parler nous-mêmes et chacun de nous espérait intérieurement et voyait la fin à son avantage.

Luca disait, moi je suis depuis plus longtemps au bureau et je suis de Mende, c'est à moi. Moi je disais, je suis de Mende aussi ou presque, en tout cas, j'ai la possibilité d'y faire venir ma famille. Je suis plus âgé que lui, j'ai davantage souffert et puis c'est moi qui suis secrétaire et lui est cycliste. Le sergent estimait que cela me revenait, d'autres prétendaient parait-il que c'était à Luca. Dans toute cette affaire, le plus embarrassé c'était le Lieutenant qui ne voulait froisser personne ... C'est ce matin seulement, veille du départ qu'il a soulevé la question. Il a terminé en disant : « Entendez vous ou sinon vous serez tirés au sort ». S'entendre quand nous avons tous deux des intérêts à Mende, quand tous deux, nous avons des raisons pour y aller cela n'était guère possible. ... Et c'est le sort qui en a décidé en faveur de Luca...

Donc mes deux collègues et l'officier partent demain soir. Et moi, je pars mercredi matin pour Fl... (*Fleury*) où est Louis Toiron. Je serai donc au dépôt divisionnaire attendant qu'on m'appelle quelque part. Je ne sais pas à quel régiment je vais être affecté, pour l'instant, je serai à la 12^e Cie du 80^e.

... Aug. Astruc. 80^e R^t d'Inf^{te} 12^e C^{ie}. Dépôt divisionnaire sect^f 140. ...

Le 22 mai 1917. 20 h 30.

... Encore une journée encore un peu émouvante de passée. Tout à l'heure, j'ai été accompagner le lieut^t, le sergent et Luca à la gare à destination de Mende. Et moi qui suis ici !

... Ce matin, Luca s'est réveillé de très bonne heure, contrairement à ce qu'il faisait ces temps derniers, j'avais fait le bureau quand il se levait. Je me suis réveillé aussi, mais ne me suis pas levé avant 7 heures. Je suis resté très peu au bureau. Il m'était pénible d'assister à la mise en caisse de tous nos papiers, surtout en pensant que tous ces papiers allaient aller à Mende accompagnés de tous ceux que nous étions, sauf moi. Et dire que j'aurais été si content si j'avais pu les suivre. Et dire que c'était à moi à les suivre et qu'il n'aurait dû y avoir aucune discussion, aucun tirage. Tiens voilà que je regrette maintenant qu'il est trop tard, d'avoir consenti à ce tirage. C'était les deux secrétaires qui devaient aller à Mende et non un secrétaire et un cycliste. Donc il n'y avait pas à discuter. Et dire que le sort en dépit de toute justice m'a été encore funeste.

Oh ! A quand donc la fin, pour que nous ne soyons plus les esclaves de tout le monde et les esclaves de toutes les situations. Enfin, j'ai beau me lamenter, c'est trop tard, je n'ai plus à me plaindre et tant pis

pour moi si je me suis laissé rouler. Mais Luca a perdu dans mon estime, parce qu'il a tout fait pour partir à ma place et si c'est le sort qui l'a désigné, il avait avant préparé l'opinion à son avantage.

... Me voilà seul, dans le bureau abandonné. ...

(En attente d'affectation)

Le 24 mai 1917.

... Je me trouve à F... et m'y trouve moins bien qu'à V... (*Ville-sur-Cousances*). Enfin je suis bien portant, c'est essentiel. Je t'envoie le bonjour de Louis Toiron. ...

Le 25 mai 1917 (16 heures). (*Julvécourt, Meuse*)

... Je t'ai raconté, comment la chance qui ne m'a guère favorisé jamais, m'avait encore trahi au moment où je pensais venir vous revoir. J'ai donc dû quitté V... (*Ville-sur-Cousances*) le 23 après midi, pour rejoindre le dépôt divisionnaire (D. D.) de la 32^e division. C'est là que j'ai eu la bonne fortune de rencontrer Louis. Je pensais rester là au moins 8 jours. Bernique, le rapport d'hier au soir, m'invitait à rejoindre ce matin le D. D. (dépôt divisionnaire) de la 31^e Division en compagnie de deux camarades, le cuisinier de mon ancien officier de détails et le cycliste d'un autre officier du 342^e. Je passais la soirée à me préparer au nouveau déplacement, puis je fus avec Louis, jusqu'à ce qu'il fut nuit. Ce matin, je me suis levé à 5 heures, car une voiture devait nous prendre, notre matériel et autant que possible il faut en profiter. Nous n'allions cependant pas très loin à Julvécourt⁴⁴, presque à côté de là nous avons le bureau. Je suis au 81^e Rég^l. d'Inf^{ie} (le régiment où est le fils Bergounhion⁴⁵ de Nasbinals) 8^e Cie. C'est une Cie du dépôt, c'est-à-dire que c'est à cette Cie qu'on prend les hommes de renfort pour le 2^e Bataillon.

Je compte rester là quelque temps. Il n'y a qu'un renfort par mois, et les hommes sont choisis par ordre d'arrivée au dépôt et par classe, ce qui fait qu'étant d'une classe ancienne et arrivé le dernier, je ne suis pas prêt de rejoindre le Bataillon. ...

Je t'écris sur l'herbe, il fait un temps superbe, trop chaud même. Assis sur les rives de la Cou... (*Cousances*), à l'ombre des arbres je suis à l'aise pour faire ma lettre et rêver à tout. ...

Aug. Astruc. 81^e d'Inf^{ie} 8^e C^{ie}. D. D. sect^r 139.

St Sauveur le 26 mai 1917. (*Lettre de Cécile Astruc, mère d'Augustin*)

Bien chère Honorine.

Ne soyez pas surprise, il n'y a rien de nouveau. Je veux vous dire, tout simplement que nous avons reçu le colis annoncé par notre cher malheureux. Il n'y a pas grand-chose pour vous, je pense. Il ne contient ni tricot, ni chaussette comme il nous disait. C'est un 27 pour le père en remplacement du 28 trop grand. Cela va bien, mais sa lettre que nous avons trouvée avec du 22, nous fait pas bien plaisir. Quel coup de foudre pour ce pauvre martyr, de quitter le bureau pour passer au 80^e Rég^t et rejoindre la compagnie qu'il croyait avoir quitté pour toujours.

Le temps que Luca venait rejoindre pour un mois sa famille, pour ne fâcher personne on décida de tirer au sort pour ce départ. Mais malheureusement le sort ne lui fut pas favorable. Hélas la chance n'est pas pour lui et on se demande s'il aura la force de reprendre le dessus de toutes ces épreuves. Encore, si l'avenir était sûr, on aurait du courage et on l'encouragerait à oublier le passé. Mais qu'il nous tardera de savoir ce qu'on va faire de lui. Qu'on est angoissé et pensif plus on le voudrait heureux, plus le malheur vient s'abattre sur lui et sur toute la famille.

Quand il était content, nous l'étions, pour l'instant on vit dans l'incertitude. Mais il ne faut pas désespérer, le mauvais temps ne reste pas toujours sur les mêmes, dans quelques jours peut-être, il nous dira que ce revirement lui a fait son bonheur et ce sera aussi le nôtre.

La vie est pleine de sacrifices, mais quand on réfléchit, on est heureux qu'il soit bien portant et qu'il ait pu s'échapper à la fureur de l'ennemi. Les peines que nous avons sont bien grandes, mais que des familles de son régiment ont éprouvé de plus grandes. Ayons confiance que l'avenir nous dédommagera. Je vous dirai que Séguinou est soldat, il est versé dans le service armé. Le fils Robert de St Sauveur est parti, il est dans l'auxiliaire à Montpellier

Nous avons semé les pommes de terre, mais le jardin n'est pas tourné, il fait tellement chaud que le soir, le père n'a pas le goût de faire une double journée et on renvoie toujours.

Il nous tarde de savoir ce que vous faites tous, si la santé est assez bonne malgré les ennuis.

⁴⁴ Julvécourt (Meuse), 2,5 km au SE de Villes-sur-Cousances.

⁴⁵ Il s'agit d'Armand BERGOUNHON

Quand vous aurez des nouvelles de Augustin, je vous prie de nous les communiquer, bonnes ou mauvaises, nous, nous sommes contents de partager le bonheur ou la peine.

En attendant de vous lire recevez tous les trois nos plus tendres baisers.

Astruc.

P. S. Dans le colis il y avait un livre de Victor Hugo. Un col et une ceinture de flanelle. Si quelque chose vous fait besoin, je vous l'enverrais.

Le 26 mai 1917 15h.

... Rien de particulier ne s'est produit. J'ai fait une réclamation pour la vue, quand j'aurai l'occasion de voir l'oculiste, j'irai.

Ce soir pour nous rappeler un peu l'active, nous passons quelques revues de masques, de fusils, que sais-je ? C'est du moins ennuyeux si ce n'est pas difficile. Demain repos. ...

Je vais promener souvent, la campagne est si belle ! Sur le bord de la C...ce (*Cousances*) à l'ombre des arbres qui la bordent, assis sur l'herbe qui maintenant est suffisamment haute pour qu'on la fauche, on passe avec délice de bons moments à écouter les oiseaux, à suivre leurs ébats, à entendre le glouglou de l'eau, à rêver, à beaucoup de choses. Je lis le journal, je lis n'importe quoi, on cause, on fume ! ...

Le 27 mai 1917 (14 h).

... C'est dimanche, journée triste quand il fait si beau et qu'on est en guerre ! Je ne suis pourtant pas bien en guerre ici. ... Comme les camarades je couche sur le plancher, avec 4 pailles dessous pour que nous ne puissions pas dire que nous n'en avons pas. Cependant, j'ai bien dormi cette nuit. ...

Tu voudras bien regarder dans le tiroir de droite (je crois) du buffet. Il me semble que j'avais mis, là, une collection d'ordonnances. Parmi ces ordonnances il y avait celle que m'avait fait le Dr Chapelle pour la vue. Tu regarderas si tu la trouves et tu m'en enverras une copie. ...

Le 28 mai 1917 (20 h).

... Hier dimanche nous avons eu repos. Le soir, j'ai été à cette soirée. J'y ai passé un bon moment. Les distractions sont si peu nombreuses sur le front et l'ennui est si grand ! La séance a duré de 8 h 30 à 11 heures. Les chants, parties de violon, monologues comiques, acrobaties etc. tout en général intéressant. ...

... ce matin, il a fallu aller à l'exercice. Cependant on n'a pas trop forcé. ...

Le 28 mai 1917. (Le 29).

... Les correspondances ont enfin repris leur cours. Aujourd'hui il m'est arrivé 13 lettres où plutôt 12 et l'enveloppe contenant les dessins de Raymond. Tu peux croire que j'ai passé une agréable demi-heure à dépouiller mon courrier, après dîner. Sur 13 il y avait 8 cartes ou lettres de ma Ninou et 5 étrangères : 1 de Recoules, 1 de la maman, 1 de St Sauveur, 1 d'Emilie, 1 de la Briqueterie. Celles qui m'ont le plus intéressé, tu le devines, ce sont les tiennes. Il y avait si longtemps que je n'avais rien reçu de toi et il me tardait tant d'avoir des nouvelles. ...

J'espère que tu as pu enfin finir de planter le jardin et que tu vas maintenant te reposer. Il me semble en effet que tu t'es un peu fatiguée avec ces travaux. Quand je te le disais, Ninou ! ...

Ici rien de nouveau. Je suis bien portant. Ce matin, j'ai été à l'exercice Ce soir j'ai été comme planton au champ de tir, pendant que les mitrailleurs tiraient à la cible. ...

Séguinou, a donc été pris dans le service armé. J'espère toutefois, qu'il n'aura pas à faire la guerre. ...

Le 29 mai 1917 (12 h). (En réalité le 30)

... J'ai appris avec plaisir le retour de Mr Rocher. Oui, je voudrais bien pouvoir te faire la même surprise.

... je me suis occupé d'étudier un peu les caractères. Le sergent-major de la Cie est un Catalan, peut-être bon garçon, mais peu sympathique, le Cap¹⁴⁶ fourrier est instituteur dans la Côte d'Or, il m'a fait cette confidence hier, quand il a vu que mes nombreuses correspondances venaient d'une institutrice. J'ai alors essayé de lier conversation avec lui, afin de faire une connaissance. Il ne m'a pas paru tenir à se faire connaître. Je le prends pour un instituteur privé, sa tête d'ailleurs me le fait soupçonner. Il peut se faire que je me trompe, en tous cas, il n'est pas communicatif comme devrait l'être un collègue.

L'union sacrée, vois-tu, n'existe que dans les articles de journaux. Je me repends d'y avoir cru, j'ai dans mon erreur souvent tâché de la rendre réelle, souvent je me suis jeté dans la gueule du loup. Et cela ne

⁴⁶ Caporal.

contribue pas peu à me rendre odieux certains procédés, certains agissements qui devraient rester inconnus quand on est en guerre. En somme peu de sympathie de la part des gradés.

Parmi les soldats, il y en a certainement de très braves gens, mais des jeunes gars de 20 à 30 ans, des gosses qui s'amuse, qui rient, qui chantent. Cet âge est sans « ennui ». J'ai un bon vieux, comme camarade, le cuisinier de mon ancien Lieut^t, il a 44 ans. Avec lui on peut causer ...

81^e R^t d'Inf^{ie} 8^e C^{ie}. D. D. sect^r 139.

Le 31 mai 1917 (13 h). ...

Le 31 mai 1917.

Mon cher Léopold.

Je n'ai pas reçu de dessins de toi, mais je sais que tu travailles bien quand même et que la maman est contente. Or quand la maman l'est, le papa l'est aussi. Mais cependant, je voudrais bien que tu ne m'oublies pas toujours. Il y a longtemps que tu ne m'as pas écrit ! Alors j'attends !

Ton papa qui t'embrasse bien fort.

Astruc.

Le 31 mai 1917.

Mon cher Raymond.

J'ai reçu ta jolie collection de dessins et j'ai admiré tes paysages où rien ne manque, rivière, pont, chalet, arbres, moutons, vaches, etc. et des trains et des hommes et des femmes et des chiens, jusqu'à des dirigeables sans doute venus pour bombarder le train militaire.

Je constate que le goût du dessin ne t'a pas passé, c'est bien. Si tout le reste va comme le dessin, je te félicite.

Je t'embrasse bien fort. Ton papa.

Astruc.

Le 1 juin 1917.

... J'ai reçu aussi ce matin une lettre de Louis Toiron. Il devait venir dimanche dernier, mais il a reçu ma lettre trop tard. ... Je t'envoie ci-joint un souvenir de notre court séjour commun à Fl... (*Fleury*). C'est Tinou dernière édition⁴⁷. J'espère que cela te fera plaisir de me revoir une nouvelle fois en attendant que je m'amène, autrement ! ...

Le 2 juin 1917 – 9 h.

... Hier au rassemblement, on lut les noms des hommes faisant parti du détachement, le mien n'y était pas. Je dis au chef : « Alors je n'en suis pas ? ». Non. Du coup je fus soulagé. ...

Les camarades sont donc partis ce matin, les uns plus gais, les autres plus tristes. En tout cas on sentait parmi eux, la lassitude, la fatigue. Hier au soir plusieurs d'entre eux s'étaient grisés, ils ont fait un vacarme épouvantable, au cantonnement ou dans la rue, les bruits, ces cris, ces discours ironiques ou méchants dénotent un état d'esprit qui ne ressemble en rien aux pensées sincères ou simulées d'André Dudesq, quand il parle dans le journal d'aujourd'hui de « la tranquille, de la robuste, la bienfaisante activité des armées du front ». Il ajoute aussi : « Ils (les soldats) font simplement leur tâche, avec une sorte de grave plaisir qui anoblit leurs faces boucanées. Ils ne s'inquiètent guère si la guerre va finir dans quelques semaines ou quelques années... etc. »

Comme souvent les journalistes changeraient de thèse, s'ils voyaient autrement que par les yeux des autres, le véritable état d'esprit du poilu. Evidemment certains ont encore le moral bon. Il est même déplorable que nous ne l'ayons pas tous, mais que de revirements se sont produits dans l'âme du plus grand nombre ! ...

Le 3 juin 1917 (10 h). ...

Le 3 juin 1917 (15 h).

... Depuis hier matin que les copains sont partis, je me sens encore plus seul dans ce nouveau régiment. J'avais retrouvé ici, non pas des amis, mais des connaissances, tous ont filé. ...

Je viens de faire un tour dans le bois, c'est si agréable de promener dans les bois en cette saison. Partout de l'ombre, partout de la verdure, on marche sur un tapis de lierre, des fleurs bordent votre chemin, les oiseaux gazouillent, un léger zéphyr agite les feuilles qui s'entrechoquent dans leurs caresses. C'est si joli

⁴⁷ Il s'agit d'une photographie.

la nature vierge, celle qui n'a pas été souillée par la guerre. Je suis assis sur le gazon, dans une clairière, la Cou... (*Cousances*) coule à quelques mètres devant moi, au delà c'est la prairie herbeuse et fleurie toute ensoleillée bordée à son extrémité par la route poussiéreuse où se succèdent, où se croisent, sans interruption, autos, voitures, cavaliers, piétons. Quel merveilleux panorama ! Et combien tout ce qui m'environne respire la paix, le bonheur.

Seuls des coups de canons tirés sur un avion et dont l'écho m'arrive, contrastent avec le calme du paysage et rappellent à l'amère réalité. ...

J'ai fait ce matin une bonne causette avec l'instituteur Cap¹ fourrier. Je commence à le connaître. Il est instituteur public à Dijon, mais je le crois un peu bigot quand même. Je n'ai guère poussé la question, car je me méfie de tout le monde. Enfin, il n'a pas l'air mauvais garçon et m'a bien dit, que s'il se présentait quelque chose, il ferait son possible pour m'en faire profiter. Mais au D. D. les emplois sont plutôt rares. En attendant, je puise le réconfort dans tes lettres ...

Tu me demandes ce qu'est devenu Benoit, je crois t'avoir déjà dit qu'il était parti avec le bataillon et affecté au D. D. au 60^e d'Inf^{te}. ...

Le 4 juin 1917. 15 h.

... J'ai reçu les deux lettres des petits, lettres bien gentilles et bien faites. Tout deux m'ont fait le compte rendu de votre promenade à la Sentinelle⁴⁸. J'ai du plaisir à penser que vous sortez quelquefois. Je regrette seulement de ne pas pouvoir vous accompagner. ...

Le 4 juin 1917 (16 h).

... Je fais encore un bout de lettre pour toi. Tu en seras un peu surprise. Il y a de quoi. Je t'annonçais ce matin, que j'étais à peu près sûr de partir demain en permission. Il faut à mon grand regret que je te dise que ce ne sera pas encore pour demain. Pourquoi ? Je n'en sais rien, on attend je ne sais quoi. ... Maintenant Sylvain arrivera avant moi et je ne dois plus compter le voir à Vierzon. ...

(Procédé simple pour faire des conserves)

Je n'ai plus rien à ajouter. Veux-tu que je t'indique un procédé très simple pour faire des conserves de pois, de haricots, de champignons, de cerises, de fruits ou légumes quelconques. Je viens de voir faire une conserve de pois à écosser. Le procédé est le même pour n'importe quoi.

« Tu nettoies ce que tu veux mettre en conserve - sans laver - tu mets les pois (ou autre chose) dans des bouteilles solides (bouteilles noires servant pour champagne ou eau minérale). La bouteille une fois pleine est bouchée avec le bouchon bouteilles avec un bouchon neuf, trempé dans l'eau chaude et fixé à l'aide de fils de fer comme pour la limonade. Dans la bouteille aucun liquide ni ingrédient quelconque, ni eau, ni sel, rien que le légume ou le fruit à conserver, (pour les champignons on fait des morceaux qui puissent passer par le goulot, on emploie une bouteille au col large). On met les bouteilles dans une lessiveuse avec suffisamment d'eau froide pour les couvrir. On couvre la lessiveuse et on fait bouillir le tout, 2 heures de cuisson pour les légumes ou champignons, quelques minutes seulement (10 ou 15), pour les fruits selon qu'ils sont tendres. Il ne faut pas découvrir la lessiveuse pendant l'opération, la pression ferait casser les bouteilles.

On laisse refroidir sans sortir les bouteilles. Quand tout est froid on sort les bouteilles, on cache à la cire et on met à la cave. Ces conserves peuvent se conserver 2 ans, (conserve, conserver, j'en mets assez, tant pis pour le style). Cette dame m'a dit qu'elle mangeait grâce à ce procédé autant de légumes verts l'hiver que l'été. Elle a fait plusieurs bouteilles de pois, de cassis, de groseilles, de cerises. ...

Le 5 juin 1917. ...

Le 6 juin 1917. ...

Le 7 juin 1917 (14 h ½).

... J'ai été de garde hier au soir, il a fallu passer un peu de temps à se préparer, mais comme d'habitude en dehors des heures de service on est tranquille au poste de police, je pensais profiter de ces instants de tranquillité pour écrire. Bernique. D'abord j'étais de service de 18 h à 20, puis de minuit à 2 heures. De 8 à 10 h j'aurais eu le temps d'écrire, mais nous avons 2 ou 3 énergumènes prisonniers qui ne le permettaient pas.

Parmi eux, un déserteur, parti sans permission, pour aller à Paris voir sa poule et que les gendarmes ont ramené hier. Comme il s'était déjà évadé une fois du poste, il fallait le tenir à l'œil. Un deuxième, d'une quarantaine d'années, une tête encore, était plein comme un âne. Tu vois dans quel milieu je me trouvais et

⁴⁸ Mont Notre Dame de la Sentinelle 1271 m.

tu sens s'il était commode d'écrire au milieu de ce monde. Je n'ai pu me coucher qu'après mon deuxième tour de service à 2 heures du matin. Je me suis levé de nouveau à 6 heures pour reprendre ma garde jusqu'à à 8 h et je viens de terminer maintenant de midi à 2 heures. Ce soir à 6 heures, j'irai retrouver mon grabat au cantonnement et je me propose de bien employer ma nuit ...

Le 8 juin 1917 (18 h).

... Me voilà après souper. Je viens de m'installer dans un pré, à proximité du village de J... (Julvécourt) tranquillement assis sur l'herbe au pied d'un arbre, je me sens à l'aise pour faire ma lettre. ...

Hier au soir, j'ai rencontré un ami que je n'avais pas vu depuis très longtemps : Chassefière d'Aumont, te rappelles tu le gros Chassefière huissier à Marvejols que nous avons eu rencontré dans le train quelquefois. Il est au 122^e. Je n'en savais rien. ... J'eus l'occasion au 122^e de faire la connaissance de deux collègues, l'un de Aveyron, l'autre du Puy de Dôme sergent fourrier et adjudant. Nous causâmes un moment encore de tout. ...

Avec ça, il paraît que les permissionnaires en ont dansé une⁴⁹ en gare de Ch^{eau} Thierry hier, les journaux sans doute n'en parleront pas. Ce sont-là des choses qui ne se produiraient pas s'il existait un peu plus de justice en France. ...

Le 9 juin 1917 -13 h.

... Mon Lieut^t, m'a écrit de Mende, une carte bien gentille, il va partir bientôt rejoindre son régiment

J'ai reçu aussi une lettre de Gaillard dans laquelle il me donne pas mal de détails sur les anciens camarades. Beaucoup se trouvent comme moi, dans une situation peu brillante. Gaillard est aux mitrailleurs du D. D. de son régiment. ...

Le 10 juin 1917 (13h).

... Ce matin, je ne me suis guère occupé que de ma toilette (barbe, etc.), un simulacre d'écriture et c'est tout. Nous avons profité de l'occasion pour regarder passer la procession. Depuis le matin les gens travaillaient à fleurir les rues, à monter des reposoirs. Je croyais voir une procession de grande envergure, comme on en voit en Lozère. Or à 10 heures, nous avons seulement pu voir défiler une demi-douzaine de femmes portant la bannière et chantant des cantiques, 4 soldats curés portant le dais, 6 gamines portant des cierges, une poignée de soldats et un petit supplément de bigotes qui fermaient la marche. En tout peut-être 50 personnes et je pensais : « Ou sont donc les longs défilés qu'on remarque dans notre Lozère cléricale, les draps immaculés (pas tous) qui bordaient le chemin, les paniers de fleurs, des petites filles, les chants lancés à pleins poumons par nos campagnards enthousiastes, les toilettes multicolores, objet de curiosité, de quelques doucereux quêteurs de « fortune ». La guerre, comme à Verdun ou à Messines, la guerre est passée par là. Le Dieu de la guerre a maintenant moins d'adeptes que le Dieu de paix et d'amour.

Dans les cérémonies religieuses comme dans les fêtes civiles on remarque de plus en plus de l'indifférence et de la lassitude et l'on s'écrie ou l'on voudrait s'écrier comme dans la chanson : « Quand reviendra-t-il le temps des cerises ? » Hélas reviendra-t-il jamais ? ...

Le 11 juin 1917 (15 h).

... Il y a dans le village un détachement d'Annamites, jeunes gens assez trapus, mais petits, au teint jaune, grosses lèvres, imberbes, se ressemblant tous, comme s'ils étaient de la même famille. Ils sont habillés d'une culotte et d'une vareuse jaune-vert, avec soutache jaune et ils portent le casque bleu à la Française. Ils viennent de passer là, il y a un instant, je remarquais leur allure lourde, ils plient le genou et lèvent le pied comme s'ils pilaient du sable, ils balancent les bras avec exagération. Quelle différence avec les défilés des troupes françaises. Quand à leur baragouinage, évidemment on ne comprend rien ? Tche, choo, yong, timg, etc. Ils mangent le poivre ou le piment à pleine bouche, mais ne dédaignent pas le jus des treilles. Ils aiment même paraît-il, autre chose que certains Français d'ailleurs aiment aussi et qu'ils pratiquent même illégalement quelquefois. J'entendais à ce sujet hier, une conversation édifiante. Je n'aurais pas cru l'homme capable d'un aussi grand mépris de ses devoirs (je ne raconte pas l'histoire, excuse moi).

Le 12 juin 1917. 15 h. ...

Le 13 juin 1917 (19heures).

... Le sergent fourrier, ne m'est pas très sympathique, le Cap^l fourrier moins, mais ce n'est pas un mauvais collègue cependant. Car c'est un collègue comme je te l'ai déjà annoncé. Mais ainsi que je l'avais pressenti, ce n'est qu'un demi collègue, c'est-à-dire un instit. « libre ». Tu vois que j'avais deviné cela le 1^{er}

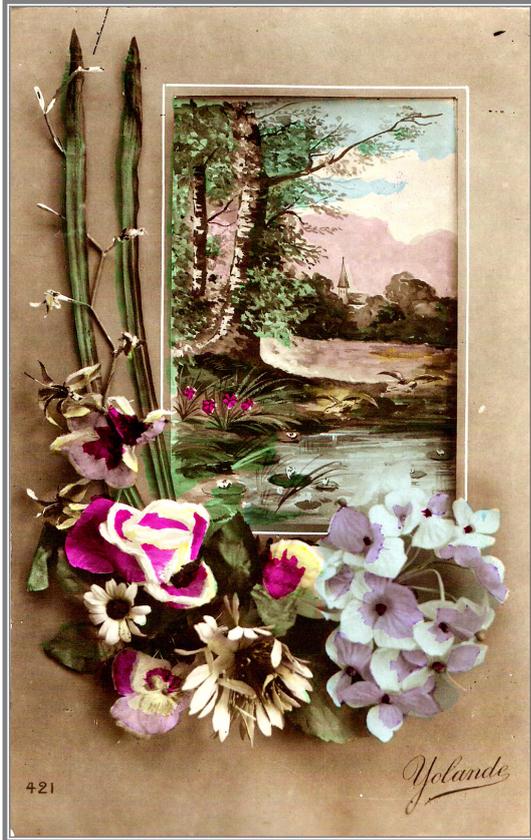
⁴⁹ *En ont dansé une* : ont manifesté.

jour que je l'ai vu. Je ne l'ai su « officiellement » qu'aujourd'hui. Il est marié, a de la famille, il a 7 ans de plus que moi, il y va même de quelques sorties plutôt légères, pour ne pas dire grossières dans ses conversations. Mais je ne m'en offusque pas, car c'est la caractéristique de « ces gens » à morale religieuse. ...

Le 13 juin 1917. (Carte envoyée à Léopold à Montgros : Fleurs et village).

Reçois avec cette carte les plus tendres baisers de ton papa chéri.

Astruc.



Le 13 juin 1917. (Carte envoyée à Raymond à Montgros : Fleurs et lac).

Je t'embrasse bien affectueusement. Ton papatou.

Astruc.

Le 14 juin 1917.

... Reçu aujourd'hui ta lettre du 10 écrite au crayon sous les arbres de la Fage. Je suis aussi content de recevoir tes lettres faites en dehors de Montgros, que j'éprouve moi-même de la joie à écrire en dehors de cantonnement. J'aime bien de savoir que vous profitez du beau temps, que vous faites quelques promenades. ...

Je m'occupe à lire à mes moments de distractions. J'ai lu : « Les faux riches » par François Coppée, c'est très intéressant, je tâcherai de te l'apporter en venant. Je lis actuellement « Mon oncle Barbassou » par Marie Uchard, publié pas les feuilles littéraires. C'est amusant, genre Scott ou Cooper, léger, mais bien quand même. ...

81^e Rég^t d'Inf^{te} 8^e Compagnie S.139.

Le 15 juin 1917 (15 h).

... Il fait une chaleur accablante, je n'ai rien à faire. Les autres écoutent une théorie à l'ombre. Moi je flâne, je lis au bureau. ...

Le 16 juin 1917 (14 h).

... Parlons maintenant des lettres. Dans celle du 11 tu me racontes le petit accident dont a été victime Melle Burc. Je lui envoie tous mes regrets, mais pour aussi attendrissantes que soient mes pensées à son sujet, je ne puis en venir aux larmes. D'ailleurs vous en avez ri vous mêmes. Et puis même si je n'accepte aucune responsabilité dans cette affaire, c'est plus simple ! Melle Burc ne devait pas venir à ce moment, elle ne devait pas passer par ce chemin, elle devait prévoir que telle porte était dangereuse, elle devait franchir l'obstacle au moment voulu, soit avant qu'on lance l'eau, soit après, après me parait préférable, car elle aurait eu moins de poussière, elle, mais pourquoi chercher tant de raisons.

Je savais que Mr Berg... (fils) cherchait depuis six mois et 9 jours, à faire connaissance avec ma jeune suppléante. Devant cet argument, tous les autres tombent et je me trouve du même coup mis hors de cause dans cette affaire ! Qu'en pense ma sympathique collègue ? ...

Le 17 juin 1917 (16h).

... C'est dimanche, mais ma foi le dimanche est fort semblable aux autres jours à moins toutefois, qu'il soit un peu plus ennuyeux que les autres jours. Hier au soir, j'avais demandé l'autorisation pour aller déjeuner avec Louis (Toiron) à Fleury. Cela m'aurait fait plaisir d'aller me distraire un peu en sa Cie, mais notre commandant est un gendarme et son titre est suffisant, pour te laisser deviner que ma permission, m'a été retournée avec la mention : « refusé ». Tout ce qu'on lui demande est systématiquement refusé.

Le 18 juin 1917 (14 h). ...

Le 19 juin 1917 (13 h). ...

Le 19/ 6 / 17. (Carte : *Tu fais mon seul amour et je n'ai qu'une envie - C'est de te consacrer le reste de ma vie !*)

Petit supplément à ma lettre. Que les pensées qu'il pourra te suggérer complètent celles que je ne puis traduire dans ma lettre.

Augustin.

Le 21 juin 1917 (14 h).

... Seul au bureau, pendant que dehors il pleut à torrent, je vais répondre à ta lettre du 17 arrivée aujourd'hui, avec la carte des enfants. Cette lettre fut faite à la Fage à cette place que vous paraissez avoir choisie comme observatoire. Bravo ! Tu t'es enfin décidée à sortir quelquefois, cela me fait plaisir.

Tu me dis dans cette lettre que ma retardataire est arrivée revêtue de sa petite bande blanche. Sont-ils curieux ces censeurs ? Tu me dis qu'ils n'ont rien trouvé de compromettant. De cela je m'en doute, car s'il en est qui tiennent à montrer qu'ils savent beaucoup de choses (même quand ils ne savent rien), je ne suis pas de ceux-là.

Ceux qui se permettront la fantaisie de regarder ce qu'un petit homme peut bien envoyer à sa femme, y seront pour leur peine. ...

Je vais te raconter maintenant une petite histoire qui intéressera Melle Burc :

Hier au soir à la soupe, on nous a distribué comme d'habitude, notre ration de vin. Ce vin un peu clair, mais point mauvais quand même, a amené un de mes voisins de table à dire :

« On, dirait du Bordeaux ». Un grand jeune homme assis en face de moi ajouta : « Il ne vaut pas le vin de Bédarieux ». Il y a seulement 3 ou 4 jours que ce militaire est avec nous et je ne le connaissais pas autrement que de nom, mais à son accent Méridional, je devinais qu'il était de nos côtés. D'où es-tu, lui dis-je ? De Bédarieux et la conversation continua. De Bédarieux même ? Non de Latour. Ah, lui fis-je, connais-tu Mr Burc ch. cant.⁵⁰ des ch. de fer ? Oui. Connais-tu sa demoiselle ? Il répondit : « Yvonne⁵¹ » ? A ce mot, je vis bien qu'il me disait vrai. Alors je lui dis : « Eh, bien, elle est chez moi ». Nous causâmes alors en gens qui ne sont plus étrangers car comme on dit : « Les amis de nos amis sont nos amis ». Il me parla donc du M^{al} des logis Burc et même du jeune prisonnier que la guerre retient si éloigné de Latour. Son nom ? (Il me semble en effet que Melle B... (Burc) te le demande), c'est Courtès. Il habite en réalité au Mas.... coumpress (ou autre, j'ai oublié le nom et le copain n'est pas là pour que je lui redemande). Il m'a chargé de transmettre à Melle Y... B... un affectueux bonjour. Je le fais, avec toute la grâce qui me caractérise ! (Oh, ce n'est rien, faites pas attention, je ne tiens pas à me flatter !). ...

Le 22 juin 1917 (18 h).

... J'ai reçu ... la copie de l'article fort intéressant d'Yvonne Sarcey. Cet article ne m'était pas étranger. Cela te surprend. Eh, bien justement dimanche dernier, j'ai acheté le numéro des « Annales », qui le contient. Ainsi tu vois que tu n'es pas seule à lire ce journal, mais certainement tu le lis plus régulièrement que moi. ...

Le 23 juin 1917 (18 h).

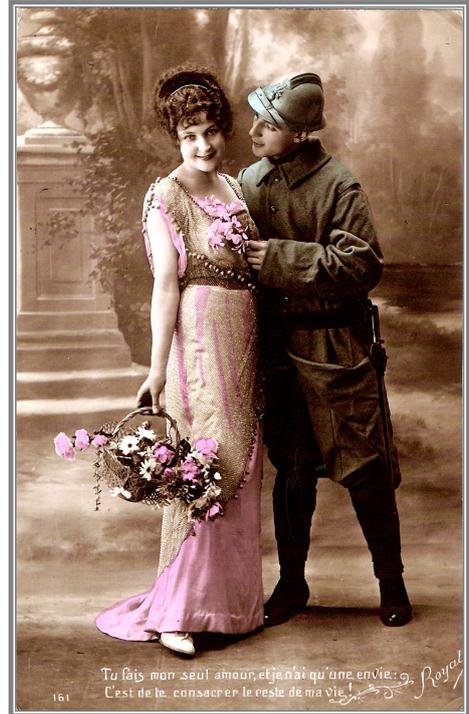
... J'avais écrit à Mme Vachier à Cette pour avoir des nouvelles de son mari. Juste, il se trouvait en permission et c'est lui qui a répondu. Il regrette aussi le 342^e. Il n'a aucun emploi et comme exercice ils en font, comme nourriture ils la « sautent ». Donc, jusqu'à présent je n'ai pas été si mal qu'eux. La suite, nous la verrons. ...

Le 24 juin 1917. 14 h.

... Encore un dimanche qui se passe un peu oisivement. ... Je venais juste de me raser quand Louis Toiron est arrivé en vélo. J'ai été bien content de sa visite, mais elle a été trop courte. Enfin, nous avons cassé un peu la croûte, causé pas mal, promené un peu et à 10 h 30 il repartait. Nous avons élaboré notre plan pour le cas où nous viendrions ensemble en permission ... Il t'envoie un affectueux bonjour.

(L'enfant aux cerises)

... Malheureusement, je n'ai rien à te raconter. J'ai envie de te dire une histoire.



⁵⁰ Chef cantonnier.

⁵¹ BURC Yvonne

« Une fois vers cette époque, un 24 juin exactement, près d'ici, un homme peu pressé, à en juger par sa démarche nonchalante, promenait gravement dans les prés récemment fauchés. Autour de lui, les arbres fruitiers, pommiers et cerisiers étendaient leurs branches vertes, comme pour inviter notre promeneur oisif à profiter de leur ombre et de leur aspect. L'homme s'assit au pied d'un pommier et pendant un instant admira le panorama diversement coloré, qui s'offrait à ses yeux. Une voie enfantine l'obligea à retourner la tête et à suspendre un moment ses réflexions. Deux jeunes bambins de 6 ou 7 ans se communiquaient leur désespoir de ne pouvoir atteindre la branche de cerisier qui pourtant sous le poids du fruit tant convoité semblait vouloir se prêter charitablement leurs désirs.

- L'homme se leva et alla droit à eux. Il fut reçu comme un sauveur. La conversation s'engagea aussitôt.

- Vous les aimez les cerises, petits ?

- Oh ! Oui monsieur, mais nous sommes trop petits pour les avoir.

- Tiens fit l'homme qui venait d'en cueillir une poignée, voilà pour toi, tiens, voilà pour le 2^e.

Mais les charmants bambins ne prirent que 3 ou 4 cerises pour y goûter et mirent les autres dans un petit panier.

- Ici, Monsieur, il y a en de mûres, ici aussi !

Et le Monsieur remplissait le petit panier tout en causant.

- Comment t'appelles-tu ?

- Lucien. Et toi ? Jean – Mais c'est ta fête aujourd'hui. Oui, Monsieur, c'est pour cela que je veux avoir des cerises.

- Et que veux-tu en faire de ces cerises ?

- Les offrir à maman !

- Et papa où est-il ?

- Il est prisonnier en Allemagne.

Une maman ! Un prisonnier ! Combien ces deux mots devaient-ils évoquer de sentiments dans l'esprit de mon promeneur qui en même temps, ce trouvait être un instituteur.

N'était-ce pas délicieux de penser que ces deux bambins hauts comme deux bottes, couraient autant dire après la lune, pour l'offrir à leur mère le jour de la St Jean !

Et certains soutiendront qu'un petit corps ne peut pas contenir un grand cœur ! Allons donc !

Petits enfants de France, vous êtes nombreux comme ceux de mon histoire. Et c'est une consolation pour moi qui ai pu souvent me rendre compte de l'effet désastreux produit par la guerre sur les esprits de notre jeunesse, de constater que malgré tout, il reste encore des enfants !

- Au revoir Monsieur, merci !

- Au revoir mes petits amis.

Et tout joyeux les deux marmots regagnaient, en hâte leur maison, pendant que l'homme secouru, reprenait sa place au pied du pommier. »

(Que pensent Léopold et Raymond de mon histoire ?) ...

Le 25 juin 1917 (7 h soir).

... Ce matin nous avons, ou plutôt nous devons avoir exercice. On s'est levé pour cela puis cet exercice a été contremandé. Dès lors nous n'avons rien fait de tout le matin. J'ai lu Alfred de Musset : On ne badine pas avec l'amour, Marianne le Chandelier, autant de petites pièces prises sur les : « Feuilles Littéraires que m'a prêté Mr Charpentier, l'acteur régisseur dont j'ai souvent parlé. Le soir surtout après souper, nous promenons souvent ensemble. Nous causons littérature, poésie, théâtre, éducation, politique. C'est un homme très gentil plus âgé que moi de 3 ans, mais d'une culture plus qu'ordinaire. Il a d'ailleurs une mémoire extraordinaire comme sont tenus de l'avoir les acteurs. Leur vie c'est celle du théâtre et évidemment au point de vue privé elle n'est pas exempte de critique. Au point de vue public celui qui partage mes causeries me paraît très honnête. Il possède d'ailleurs de réelles qualités. Il ne dépense rien, il est très sobre, il est très poli et très bon causeur, très dévoué, il fait tout plein de choses ici, qu'il pourrait ne pas faire, il nous apporte le café tous les matins, il nous régale de temps en temps avec quelques vers, quelques extraits d'œuvres célèbres et mérite toute confiance. Ils ont eux aussi (d'ailleurs pourquoi en seraient-ils exempts) leurs peines et il a comme d'autres souffert dans sa famille. Il aime la campagne et nous promenons assez souvent. ...

Le 26 juin 1917 (14 h).

... Le chef doit rentrer demain ou après demain. Dès son arrivée, je n'aurais plus rien à faire au bureau, si le fourrier ne partait pas aussitôt après ...

(Chagrin de poilu)

... Hier au soir un capl (*caporal*) qui dans la journée avait tâché de noyer dans le « pinard » quelques-uns de ses chagrins, m'a amusé un bon peu en se couchant. Il lui arrive d'ailleurs assez souvent d'y voir trouble le soir, mais il n'est pas insupportable comme bien d'autres en pareil cas. C'est un homme de 40 ans, marié et père de famille. Pas mauvais pour 2 sous, mais inconscient quand il a bu, comme le deviennent souvent ceux qui s'enivrent. A son âge, il a été quelquefois volontaire pour aller visiter les tranchées boches, il a la croix de guerre et les galons ont été sa récompense, bien qu'il ne soit pas capable de commander une escouade. Enfin tout cela est à côté de la question. Quand il monta se coucher (car il faut monter un mauvais escalier pour arriver à notre chambre, sorte de galetas dans la grange). Quand il monta ce coucher, dis-je, il regarda un instant sa place et puis se mit à discourir sur sa situation : « Je ne puis plus rester ici-moi », disait-il, « je suis trop mal ». Si j'étais à la maison, je me coucherais dans un bon lit, ici je me couche sur un peu de paille. Et dire que j'ai à la maison une jeune femme et jolie et que j'aime, que je serais si bien avec elle. Si encore cela ne durait que quelques jours, mais depuis 3 ans c'est pareil, je ne puis pas rester là davantage, qu'on me fasse tuer ou qu'on me laisse partir, et il recommençait : « j'ai une jolie femme et je l'aime etc. ». Si tu ajoutes à ce discours un accent un peu rauque (genre Seine et Marnais, bien qu'il ne soit pas de là), un peu de pâte dans la bouche, un sourire mêlé de colère, tu te feras une idée du tableau que j'avais à côté de moi hier au soir. Malgré un fond de vérité que l'on sentait bien dans tout ce baragouinage et quelques regrets que son imagination inspirait, l'on était forcé de rire, surtout qu'il est loin d'avoir une belle tête lui-même, alors quand il parlait de sa jolie femme on avait plutôt envie de douter. ...

Le 26 juin 1917 (17 h).

... Hier au soir, j'ai fait l'horloger. Un autre soldat de la Cie avait cassé le ressort de sa montre. Il voulait l'envoyer chez lui, l'envoyer à St Dizier que sais-je et ne savait comment si prendre. Et peut-être qu'il n'est que décroché disait-il. Si je savais ? Après l'avoir écouté un moment je lui dis : « Tiens donne moi ça, je vais te le dire, s'il est cassé ou non ». J'étais sûr qu'il l'était.

En 5 minutes, j'ai eu fait un tournevis, démonté le ressort et fait voir à l'intérieur que ce ressort était bien cassé. Mais ce n'est pas tout, comme le morceau était court, je me suis fait un poinçon et ai repercé le ressort cassé. La montre marche et le propriétaire est content. Il m'a offert aussitôt après, un coup de vin blanc et il ne le plaignait pas. Tout cela est peu intéressant, mais je ne savais quoi te dire ...

Le 27 juin 1917 (19 h). ...

Le 28 juin 1917.

... J'ai lu aujourd'hui : « Thérèse Raquin » de Zola. C'est un peu voluptueux et par instant..., mais la fin est plutôt triste. Je t'envoie un article de pédagogie du « Pays » le nouveau journal qui vient de paraître. ...

Le 29 juin 1917 (15 h).

... Nous avons quitté J... (*Julvécourt*) à midi, mais au lieu de monter tout de suite dans les « autos », nous avons mis notre sac sur notre dos et par des chemins plus ou moins commodes, nous nous sommes dirigés vers la gare de R... (*Récicourt*) où nous allons embarquer à 4 heures. La distance n'était pas longue environ 7 km, mais étant donné qu'il y avait 26 mois que je n'avais pas porté le sac, je me suis cependant un peu fatigué. ...

P. S. Encore pas de soucis, nous allons du bon côté !

Le 30 juin 1917 (7 heures).

... J'ai fait une courte lettre hier et voilà que je n'ai même pas pu l'expédier, elle partira avec celle d'aujourd'hui. Je te disais dans cette lettre que nous avons fait une petite promenade hier. Partis à midi par un temps couvert, le chemin peu long, n'était pas trop pénible. Cependant, je trouvais que le sac, déshabitué à mes épaules était plutôt lourd. Enfin, nous sommes arrivés après des pauses assez fréquentes à la gare d'embarquement de R... (*Récicourt*). Après une assez longue pause encore là, nous nous sommes embarqués dans un wagon à bestiaux (c'est bien suffisant pour nous !), non aménagés où nous étions 38 serrés comme des sardines. Impossible de pouvoir se reposer un peu, à peine pouvait-on s'asseoir. Nous avons été ainsi jusqu'à ... 2 heures du matin.

A 2 heures sans savoir où nous nous trouvions, nous sommes descendus. Nous avons 3 à 4 km à faire pour arriver au cantonnement. En réalité nous en avons bien fait six ou sept. Avec le peu d'attente qu'a nécessité la préparation du cantonnement, il était grand jour quand nous nous sommes installés dans notre nouvelle résidence.

Je crois que nous ne serons pas mal ici. J'ai fait un petit tour dans le village ce matin, oh, pas très long car je n'avais guère envie de trotter. J'étais un peu fatigué, mais enfin, j'ai été à la rivière me

débarbouiller, j'ai changé de linge et maintenant cela va mieux. Tout à l'heure j'irai faire un bon somme et tout sera réparé.

Le village s'appelle H... (*Haironville*⁵²) (cela t'en fait-il assez ?). Il est assez grand et bien situé dans une vallée peu profonde. Je ne sais pas encore le nom de la rivière, c'est un cours d'eau assez important. Tout autour des arbres fruitiers ou forestiers. La route traverse le village. Les maisons sont assez coquettes, les gens paraissent assez gentils. ...

(*Ecrit par Honorine en bas de page :*) Haironville Meuse.

Le 1^{er} juillet 1917 (10 h 30). ...

Le 2 juillet 1917 (8 heures).

... Nous sommes bien ici à Hair... (*Haironville*), nous nous sommes installés ces deux derniers jours et c'est un plaisir maintenant de vivre quelques jours tranquilles. Samedi, comme hier, tu penses, nous avons tous besoin de sommeil. ... Comme nous n'avions pas de ravitaillement ce jour-là, j'ai été à la recherche d'une bonne femme qui pût nous faire à manger avec deux autres camarades. J'en ai trouvé une et une grosse, elle pèse bien plus de 100 kgs. Enfin elle nous a fait un bon petit repas, mais nous l'a bien fait payer (3 f 25). A ce prix elle n'aura pas souvent notre clientèle.

... Hier au soir, nous avons fait maintes promenades dans le village ou autour. Le village est assez coquet, coupé de plusieurs routes dont les directions principales sont : St D... et B... le D...⁵³. Il y a d'assez belles maisons, même quelques petits châteaux ou chalets avec parc, une minoterie assez importante, une forge qui occupe une centaine d'ouvriers et où on lamine le fer brut, éclairage électrique, 4 ou 5 cafés, épiceries, boucherie, 2 écoles, une publique, l'autre privée, une assez belle église (à en juger par l'extérieur).

La rivière un peu comme (*le*) Bés chez nous, traverse le village et fait marcher la minoterie, c'est la « Saux ». Autour du village des prés, des jardins, des arbres fruitiers, des bois dans les environs, le tout forme un site assez pittoresque et de bel effet.

Nous sommes logés chez une bonne vieille qui ronchonne quand nous faisons de la poussière car elle à peur que son « cochon » étouffe, mais qui dans le fond n'est pas mauvaise. J'écris dans sa cuisine. Les gens sont très gentils, il y avait 3 mois qu'ils n'avaient pas eu de soldats et sont heureux d'en avoir. Avec cela quelques belles toilettes, que nous avons pu admirer hier, parce que c'était dimanche et pas trop sauvages.

Tout va bien avec le repos, le pinard et ... un soldat est tranquille. Ce matin nous n'avons pas de travail en dehors de nos petits ouvrages personnels. D'ailleurs tant que le commandant n'est pas là il y a moyen de vivre. Le capitaine qui le remplace est le plus gentil qu'on puisse trouver. Il arrête n'importe qui, cause de n'importe quoi et en camarade. Il disait hier : « Nous sommes tous camarades depuis les grands jusqu'aux petits », mais parmi ses camarades on a ses copains, alors nous allons prendre le copain « untel » et il l'a emmené par le bras il ne fait jamais d'observations sans rire, n'a jamais puni personne. C'est un chef intelligent et rare dans l'armée, mais avec lui on marcherait. ...

Le 4 juin 1917 (9 heures). (*Juillet*)

... Sylvain m'a écrit hier, il part le 5, nous avons donc des chances de partir le même jour et même de nous trouver à Vierzon. J'attends. ...

Le 5 juillet 1917 (9 heures). ...

Le 5 juillet 1917. ...

Le 6 juillet 1917 (14 h).

... Je viens de connaître le motif qui m'a fait retarder ma permission. Tout à l'heure, j'ai trouvé le sergent-major qui s'occupe des permissions et lui ai demandé s'il y avait des permissionnaires demain. Il m'a répondu, non. Je lui ai alors fait part de ma surprise de ne pas être déjà parti. A quelle date êtes vous rentré, m'a-t-il dit ? Le 21 mars. Vous n'êtes pas porté à cette date sur le registre. Il a été voir, en effet j'étais inscrit le 23. J'ai trouvé le Cap¹-fourrier de la 8^e, tu sais le collègue bâtard dont j'ai eu causé. Il a manifesté à mon annonce qu'il avait commis une erreur, une surprise qui m'a parue un peu déguisée et il s'est empressé d'ajouter : « Tu comprends bien que je n'ai pas fait exprès, surtout pour toi ». Je n'ai pas répondu, espérant que mon silence vaudrait mieux qu'une réponse. Mais j'ai des doutes sur sa sincérité. Evidemment, je ne

⁵² Haironville, sur la rivière la Saulx, est à 13 km au SW de Bar-le-Duc.

⁵³ St-Dizier et Bar-le-Duc.

dirai rien, car il est regrettable de se trouver à la merci de quelques uns. ... Je retiens seulement ceci, c'est que l'hypocrisie est bien la caractéristique de « ces gens ». ...

Demain matin, je quitte H... (*Haironville*) pour aller à côté à 3 km. Ce n'est pas énorme. Dans un sens je préfère rentrer au régiment avant de venir en permission, je saurai ainsi exactement ce qui m'attend. Je ne m'en fais pas trop, le régiment est au repos, d'ici qu'il retourne en ligne, j'ai le temps de voir venir et puis il y a la permission. ...

Le 7 juillet 1917 (14 h).

... Hier au soir après avoir en vain compté sur mon examen médical, sur le surnombre qu'il y aurait, on nous a désigné définitivement. J'étais le dernier de la liste. S'il en avait fallu un de moins, je ne partais pas encore. Enfin ça y est. Nous avons reçu hier vivres, outils, cartouches, etc. tout ce qu'on a coutume de distribuer à un partant, même quand il n'a pas besoin.

... Ce matin réveil à 5 heures, toilette sommaire, café et départ avec un chargement de bourricot. Heureusement, nous n'avons que trois km à faire pour arriver à B... (*Brillon-en-Barrois*)⁵⁴ et avec des efforts j'ai pu tout de même arriver à destination, mais j'avoue que s'il fallait faire une longue marche, comme j'en ai fait autrefois, il ne me serait pas possible d'arriver. Suis-je moins fort ? Il faut le croire. ...

Il y a à ma nouvelle Cie un Mazel de Ribennes, un nommé Rachas actuellement en permission, un fils Gibelin des Andes de St Sauveur, un de Châteauneuf. Ce sont là toutes les connaissances que j'ai pu faire jusqu'à maintenant. Ce Rachas était au 342^e et à la 18^e Cie avec moi, nous nous connaissons depuis très longtemps et c'est un bon camarade.

Je n'ai pas encore vu d'officiers, ils sont parait-il « mêlé-cassis », enfin, on fera connaissance. Le fourrier a pris note ce matin de ma qualité de secrétaire et il m'a semblé comprendre que je pourrais peut-être avoir quelques chances de me faire employer, mais il faut se connaître avant.

... Ce matin, j'ai vu Mr Bergounhion vaguemestre mais il allait à la soupe, nous n'avons guère causé. On se reverra, nous sommes dans la même rue.

81^e R^t Inf^{ie} 7^e C^{ie}. 2^e Section. Sect^f 139.

Le 8 juillet 1917 (14 heures).

... Je vais être bref, car je crois bien que ce coup-ci je n'en ai plus pour longtemps pour partir en permission. Mon titre de permission va être établi et sera soumis au Colonel ce soir, donc demain ou après demain, au plus tard je partirai. ...

Le 9 juillet 1917 (13 h).

... J'ai eu enfin aujourd'hui 2 lettres de toi, du 4 et du 5. Dans l'une tu me racontes ta promenade à Marchastel, tes premiers essais à bicyclette et d'après ce que tu me dis, j'espère bien finir de te l'apprendre, quant je reviendrai. Je ne pars pas encore ce soir. Dieu qu'elle est longue cette attente et combien les journées qui passent me paraissent interminables. ...

(Télégramme de Vierzon du 11 – 7. Adressé à : Rocher Astruc institutrices Nasbinals)

Suis à Vierzon avec Joseph, arriverai demain 11 heures. Augustin.

(5^{ème} permission d'Augustin Astruc).

Le 22 juillet 1917. *(Carte expédiée à : Neussargues Gare – La Nouvelle Passerelle jetée au-dessus des voies de chemin de fer).*



... Je viens d'arriver à Neussargues, trop tard évidemment pour aller plus loin. Nous avons pris une chambre avec Jules et Jules Solignac que j'ai trouvé dans le train. Je repars demain matin à 4 h 55. Pas de soucis à mon sujet. ...

Le 23 juillet 1917. *(Carte postale de Bort-les-Orgues).*

... Nous avons quitté Neussargues ce matin à 5 heures. Nous venons d'arriver à Bort. A 8 h 34 nous repartons pour Eygurande où nous aurons

⁵⁴ A 3 km au N de Haironville.

encore un peu d'arrêt. Nous avons couché à l'hôtel, mais la nuit n'a pas eu le charme des précédentes. ...

Le 24 juillet 1917.

... Je t'écris de Montargis. Je suis arrivé dans cette ville hier au soir à 20 h 18, mais il n'y avait aucun train qui parte dans la direction de Bar-le-Duc. Il a donc fallu coucher ici. ...

Le 25 juillet 1917. 13 h.

Après un voyage assez mouvementé, me voici « chez moi » à B... (*Brillon-en-Barrois*) ... Je suis arrivé à Montargis le 23 au soir. Je suis reparti (*le lendemain*) à 8 h 04 dans la direction de St Dizier. J'étais dans cette ville hier au soir à 8 h 30. Je n'avais plus que 3 stations et j'étais à destination. Je comptais donc arriver au cantonnement hier au soir, Bernique, le train allait à Revigny et ne repartait pour ma destination que ce matin à 5 heures. Je demandai, alors, s'il n'y avait pas de train direct de St Dizier. On me répondit : « Si mais seulement demain matin à 5 h 50 ». ... Je ne suis donc arrivé que ce matin. Je ne pense pas malgré tout être en retard puisque ma permission est timbrée de toutes les gares où j'ai dû séjourner et ce n'est pas ma faute si les correspondances sont mal établies. ...

Le 26 juillet 1917 – 13 h –

... J'ai reçu aujourd'hui, ta première carte écrite d'Aumont. Oh, que j'ai été heureux de recevoir cette petite carte. ... Maintenant que me voilà loin de toi, maintenant que je pense qu'avant trois mois et demi il ne sera plus permis de te revoir, maintenant que je suis encore tout imbu des heures de joies que j'ai vécues ces jours derniers, je puis plus facilement apprécier à leur vraie valeur les délices d'une permission. ...

Ta carte, ma chérie tend à me faire croire que tu vas prendre ton parti de la séparation nouvelle qui nous accable et que tu tâches d'oublier ! Oh, je sais bien, que tu n'oublieras pas. Je le voudrais pourtant bien, mais je te connais trop pour supposer que tout va s'arranger selon mes désirs. ...

Le 27 juillet 1917 (12 h)

... J'ai reçu ta carte de Nasbinals aujourd'hui. ...

J'ai reçu ainsi une lettre de Léopold. Demain j'en aurai une de Raymond. Léopold, me paraît satisfait d'être resté avec le pépé et la mémé. Certainement, ils ne vont pas s'en faire de trop pendant ton absence. Je suis en bonne santé et me réhabitue « par force » à ma nouvelle situation. ...

Il paraît que le Cap¹ fourrier, (le collègue métis que j'avais à la 8^e) est parti dans un régiment territorial, c'est Charpentier qui le remplace. Vachier m'a écrit aussi, il me dit que la plupart des anciens plantons, sont encore plantons au 35^e, il l'aurait été aussi, mais comme il est arrivé un peu en retard de permission, il a été éliminé. ...

Le 28 juillet 1917 (14 h).

... Ainsi que je te l'annonçais hier, j'ai été hier au soir à la visite pour la vue. Le major a pris note de ma demande et la soumettra au médecin chef. J'espère pouvoir bientôt aller à l'oculiste. Après la soupe j'ai été à H... (*Haironville*) voir les amis. Je n'en ai pas trouvé beaucoup. Presque tous sont partis dans une Cie de travailleurs. Ils ne sont plus que 5 ou 6 à la 8^e. ... J'ai trouvé les dames chez qui j'étais logé à H... (*Haironville*) . Ce sont Mme Vve Donjean et sa sœur, je ne connaissais pas encore bien leur nom quand je suis venu en permission. Elles ont été contentes de me revoir. ...

Raymond m'a écrit aujourd'hui, comme Léopold, il fait son possible pour oublier aussi, mais que de sentiment je trouve dans leurs naïves expressions ! Combien délicieuses sont leurs phrases et combien leur sincérité m'émeut. Chers petits, ils souffrent aussi, de cette terrible guerre. ...

Le 29 juillet 1917 (17 heures). ...

Le 30 juillet 1917 (14 h).

... J'apprends que tu as fait parvenir la demande de changement. Je me proposais d'envoyer un mot à Mr R...ot (*Rayot*) mais comme tu seras allé le voir un de ces jours, j'ignore si tu as parlé de moi ou non et comment tu lui as causé. Dans le cas où Ste Colombe ne serait pas pour toi et qu'on t'offrirait Recoules, je pense à mon avis qu'il te vaudrait mieux accepter. A demander un changement, il faut accepter tout poste qui offre des avantages sur celui que nous avons. ...

Ce matin nous avons une revue entre Sau... (*Saudrupt*) et H... (*Haironville*) . Nous sommes partis à 6 heures et rentrés à 10 h 30. Le programme consistait en un rassemblement dans un pré entre les deux villages, déjà indiqués, concours de tir de fusil-mitrailleur, mitrailleuse etc., puis défilé, remise de décorations, que sais-je. Retour par H... Heureusement, il ne faisait pas trop chaud, il avait plu hier au soir. ... en observant les civils qui nous regardaient défilé. Je me prenais à envier une fois de plus leur sort, le

mien avant la guerre. Il est très joli de voir passer en régiment, les revues, la musique, le drapeau, tout s'allie de la façon la plus harmonieuse. Les jeunes soldats même éprouvent alors même d'ordinaire un certain plaisir à paraître, à divertir les spectateurs. Mais quand on est vieux, quand on a en tête d'autres soucis que de paraître ou de se faire admirer, on se trouve plutôt mal à l'aise dans ces parades.

Autrefois, j'avais l'enthousiasme de la jeunesse, l'ambition aussi en accompagnant mon drapeau, de ne pas trop déparer son escorte. Je n'avais à ce moment que l'amour de faire aussi bien que les camarades. Mais maintenant quand on défile devant des gens de son âge, des femmes qui nous rappellent les nôtres, des enfants de qui on pourrait être les papas, le goût de parade passé me gêne et parfois, je pensais : « J'ai jadis bien servi mon pays à l'ombre de son drapeau, est-ce qu'à présent je ne le servais pas mieux autrement qu'en faisant partie de la phalange automatique dont nous sommes les mécanismes serviles ?

A demain d'autres pensées, si l'inspiration me vient. ...

Le 31 juillet 1917 (13 h).

... Nous devons faire un exercice avec le concours d'un avion. Nous nous sommes rendus sur le terrain où la manœuvre devait avoir lieu. Hélas, oh, pas bien hélas, un épais brouillard a empêché notre aviateur d'arriver. Alors nous sommes revenus au cantonnement.

Nous pensions avoir ainsi une matinée de libre. Nous n'avions pas compté sur la malpropreté des chaussées de Br... (*Brillon-en-Barrois*), nous avons donc été les nettoyer. Le métier de cantonnier est encore un de ceux que nous connaissons le mieux. ...

Le 1^{er} août 1917 -19 h –

... Je vois avec plaisir que le travail, n'a pas été trop dur depuis mon départ. Ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre. Tu m'annonces dans cette lettre votre visite au buron⁵⁵. Melle Burc aura sans doute maintenant plus d'appétit pour le fromage du Cantal. ...

Léopold m'a encore écrit aujourd'hui. Sa lettre était bien mieux soignée que la précédente. Je ne lui répondrai, peut-être pas directement puisque tu dois (*être*) maintenant avec eux ou près d'y être. Il me donne des nouvelles de tous, me cause de leurs jeux, de leurs travaux, des nouvelles de St Sauveur, entre autre l'accident survenu à Mr Chabbert. Tout est très bien raconté et bien écrit.

A mon tour je vais te raconter que j'ai été à B... le D... (*Bar-le-Duc*) aujourd'hui, pour mes yeux. Hélas le résultat n'a pas été ce que j'aurais pu croire. L'oculiste m'a examiné et finalement a trouvé des verres pouvant m'aller. Donc je vais encore me contenter des lunettes. ... Il y a des gens, comme me disait Chassefière, à qui tout réussit, il y en a d'autres qui n'obtiennent jamais rien. J'ai le malheur de faire partie de ceux-ci. Qu'importe, je suivrai mon sort jusqu'à la fin.

Lorsque j'ai demandé à mon Capitaine l'autorisation de demander une consultation pour la vue, il a eu l'air de me dire que ma démarche n'était pas en mon honneur et il a supposé que je cherchais à me dérober à mon devoir. Je lui ai répondu que j'avais 33 mois de front. Oui, je comprends, m'a-t-il dit, alors, mais vous étiez secrétaire. Mais la réponse ne s'est pas faite attendre. Vous ignorez, mon Cap^{ne} que j'ai été secrétaire 3 mois seulement et vous ignorez ce que j'ai fait avant, vous vous méprenez étrangement quand vous supposez que la peur est cause de ma demande, si je n'avais pas d'autres raison que celle là à faire valoir, je me serais tu.

Mais à l'avenir, j'aurai autant de confiance en lui qu'il peut en avoir en moi. ...

Le 2 août 1917 (17 h). ...

Le 3 août 1917 – (14 h).

... Hier un petit renfort et nous est arrivé. L'ami Charpentier nous a rejoint malgré ses 39 ans et un autre ancien du 342^e de 41 ans. Ainsi, tu vois, j'avais peu de chance de rester quand même au D. D. ...

Le 4 août 1917 -17 h.

... Je vais bien, j'ai été aujourd'hui promener à B... le D... (*Bar-le-Duc*) pour prendre des lunettes que l'oculiste m'avait ordonnées. J'y ai été à bicyclette. ...

Le 5 août 1917 (12 h).

... Cette carte est faite d'Aumont après ta course en vélo. Je n'en reviens pas que tu aies pu faire ce long trajet. Enfin, je suis tout de même heureux, tu regrettais tant de ne pas monter à bicyclette ! ...

⁵⁵ *Buron* : bâtiment, en pierre et couvert de lauzes, des pâturages d'altitude où l'on fabriquait le fromage lors de l'estive de mai à octobre.

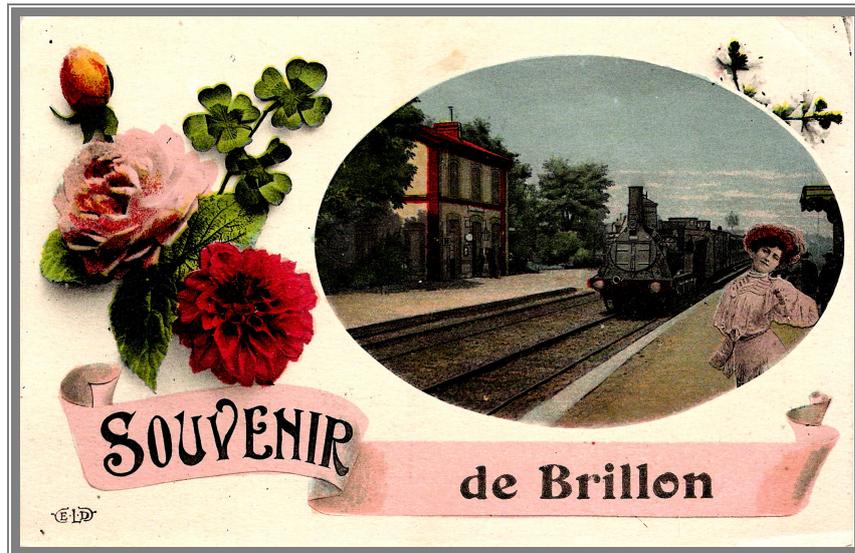
Le 6 août 1917 (14 h). ...

Le 7 août 1917. (16h). ...

Le 10 août 1917. 19 heures.

... Ta lettre du 6, raconte ton voyage à Aumont. Décidément tu fais une cycliste à toute épreuve. Tâches surtout de ne jamais descendre la tête première. Apprends bien à te servir du frein et assure-toi avant de monter qu'il fonctionne bien. Avec la roue libre c'est indispensable. J'apprends avec plaisir que vous êtes en bonne santé et suis heureux en même temps d'avoir des nouvelles de la famille Rocher. Je prends part à leur regret d'être de nouveau séparés. ... Nous sommes toujours au même endroit ...

11 août 1917. (Carte adressée à St-Sauveur pour Léopold : Souvenir de Brillon)
Meilleurs baisers de ton papa chéri. - Augustin.



11 août 1917. (Carte adressée à St-Sauveur pour Raymond : Un Baiser de Brillon)
Ton papa bien aimé qui t'embrasse. - Augustin.

Le 13 août 1917. 10 h 30. ...

Le 13 août 1917. 1 h 30.

... On nous appelait tout à l'heure, pour nous faire assister à des expériences de liquides inflammables. Nos expériences ont été interrompues par la faute d'un violent orage ... Je reviens quelques heures en arrière. Nous nous attendions depuis quelques jours à quitter l'endroit où nous étions ... Nous n'avons rien déménagé en auto. Partis le soir vers 7 h, nous sommes arrivés à 11 h ½. Nous sommes assez bien logés et d'ailleurs je connais le pays. ...

Vous avez donc trouvé à Recoules de quoi vous charger, puisque vous étiez fatigués à votre arrivée à la maison. Et puis encore tu as aidé à fendre du bois. Dieu ! Quelle femme que la mienne ! Tu me parles aussi d'un article de journal que je n'ai pas vu. Il se rapporte au renvoi à leurs écoles des instituteurs indispensables. Je ne puis là-dessus rien te dire, j'ignore absolument la teneur de cet article et cela m'étonne que je ne l'ai point vu, il est vrai que nous avons aussi souvent des irrégularités dans le service des journaux.

...

Ma demande au sujet du service météorologique t'intrigue ma chérie, elle m'intrigue moi-même aussi surtout en ce moment, mais patience, il faut attendre. Ce que je ferais dans ce service ? Je n'en sais rien, sans doute des observations météorologiques, mais de quel genre, je ne puis préciser. ...

Le 14 août 1917 -16 h.

... Journée de désordre aujourd'hui. ... Ce matin, nous devons avoir exercice. Comme nous allons partir, j'ai été appelé au bureau de la Cie. Je passais à la Cie de mitrailleurs du 3^e Bat^{on} 56. J'ai reçu ordre de

⁵⁶ 3^{ème} Cie de Mitrailleuses, capitaine Antomarchi, lieutenant Damman M., s/lieutenant Damman P. - JMO du 81^e RI.

rejoindre immédiatement cette Cie à 10 ou 12 km de distance. Pour m'éviter les pas, je me suis préoccupé aussitôt de trouver une voiture. J'ai fait seulement 2 km à pied.

En passant à V... s... C... (*Ville-sur-Cousances*) où j'ai conservé encore quelques connaissances, j'ai été d'abord déjeuner. La bonne femme chez qui j'ai passé quelques jours avec Toiron, après notre affaire de Janvier, m'a fait 2 oeufs sur le plat, j'avais une boîte de pâté. On m'a procuré 1 litre de vin, alors qu'il est absolument impossible d'en trouver, puis un autobus m'a pris jusqu'à mi-chemin. Là, j'ai trouvé une voiture qui m'a porté un peu plus loin et puis une deuxième voiture qui m'a rendu à destination. Mais surprise, ma Cie n'étant pas là, elle était à J... (*Julvécourt*)⁵⁷ juste là où je me trouvais au départ. Tu vois comme on est bien renseigné et comment se font les fausses manœuvres. ...

81^e R. I. 3^e Cie de Mitr^{ses}. S 139.

Le 15 août 1917. 12 h. (*Julvécourt*)

... Je suis donc arrivé hier au soir à la C.M. Ici encore, et moins qu'à la 7^e Cie, je me trouve en pays inconnu. Je ne connais absolument personne du moins jusqu'à présent mais quoique cela, il me semble que je suis davantage dans mon milieu avec les mitrailleurs. J'ai beaucoup de camarades plus jeunes. D'ailleurs avec le sergent qui a fait route avec moi d'hier nous sommes du même âge et nous nous trouvons les deux plus vieux de la compagnie. Le capitaine a vingt quatre ans mais est on ne peut plus gentil, les autres officiers sont très aimables aussi ainsi que les sous-officiers. Je crois que je serai mieux qu'à l'autre compagnie. D'abord je n'aurai plus de sac à porter ni de long fusil, et puis je trouverai ici des sympathies que je n'aurais jamais connues sans doute à la 7^e.

... C'est aujourd'hui le 15 août je préférerais le passer en Lozère. Enfin puisque c'est impossible il faut en prendre son parti. ...

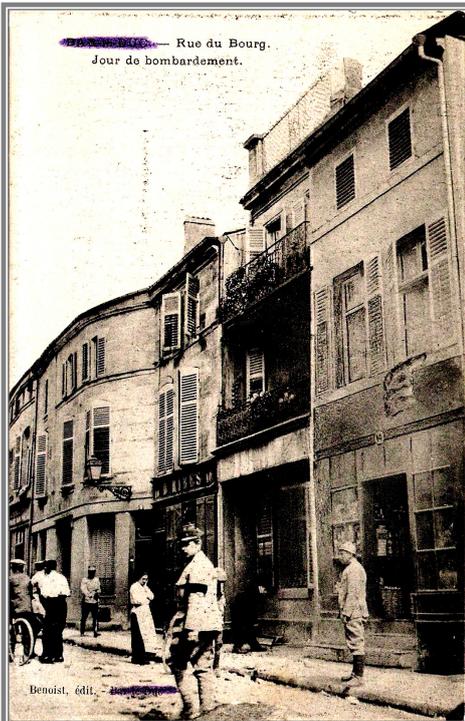
P.S. Contrairement à ce que j'avais dit hier comme adresse, tu mettras ... C.M.3 ou Cie de Mitrailleuses N° 3. ...

Le 16 août 1917. 12 h.

... Firmin m'a écrit. Je crois d'après ce qu'il dit qu'il va retourner aux tranchées. ...

Je m'habitue à ma nouvelle compagnie je suis bien moins ennuyé qu'à la précédente. Mais je ne connais pas encore grand monde. Il n'y a qu'un autre Lozérien que je n'ai pas encore vu. Tous les autres sont du Cantal, de l'Aveyron, du Tarn ou de l'Hérault. Il y a beaucoup d'Auvergnats. ...

Le 17 août 1917. (12h). ...



Le 17 août 1917. 14 h.

... Le fils Gibelin dont tu parles est toujours ici. Ce n'est pas au Maroc qu'il désirait aller, c'est à Salonique, mais je ne pense pas qu'il y aille. ...

Le Mort-Homme⁵⁸

Le 18 / 8 / 17 (10 h).

... J'envoie seulement deux mots aujourd'hui. Je suis en bonne santé. ...

18 / 8 / 1917. (*Carte pour Léopold adressée à St-Sauveur : Bar-le-Duc* (censuré) Rue du Bourg).

Mon chéri.

Ta longue lettre m'a fait le plus grand plaisir. Je te remercie et t'embrasse bien fort en attendant de pouvoir écrire plus longuement.

Ton papa. Astruc.

⁵⁷ JMO du 81^e.

⁵⁸ « Dans la même nuit (17 au 18) le III/81 monte en ligne et prend place dans les tranchées Mattei, Bourdel et Monge » - JMO du 81^e.

18 / 8 / 1917. (*Carte pour Raymond adressée à St-Sauveur : Bar-le Duc (censuré) Vue générale.*)

Mon chéri.

J'ai reçu ta longue lettre. Suis heureux que vous ayez fait une bonne promenade.

Je t'embrasse bien fort.

Ton papa. Astruc.

Le 20 août 1917 12 h.

Je suis bien portant. Je vous écrirai plus longuement un de ces jours.

Meilleurs baisers à tous. Augustin.

Le 21 août 1917 15 h. (*Même carte que celle du 20*)

Je n'ai pas pu expédier ma carte hier. Je vais toujours bien. Augustin.

Le 22 août 1917 13 h.

... Je suis en bonne santé un peu fatigué, un peu sale mais tout cela n'est rien, bientôt l'on se remettra en ordre. ...

Le 23 août 1917 15 h.

(*Inscrit en marge par Honorine :)* Mort-Homme

... Malgré quelques mauvaises minutes vécues, je me porte toujours bien et j'espère que nous n'allons pas tarder à être mieux. ...

Le 24 août 1917. 13 h.

... Depuis deux ou trois jours je reçois de nouveau tes correspondances régulièrement. J'ai lu hier au soir à 23 h ½ la longue lettre dans laquelle tu me racontais en détail ton voyage à Mende et les impressions plutôt défavorables que t'a laissées ta visite. Puisqu'il en est ainsi tu as raison de chercher à obtenir par d'autres moyens ce que l'aveuglement ou l'injustice d'un chef te refuse. Aussitôt que je le pourrai, je me propose de lui envoyer un mot à ce sujet.

Il est bien ennuyeux d'être obligé de se déranger si souvent pour obtenir une réponse comme celle qu'on t'a faite. Mais puisque tu peux t'adresser ailleurs fais-le. Il me tardera de connaître la réponse qu'aura reçue M Peytavin. ...

Le 25 août 1917. 13 h.

... Je suis encore obligé de remettre à plus tard ma longue lettre, nous ne disposons pas de la tranquillité suffisante qui permet les longues causeries. Toutefois si dans ce séjour je commence à trouver le temps un peu long (et je ne suis pas le seul) je tiens à ce que vous ne vous fassiez pas de soucis quand même car nous pourrions être plus mal placés. ...

Le 26 août 1917. 14 h.

... Dans (*tes*) lettres tu me fais part de ton impatience de savoir ce que je suis devenu depuis le 20. J'espère qu'à l'heure où j'écris tu as reçu mes cartes de ces jours-là et que ces cartes malgré leur laconisme t'ont suffisamment rassurée.

Je suis maintenant habitué à ma nouvelle compagnie, d'ailleurs quand on peine ensemble on a plus vite fait des connaissances. Je ne suis pas d'ailleurs celui qui peine le plus. Evidemment à mon tour je dois faire comme les camarades mais je prends par contre pas mal de repos supplémentaires. Le s / Lieutenant qui est avec nous me dit de temps en temps : Astruc reposez-vous, asseyez-vous je vous vois tout le temps debout etc. Etant le plus vieux je bénéficie de temps en temps de quelque ménagement.

Aussitôt que nous irons au repos je vais être employé au bureau.

Il est à peu près sûr que nous avons dû nous rencontrer avec Pierre-Jean mais sans que nous le sachions ni l'un ni l'autre. Maintenant que j'ai l'adresse je demanderai son régiment pour tâcher de le rencontrer. ...

Le 27 août 1917 (14 h). ...

Le 28 août 1917 (18 h).

J'ai reçu hier au soir ta carte de bonne fête. Merci. Demain je t'écrirai plus longuement. Je suis assez bien portant.

J'avais oublié de t'adresser les correspondances à Mende. Tu m'excuseras.

Meilleurs baisers à tous. Augustin

Le 29 août 1917 16 h.

... Nous n'avons pas encore déménagé, il nous tarde un peu. ...

Le 30 août 1917. 12 h.

... J'ai des nouvelles de Firmin son régiment, je pense, va au repos ce soir. Ne soyez pas en souci à mon sujet, je vais bien. ...

Le 31 août 1917 18 h.

Ma chérie.

Je suis heureux de pouvoir te délivrer du cauchemar dans lequel tu as vécu ces jours-ci. Ne soyez plus en souci à mon sujet. Je ne risque plus rien. Je vous écrirai certainement demain de plus nombreux détails.

Meilleurs baisers.

Augustin.

Le 1^{er} Septembre 1917 (14 heures).

... Le 20 au matin donc malgré la fatigue, malgré un peu de malaise causé par l'absorption de gaz, malgré un peu d'émotion nous avons poussé dans un magnifique élan, avec un ordre parfait, stimulé par la présence et la belle conduite de tous nos officiers sur les pentes du M... H... (*Mort-Homme*) jusqu'aux lignes allemandes qu'on a eu tôt fait de vider. Tu as lu le compte-rendu de l'offensive sur les journaux, il est inutile que je t'en parle.

Je ne te cacherai pas que malgré le danger j'ai éprouvé un grand plaisir à voir le défilé des prisonniers sortants de leurs redoutables abris, la mine effarée, apeurés, les mains hautes, criant « Kamarad ».

J'ai été heureux d'avoir une nouvelle fois contribué à rendre aux boches un peu du mal qu'ils nous ont fait et d'avoir vengé mes regrettés beaux-frères. J'ai été heureux d'avoir été du nombre de ceux qui ont libéré une partie de notre territoire et repris une des plus redoutables positions de l'ennemi.

A 9 heures nous nous installions avec notre mitrailleuse pour prévenir toute tentative de contre-attaque. Nous avons descendu plusieurs avions.

Le 21 nous avons été violemment bombardés. Le 22 id., mais nos 75 ont eu vite fait de réduire au silence les batteries allemandes. En outre plusieurs divisions qui arrivaient pour nous déloger ont été servies d'importance. Les 24 et 25 ont été plus calmes, 26 lutte violente d'artillerie. Le soir la pluie s'est mise à tomber le temps s'est refroidi, le 27 j'allais au ravitaillement en compagnie d'un jeune camarade, sous une canonnade intense mais sans qu'il nous arrive le moindre accident. Le 29 nous avons changé de positions nous étions plus près des 1^{ères} lignes, mais nous avons pu bénéficier d'un abri boche où nous étions un peu plus tranquilles. Le soir du 30 nous étions enfin relevés et nous avons poussé un soupir de soulagement quand le bruit du canon s'est fait un peu plus lointain.

Nous avons fait halte dans un bois⁵⁹ où nous avons pu nous reposer un peu des fatigues de ces longs jours de lutte et nous ravitailler un peu. Le 31 nous partions en auto pour rejoindre les villages où nous étions au repos avant⁶⁰.

Un de nos bataillons avait été relevé un peu avant pour assister à une revue passée par le général Pétain, MM Poincaré et Painlevé et recevoir les félicitations de ces Messieurs. Mon régiment est cité à l'ordre de l'armée et je crois que sous peu nous allons recevoir la fourragère.

Ne sois donc plus en souci à mon sujet.

Depuis ce matin je suis au bureau de la Cie avec le sergent major et je crois que j'y resterai alors même que le régiment remonte en ligne, ce qui n'aura pas lieu de quelques temps je pense. ...

Le 1^{er} Septembre 1917 (15 heures).

... Bien tranquillement assis, en plein air, sur une table devant une maison amie, je me dispose à faire une longue causerie avec ma chérie. ... Je t'ai bien mal servie ces temps derniers en fait de correspondances, je sais que tu en as compris le motif et que je suis excusé d'avance.

Par contre j'ai eu la joie de recevoir de tes nouvelles presque tous les jours, même dans les tranchées. Ces nouvelles, je les ai parfois lues et relues avec avidité, heureux de puiser dans ma lecture le réconfort dont j'avais besoin, parfois aussi j'ai parcouru hâtivement tes lignes bénies de crainte souvent de manquer de temps pour finir la lecture. Oh ! Les heures de poignante angoisse que j'ai vécues pendant quelques jours,

⁵⁹ Le bois Bourrus commune de Germonville, au Sud du Mort-Homme.

⁶⁰ Saudrupt.

heures d'autant plus attristées que je savais ma chère famille en proie aux mêmes pensées, aux mêmes inquiétantes visions. ...

Je ne narrerai pas tous les détails des douze journées que nous venons de vivre dans les tranchées, j'aurais un journal à écrire pourtant je voudrais un peu compléter le récit ...

Je t'ai annoncé notre départ de B... (*Brillon*) en auto. Ce départ ne nous a pas surpris, nous l'attendions depuis plusieurs jours. Il avait même été fixé à cinq jours plus tôt, mais le mauvais temps avait fait retarder de cinq jours notre départ. Le 12 août nous quitions donc B... (*Brillon*) pour arriver quelques heures plus tard vers 20 heures à J.....t (*Julvécourt*) pays dont je t'ai autrefois parlé parce que je l'avais habité avant. Nous sommes restés là jusqu'au 18. Pendant ce temps je changeai de Cie et passai à la C.M. 3 le 14, je t'ai raconté les péripéties de mon changement et ma promenade inutile pour rejoindre ma nouvelle Cie. Je passai 4 jours parmi les nouveaux camarades, d'une existence plutôt obscure, ignoré, isolé sans autres relations que celles du service, mais je ne me plaignais pas, c'était encore la bonne vie. Lorsque le capitaine m'avait fait appeler il m'avait pris comme agent de liaison avant de m'affecter au bureau. Or personne plus⁶¹ ne me disait ce que j'allais faire et en outre j'étais considéré à ma section comme homme des pièces et non comme agent de liaison. Enfin j'attendais.

Le 17 au soir vers 19 h 30 nous quitions J... (*Julvécourt*) à pied pour nous rapprocher des lignes à une douzaine de km de J... (*Julvécourt*). La route était assez mauvaise et malgré qu'on fût peu chargés nous étions assez fatigués à notre arrivée vers 23 heures. On coucha dans des baraquements sur un grillage peu confortable et l'on dormit peu. D'ailleurs au manque de confort se joignait la pensée que bientôt nous irions attaquer le Boche et malgré la confiance que j'avais d'en revenir sain et sauf, j'étais, je l'avoue un peu en souci.

Le lendemain se passa en préparatifs, on nous donna des vivres pour 3 jours, on mit tout en ordre, on alla voir les camarades pour leur serrer la main avant le grand coup et après un repas assez copieux le soir du 18 nous nous mîmes en route vers le M... H... (*Mort-Homme*) pays célèbre depuis la guerre par les nombreux combats qui s'y sont livrés. Nous fîmes environs 15 à 18 km après 20 heures. Nous étions chargés, nous passions presque toujours à travers champ ou bois, la marche était très pénible, les jeunes n'en pouvaient plus et les vieux à plus forte raison.

Heureusement je pus me décharger pendant une bonne partie du trajet d'une musette, (la plus lourde) que je plaçai sur une voiturette. A 3 km environ des lignes, les voiturettes nous quittèrent, il fallut prendre nous même le matériel. Avec tout notre « fourbi » capote, toile de tente, 2 musettes pleines, 2 bidons de 2 litres, les cartouches, le mousqueton et en plus 2 caisses de cartouches de mitrailleuses (soit 26 kg pour ces 2 caisses) nous nous engageâmes dans un boyau conduisant aux premières lignes. Je ne me rappelle pas avoir fait une marche plus pénible. Je ne pouvais pas traîner mes caisses. Heureusement je trouvai parmi les camarades 2 jeunots qui à tour de rôle voulurent bien m'aider à arriver. En cours de route nous marchions parfois très vite parfois très doucement comme on le fait quand on est obligés de (*se*) suivre les uns derrière les autres sans se laisser couper et suivant les obstacles que l'on rencontre. Nous étions tous en nage. Nous marchâmes ainsi à tâtons, au hasard presque jusqu'au jour.

Vers 3 heures nous étions perdus, en plus l'artillerie commençait à nous taquiner. Que faire, il fallait pourtant être en place avant le jour pour ne pas être vu. Nous y arrivâmes juste comme les premières lueurs pointaient. Il était temps.⁶² Nous passâmes la journée du 19 blottis le long d'une tranchée et trempés de sueur ou d'eau car la pluie des journées précédentes avait accumulé l'eau dans les bas-fonds et parfois on enfonçait pendant la marche jusqu'aux mollets dans la boue liquide. Pas de chaussettes de rechange, j'essayai de tordre les miennes, je n'en tordis qu'une, je me rendis compte que c'était inutile l'eau n'en sortait pas, on aurait dit du beurre fondant ou de la colle liquide qui s'obstinait à glisser entre les mains. Je remis ma chaussette et mon soulier et me couchai sans dormir. A la pointe du jour du 20 nous devons attaquer. Pour être prêts nous avançâmes la veille au soir jusqu'aux postes avancés où nous passâmes la nuit du 19 au 20. Te dire toutes mes pensées pendant cette nuit d'attente fiévreuse est inutile, tu les devines.

Notre artillerie tirait sans relâche sur les positions ennemies depuis plusieurs jours, ce jour-là, cette nuit, l'on aurait dit qu'elle redoublait de fureur, les boches répondaient faiblement. Et pendant ce temps, nous fantassins, coude à coude dans cette tranchée attendant le : « En avant » au son grave bien fait pour remuer les cœurs, nous comptons les heures, nous causons à voix basse, nous échangeons nos impressions et nos encouragements et souvent nous nous regardions sans mot dire, trop occupés chacun par les pensées personnelles qui venaient en foule à notre esprit.

⁶¹ Textuel.

⁶² « La mise en place des bataillons ne s'est pas effectuée sans difficulté, L'ennemi a violemment bombardé toutes nos communications avec des obus spéciaux. Les hommes ont été efficacement protégés avec le masque ; Mais la charge est lourde ; la route difficile et le masque gêne considérablement les hommes. En particulier les mitrailleurs sont très éprouvés et arrivent à leurs emplacement de départ épuisés. » - JMO du 81°.

Le 20 au matin à 4 h 40 tout le monde sortit des tranchées et doucement, gravement, nous entreprîmes l'ascension du M... H... (*Mort-Homme*) sous la protection du tir de barrage de notre artillerie qui selon moi à cette occasion s'est montrée digne de tous les éloges. L'émotion ne dura qu'une minute, celle qu'il fallut pour sortir de la tranchée et se montrer debout face aux boches au-delà de nos fils de fer, parmi tout le chaos créé par nos obus dans cette montagne bouleversée.

Aussitôt après chacun marchait à l'assaut aussi tranquillement que sur une route. Je suivais ma section de mitrailleuses, mes deux caisses sur l'épaule et malgré la fatigue de la veille elles me semblaient ce jour là plus légères. (La suite demain).

(La suite promise par Augustin n'est jamais venue. Le changement d'affectation d'Augustin en est probablement la cause)

81^e RI - Bilan des combats du Mort-Homme du 20 au 27 août 1917⁶³

Résultats.

Le 81^e régiment d'infanterie a capturé plus de 420 prisonniers et un matériel considérable. On peut retenir en particulier :

- 6 canons de 105.
- 8 canons de 77 (8)
- 4 mortiers de 74
- 25 mitrailleuses

des mines usées, des cartouches, un gros approvisionnement d'obus, un grand nombre de fusils, d'orties, de grenades etc...

PERTES

Les pertes du Régiment ont été légères. Il n'a considérablement subi :

53

Les résultats acquis. Elles se chiffrent à :

- 4 officiers tués - 8 officiers blessés (dont un, le sous-lieutenant Bernin-Bellun est décédé à l'ambulance)
- 4 sous-officiers tués - 18 sous-officiers blessés
- 6 caporaux tués - 29 caporaux blessés
- 25 hommes tués - 307 hommes blessés.

(La Bataille du Mort Homme Août 1917 – Mémoire trouvé dans un carnet d'Augustin Astruc)

25 mai - Julvécourt 8^e Cie – 81^e.

7 juin - Haironville.

7 juillet - Brillon 7^e Cie.

10 - permission rent. le 25 juil.

12 août - Julvécourt.

14 août – passé à la C. M. 3.

Départ à 19 h 30 le 17 au soir pour le camp des Clairs Chênes. Arrivée à 11 heures peu dormi.

17 Août passé la C.M. 3
Départ à 19 h 30 le 17 au soir pour le
camp des Clairs-chênes arrivée à 11 heures
peu dormi. 18 départ à 20 h pour
le Mort-homme par Bois Brûlés. 17 à
25 km. marche très pénible - Bourgeois
Jules d'âge, arrivés à la pointe
du jour. Journée du 18 attende dans
le secteur (bombardement par
gaz l'après-midi - Bourgeois 1^{er} départ
à 24 heures - Attente de l'attaque

⁶³ « Rapport du Lieutenant-colonel Rondenay commandant le 81^e Régiment d'Infanterie sur les opérations du 17 au 27 août 1917 » – JMO du 81^e.

18 départ à 20 heures pour le Mort-homme par Bois Bourrus. 17 à 18 km, marche très pénible. Boyaux pleins d'eau, arrivés à la pointe du jour.

Journée du 19 attente dans les tranchées. Bombardement par gaz lacrymogène. Tranchée de départ vers 21 heures. Attente de l'attaque, nuit un peu agitée. Violent bombardement le matin à 4 h 40. Départ en vagues d'avant, entrain admirable. 1^{ère} et 2^e position enlevées sans trop de pertes. Défilé des prisonniers boches. Prise de position sur le M. H. avec la C. M. à 9 heures. Lutte moyenne d'art^{ie}. Divers avions abattus.

21 canonnade,

22 tir de barrage violent sur division ennemie. Corvée de ravitaillement sous les obus.

23 journée assez calme. Travaux d'organisation.

24 attaque du 96 côte 304, violent bombardement.

Matin 25 calme.

26 matin violent tir de barrage Fr^{çais}. Soir, pluie, temps froid.

27 matin bombardement de 304. Activité plus grande de l'art^{ie} boche. Soir pluie. Ravitaillement (grenades, barrage).

28 matin 1^e B^{lon} relevé par le 80^e, pour aller à la revue. Malade.

29 relève en ligne. Plateau de Craonne – sape – relève pour le soir du 30 au 31.

30 abris du Bois Bourrus à Germonville.

31 Saudrupt.

Le 2 entré au bureau de la Cie.

Départ de Saudrupt le 5 à 21 heures par embarquement à Longeville. Arrivée à 13 h. Voie coupée par les avions la même nuit, retard.

Départ à 9 heures le 6 vers Epinal. Vallée fertile bordée de prés abrupts, deviens plus monotone en quittant la Meuse. Américains.

La vallée s'élargit après le tunnel, aspect de la Lozère. Neufchâteau Mirecourt (*illisible*) orage à 16 h. Epinal 5.30. Ligne rappelle la Lozère. Villersexel 23 h. Oppenans 2 heures le 7.

10 permission exceptionnelle.

Le 3 août sept^{bre} 1917. 13 heures.

... J'ai sous la main toutes tes lettres depuis le 16 août, je vais les parcourir en vitesse. Une grande question occupe une place dans toutes tes correspondances, c'est celle de ton changement. Je suis bien peiné d'apprendre que ceci t'ait donné tant de peine et qu'il ne te reste pas d'espoir d'obtenir satisfaction, car d'après ta lettre d'aujourd'hui, il n'y a aucun espoir. A ce sujet je vais envoyer un mot à Rayot. Ce mot je ne l'ai pas encore composé mais j'ai dans l'idée de lui dire un peu ce que je pense, tant pis si quand je le remontrerais, il ne vient pas m'embrasser ! ...

Ta lettre du 19 me parlait de la fête de St Sauveur. Je t'assure que je n'ai guère pensé à la fête, tu connais déjà l'emploi du temps de ma journée, le lendemain nous attaquons, alors tu comprends si je pensais à la fête la veille, tellement que c'est sur cette lettre que tu m'invites à faire un changement d'adresse et je l'ai oublié. De ce fait je suis un peu la cause que tu reçois mes nouvelles en retard.

Le 23 tu as donc refait une grande promenade à bicyclette. Dieu quelle cycliste que tu m'as l'air de faire. N'étais-tu point trop fatiguée à ton retour de Montgros ?

Je te remercie une nouvelle fois de tes souhaits de bonne fête. C'est la deuxième fois que je passe une fête aux tranchées pendant une attaque. L'année dernière j'étais sur la rive droite, cette année de l'autre côté. J'ai ressenti à la réception de cette carte le 27 au soir (juste au moment où tu m'aurais souhaité ma fête si j'avais été à la maison), j'ai ressenti dis-je, une bien douce émotion en la lisant au milieu du danger, dans une tranchée bouleversée alors que je me croyais perdu au milieu de tout le fracas de la guerre, quelqu'un avait pensé à moi pour que je ne fus pas seul. Ce quelqu'un c'était ma Ninou chérie qui par l'intermédiaire d'une carte venait m'apporter son souvenir, me dire ses vœux et ranimer mon courage par des souhaits qui se sont réalisés.

Merci ma Chérie, ta carte n'a pas été vaine, elle m'a porté bonheur. ...

Dans ta lettre du 28 tu manifestes ton impatience de recevoir de mes nouvelles. ... J'ai écrit presque tous les jours une carte ou une courte lettre. Je profitais de toutes les occasions pour expédier un mot, mais quand on est (*en*) pleine bataille il est souvent difficile de faire parvenir ses correspondances jusqu'au vaguemestre. On la donne à un homme de corvée, à un cycliste, à un agent de liaison, il n'y a aucun service régulier, alors ces cartes arrivent ou n'arrivent pas et pendant ce temps à la maison je le comprends bien on est en souci. ...

(Augustin devient secrétaire)

Le 4 août 7^{bre} 1917 (15 h).

Ma chérie.

J'ai lu avec plaisir ta lettre du 31 août. A cette date tu étais un peu tranquillisée par mes lettres des 23 et 24. Je sais ma chérie que tu auras encore, après ces dates, passé des heures de soucis ...

Je suis en bonne santé. De plus je me trouve bien dans mes nouvelles fonctions⁶⁴. ... Nous sommes 3 au bureau, le sergent-major, le cap¹ fourrier et moi. Tous sont gentils. Je ne suis ennuyé par personne je n'ai ni corvées à faire, ni revue à passer, ni exercices. Je suis indépendant. Je fais mon petit travail sans peine et ne me plains pas de mon sort. ...

J'apprends avec regret la blessure d'Hugonnet, décidément cette famille est bien éprouvée aussi. ...

Le 5 7^{bre} 1917. 12 h. ...

Dans la Haute-Saône

Le 7 7^{bre} 1917. 14 h.

(La 31^e Division, dont le 81^e RI quitte la II^e Armée pour rejoindre la VII^e Armée)

... Je n'ai pu écrire hier pour cause de déplacement ... Je suis en bonne santé, mais un peu fatigué, par un long voyage à pied ou en ch. de fer. Nous avons quitté S... (*Saudrupt*) avant-hier au soir à 21 heures. Nous avons fait 11 ou 12 km à pied pour aller au train de L... (*Longeville-en-Barrois*). Le voyage n'était pas trop pénible, car nous n'étions pas trop chargés et le temps était très favorable. Nous sommes arrivés à L... vers 1 heure du matin, mais par suite d'un retard des trains nous n'avons pu partir qu'à 9 heures du matin. Nous avons donc passé le restant de la nuit, à la belle étoile. Dans le train nous étions assez mal installés dans des wagons de marchandises non aménagés, mais comme nous étions peu nombreux nous avons pu nous mettre à l'aise tout de même.

Nous avons voyagé jusqu'à 11 h du soir. Ce voyage s'est effectué sans incident. J'ai pris plaisir à connaître un nouveau pays, j'ai admiré le pittoresque de la vallée que nous suivions, la fertilité de la pleine abritée par des montagnes aux pentes régulières, aux formes gracieuses rappelant un peu celle des tas de cailloux qu'on met le long des routes, puis la vallée devient plus étroite, plus disparate, la culture plus sauvage, puis la ligne s'engage sous un tunnel. A sa sortie la vallée s'élargit encore, mais le pittoresque réapparaît rappelant les paysages Lozériens, des tranchées, des viaducs, des sapins, de l'acacia, des rochers, il me semblait longer la voie d'Aumont à Arcomie par exemple, ou Mende en faisant abstraction des tunnels et en réduisant de beaucoup la hauteur des montagnes Lozérienne ou la profondeur des vallées.

Au cours du trajet nous échangeons de temps en temps un salut cordial avec les camarades Américains qui s'exercent dans ces parages au métier de soldat. Ils nous rendaient nos saluts d'un geste large, loyal, bien américain. Je suis passé par la petite ville où restait autrefois la pauvre tante Emilie. C'est un beau pays et une belle petite ville. Nous avons débarqué à V... (*Vesoul*) à 11 h du soir. Nous avons fait 6 km à pied et nous voilà installés dans un tout petit village⁶⁵ perdu dans les bois, sans grand intérêt, mais très tranquille. L'on ne peut acheter que du vin (1,50 le litre) et des œufs (5 sous), ni épicerie, ni tabac, ni distraction, c'est la campagne comme Montgros, sauf que l'eau n'y est pas si rare et c'est déjà une chose qu'on ne rencontre pas partout dans la région. Comme logement nous ne sommes pas mal, nous ne sommes qu'une douzaine dans une petite grange avec de la paille en assez grande quantité.

Nous avons le bureau dans une maison chez des braves gens qui ne demandent qu'à être agréables. A propos de bureau, je puis t'annoncer que j'y suis définitivement affecté et ne compte plus à la section de tir.

Ainsi, même que le bataillon monte en ligne je resterai à mon travail, le lieut¹ me l'a annoncé hier. ... Nous nous trouvons tous heureux d'avoir quitté la région où nous étions pour celle là. La guerre y sera moins pénible.

Le 8 7^{bre} 1917. 8 heures.

... J'ai été très heureux hier en recevant ta lettre du 3. J'avais été privé de nouvelles 2 jours et comme je savais Léopold malade tu devines si ces nouvelles étaient attendues. Enfin, je suis content que ce cher petit soit en meilleure santé, j'ose croire qu'à l'heure où j'écris, il a déjà commencé à se lever et qu'en suivant les conseils de sa maman il se rétablira bien vite. ...

L'on m'a remis hier aussi le mandat-carte de 30 fr que tu as expédié. Je n'étais pas encore dépourvu et je crois même qu'ici, j'aurais pu attendre encore quelques temps. Ce n'est pas au café que nous dépensons notre argent, il n'y en a pas. ...

⁶⁴ Secrétaire.

⁶⁵ Oppenans (Haute-Saône)

Je m'habituerai sans doute à notre nouveau village. J'ai été promener un peu hier au soir dans les environs. Je me figurais être à Chapchiniés. Le village d'O... (*Oppenans*) n'est pas plus grand que Chapchiniés, mais serait situé presque absolument comme Combechave, des bois, des prés, des arbres fruitiers, une vallée comme celle que tu connais, un chemin qui descend rapidement comme la route de Combechave, c'est presque pareil. Le pays en général est montagneux, tu le croirais d'ailleurs un peu par ce que nous en avait dit le pauvre Théodose. ...

Le 9 7^{bre} 1917 - 10 h.

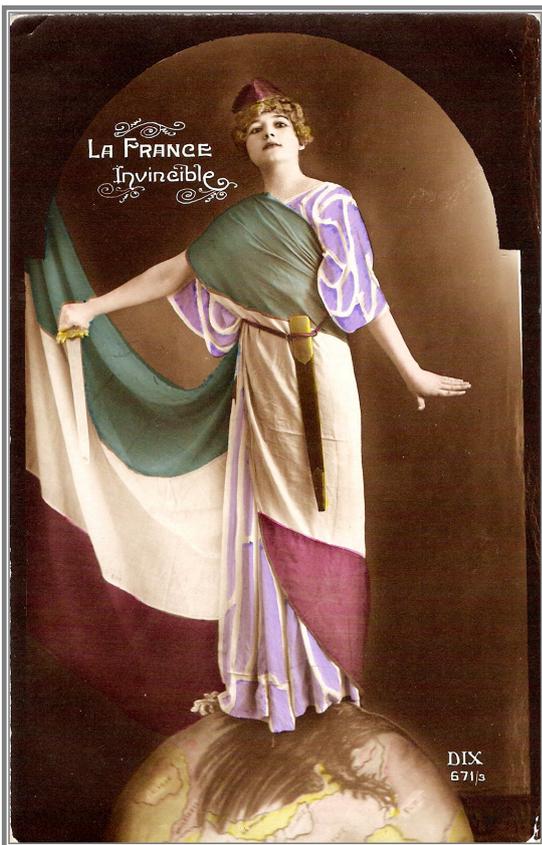
... J'ai été très heureux hier d'apprendre par ta lettre du 5 que le mieux de Léopold allait en s'accroissant. J'espère qu'il ne rechutera pas et que sous peu il sera totalement rétabli, surtout ne faites pas d'imprudences.

Je regrette que tu ne puisses obtenir satisfaction pour ton changement. J'écris aujourd'hui, à l'Inspecteur, n'ayant pu le faire ces jours derniers à cause de notre déplacement. ...

Dans le cantonnement⁶⁶, nous ne sommes que 10, donc, nous n'avons pas le brouhaha que l'on connaît d'ordinaire dans les sections des C^{ies} ordinaires, nous avons assez de paille, nous mangeons sur une table ce qui constitue un confort auquel nous ne sommes pas habitués. La seule difficulté que j'éprouve, c'est pour faire laver mon linge. J'ai dû le donner ce coup-ci à un camarade sous peine de l'apporter au village voisin. Comme c'est un malheureux, j'ai préféré lui faire gagner quelques sous. ...

Le 10 sept. 1917.

...
Je suis en bonne santé. Hier dimanche, le sergent-major étant en permission, j'ai travaillé presque toute la journée. Le soir après souper en compagnie de 2 camarades j'ai été jusqu'au village voisin à B... (*Borey*) promener. Ce village est bien, plus gentil que celui où nous sommes, il est plus grand, mieux pourvu,



mieux disposé, plus « ville ». Comme il n'est pas éloigné d'ici de plus de 2 km, j'y retournerai de temps en temps. On peut y faire achats de ce dont on a besoin.

Aujourd'hui temps splendide. De ma table de travail après mon café (car j'ai mon café tous les soirs après dîner avec les s/off) j'admire la campagne ensoleillée. J'ai reçu une lettre de St Sauveur hier. Mon père était fort occupé ces temps derniers par la batteuse. Ma mère m'annonçait l'envoi d'un colis qui arrivera sans doute tout à l'heure avec le courrier. ... Le cousin de Recoules est parti pour Lyon, affecté à l'artillerie lourde. C'est une chance pour lui, car il ne risque presque rien.

... P. S. J'envoie q. q. cartes que j'ai reçues de divers endroits, tu pourras les conserver.

Le 10 sept^{bre} 1917. (*Carte adressée à Léopold à Mende : La France - Champion de la Liberté*).

Mon chéri.

Depuis plusieurs jours, je suis souvent avec toi par la pensée mon cher petit. Je pense que lorsque ma carte te parviendra tu seras complètement guéri. Je le désire ardemment. Fais bien ce que te dira la maman pour que tu ne sois plus malade.

Je t'embrasse bien fort.

Ton papa.

Astruc.

Le 10 sept^{bre} 1917. (*Carte adressée à Raymond à Mende : La France - Invincible*).

Mon cher Raymond.

C'est donc toi le plus solide maintenant. J'espère que pendant que ton grand frère se rétablira tu seras pour lui un bon garde-malade avec Jeannette, vous lui tiendrez C^{ie} pour qu'il ne s'ennuie pas et guérisse vite.

Je t'embrasse bien fort.

Ton papa.

⁶⁶ A Oppenans.

Astruc.

(Permission exceptionnelle pour maladie de Léopold).

Langeac 17- 9- 17.

... Il est 6 heures du soir, et je suis à Langeac donc encore près de la Lozère. Cependant, un abîme paraît m'en séparer. Dieu qu'il est pénible parfois de quitter ceux qu'on aime !

Je suis encore tout rempli des souvenirs de mon voyage. Je me revois il y a huit jours quitter la Hte Saône, tout à mes tristes pensées. Je me revois à Mende auprès de notre cher malade et me voilà sur la route qui m'éloigne de vous tous. Dire si j'ai été heureux ou non pendant ces quelques jours, je ne le sais. J'ai été très heureux de vous embrasser tous, j'ai éprouvé un soulagement énorme en apprenant que Léopold allait un peu mieux, contrairement à ce que je craignais à mon départ et si mon retour est encore un peu triste du moins, je me trouve heureux de ce que j'ai vu.

J'espère (que) la santé de ce cher enfant s'améliorera de jour en jour, j'espère qu'à mon prochain voyage il sera totalement remis et la pensée que le chagrin ne peut tout de même nous poursuivre indéfiniment me donne du courage. ...

Gray le 18 / 9 / 17. (Carte : de Mende - Boulevard de la Poste).

... Il peut se faire que j'arrive ce soir à destination. Il fait assez chaud dans le train. Je vous embrasse bien fort tous et particulièrement le petit malade duquel, il me tarde déjà d'avoir des nouvelles. ...

Le 19 sept 1917 (9 heures).

... Me voici rendu à O... (Oppenans) depuis ce matin 6 h ½. J'ai dû coucher à V... (Vesoul) hier au soir ... J'ai vu Emile à Bagnols, nous avons même pu boire 2 bouteilles de bière à la gare, pendant que le train manœuvrait. J'ai vu Maria en passant. De la Bastide à Clermont cela est allé assez vite. ...

Nota : le certificat médical, constatant la gravité de la maladie et légitimant ma visite, m'est absolument nécessaire. Envoie le moi d'urgence.

Le 20 sept. 1917 (15 h). ...

Le 21 septembre 1917. 15 heures.

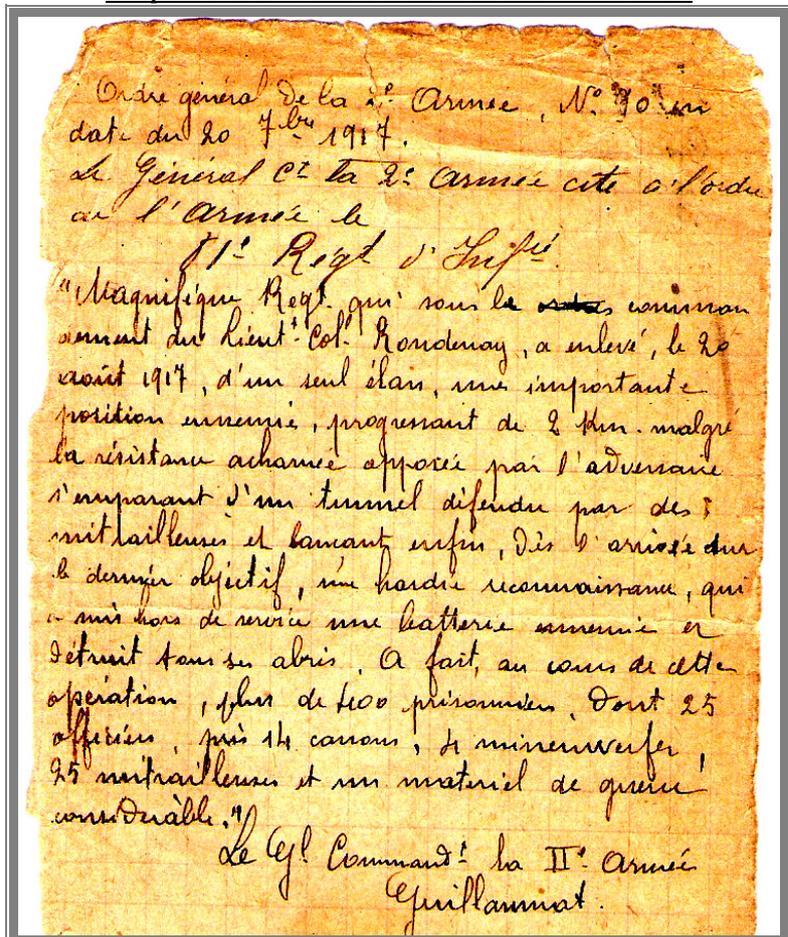
... Je suis heureux d'apprendre que le remède n'a pas trop fatigué Léopold et qu'il a produit un heureux effet. Je suis content aussi de voir qu'il n'allait pas plus mal mardi matin, j'espère qu'en faisant selon sa promesse « ce que lui dira maman », il ira toujours de mieux en mieux. ...

Le 22 septembre 1917 (15 heures).

... Aujourd'hui c'est Bergounhion qui est venu, il est rentré de permission, il y a peu de jours. ...

Je viens de causer avec le Capl fourrier qui lui aussi étant jeune a eu une appendicite, il avait les crises tellement fortes qu'il ne pouvait pas supporter la glace, pas même les couvertures. Il a été traité par l'eau glacée et les sangsues. Il ne prenait qu'une cuillerée d'eau toute les 2 heures. Quand il a commencé à prendre quelque chose, il a pris 1 jaune d'œuf puis de la purée de pomme de terre très liquide et bien plus tard du pain. Il a eu

20 septembre 1917 – Citation du 81^e RI à l'ordre de la II^e armée



pendant sa crise des éblouissements, des crampes d'estomac, un commencement de péritonite. Il n'a jamais été opéré parce que l'inflammation lui a laissé l'appendice durci, obstrué complètement et à cause de cela il ne court presque plus de risque. Il m'a conseillé de n'avoir recours qu'à un spécialiste car l'opération, mal faite peut avoir des conséquences graves. ...

Le 23 Septembre 1917 (15 heures).

... L'on vient de nous annoncer qu'enfin la fourragère allait nous être donnée. ...

Mende le 23 septembre 1917. (Carte représentant un garçon tenant un bouquet)

Cher papa.

Pour la première fois, je suis sorti du lit. Je me suis levé à 11 heures moins le quart, il est 6 heures, je ne suis pas trop fatigué. J'irai bientôt me recoucher, espérant bien dormir cette nuit. N'aie plus de soucis pour moi.

Reçois cher papa mes plus gros baisers.

Léopold.

Le 24 septembre 1917 (15 h).

... Je reçois toujours avec joie les bonnes nouvelles que tu m'envoies au sujet de notre cher malade. ... (Ecrit par Honorine :) « Contrôlée »⁶⁷

Le 25 sept. 1917 (14 h).

... Avant-hier, j'appris (*que*) le cap¹ fourrier allait passer fourrier et surprise pour moi, j'étais proposé pour le remplacer. La proposition est partie hier avec de très bonnes notes du capitaine ... Le cap¹ fourrier, n'a pas de commandement, c'est pour cela, pour ne pas en avoir que je n'avais jamais voulu être gradé. ... je n'irai pas en ligne et si pour le service je dois y aller quelques fois, je serai avec le capitaine toujours en arrière des 1^{ères} lignes. ...

Je suis très content à mon tour que le docteur ait trouvé Léopold en meilleur état de santé. ...

Mende le 25 septembre 1917. (Carte de Léopold : La cruche cassée).

Cher papa.

Je suis heureux de me lever un peu chaque jour, cela seul te prouve que ton Léopold va mieux. Oui, je vais bien mieux, bien que j'ai un peu maigri, je ne titube pas, j'engraisserai sois en certain ; le premier que je me suis levé dimanche, j'ai mangé un peu de flan ; lundi un peu de lait au tapioca et un œuf à la coque ; aujourd'hui un peu de soupe au tapioca et du flan. Demain je mangerai davantage.

Jeudi ou vendredi le docteur viendra me revoir, j'espère bien être plus solide et qu'il me donnera quelques chose de plus pour manger.

Ne te fais plus de soucis pour moi, jusqu'ici j'ai bien fait tout ce que m'a dit maman et je veux le faire jusqu'à complète guérison.

D'ici quelques jours je t'écrirai de nouveau.

Je t'envoie mes plus gros baisers.

Léopold.

Le 27 septembre 1917 (14 h).

... Nous avons été passer une revue hier matin à huit km environ d'ici. Nous sommes partis à 6 heures du matin et revenus à 4 heures du soir. ... Pendant la revue ou pour le défilé nous avions le soleil en plein sur la figure, la sueur ruisselait sur tous les fronts et principalement sur le mien. Le Général Pétain est venu remettre la fourragère au 81^e et 96^e. Malheureusement je ne la porterai guère, car je t'annonce que je viens d'être affecté au service météorologique. Je quitte donc le 81^e et le C. M. je le regrette un peu, surtout que ce soir, j'allais être nommé cap¹ fourrier. Mais puisque je dois passer à un service de l'arrière, je fais volontiers le sacrifice des galons pour ne point suivre les camarades aux tranchées. ...

Dans la Seine-et-Oise

(Augustin est affecté au Service météorologique)

⁶⁷ Contrôlée par la Censure militaire.

Le 29 sept. 1917 (16h).

... Me voilà à destination. Je résume mon voyage en quelques mots. Parti le 27 au soir à 22 heures de B... où je m'étais embarqué pour venir en permission j'arrivai à V... (? Vesoul) une heure après. Je passai la nuit à la gare sur un banc, car pour cinq heures que j'avais à attendre, j'ai cru qu'il était inutile de chercher autre chose. Je l'ai presque regretté, car je me suis cassé les reins sur ce banc et je n'ai pas dormi. Enfin à 4 heures du matin, je m'embarquai vers D... (Dugny⁶⁸) ... Par hasard, j'ai connu hier au soir l'adresse d'Asténie Toiron. Ce matin à 7 heures moins le quart je tapais à sa porte. Juge de la surprise. Enfin, j'ai déjeuné chez elle et elle m'a même reproché de n'avoir pas été y coucher, mais c'était trop tard.

Après avoir découvert ... l'endroit où je devais me rendre ... je me suis promené un peu dans les bureaux pour les formalités d'usage. Je crois que je ne serai pas mal ici. ... J'appartiens au service météorologique.

Je vais apprendre ces jours-ci à me servir des divers instruments. La nouvelle société me paraît plus intéressante, ce sont tous des bacheliers, licenciés ou instituteurs. Nous sommes dans un camp, mais un camp bien tenu, une vraie ville. Je sais bien que je ne resterai pas ici éternellement mais le temps que j'y passerai sera autant de passé et puis lorsque je serai envoyé ailleurs, ce ne sera jamais en ligne. Je ne pense pas avoir à regretter mon petit galon de cabot-fourrier. Toutefois, je regrette que mon départ ait eu lieu, 24 heures trop tôt, sans cela je partais avec le galon. ...

Astruc Augustin. Service météorologique. R. G. A. Secteur 23.

Le 30 sept. 1917 (17 heures).

J'ai une couchette en bois avec une paille, un traversin, une couverture supplémentaire. Il ne me manque qu'un sac de couchage qu'on va me donner peut-être demain. Nous sommes bien nourris, nous avons à notre disposition un vaste local bien ajouré, éclairage électrique, tables avec bancs pour manger. Il y a dans le camp une cantine véritable restaurant où l'on peut trouver à peu près tout ce que l'on veut. A côté, lavabo, douches, atelier de coiffeur etc. c'est l'installation complète.

Voilà maintenant pour le travail. La principale observation que nous aurons à faire, c'est celle du vent ! Pour cela nous avons un appareil assez compliqué dont la description t'importe peu. Bien que compliqué, on peut en faire la connaissance en peu de temps par la pratique. Nous avons été à l'école ce matin de 8 h à 10 h. C'est un véritable cours que nous font de vrais professeurs de sciences, c'est plus intéressant que de faire « à droite par quatre » et je m'y plais. Les élèves sont tous des licenciés, bacheliers ou brevetés, il y a même un docteur. Ce n'est donc pas à la classe du certificat d'étude que nous sommes.

Il y a en plus une collection d'autres appareils mais nous ne nous en n'occupons pas encore.

... Parmi les camarades j'ai eu la bonne fortune de rencontrer un de mes anciens camarades d'école normale, un nommé Hugon instituteur dans les Cévennes. ... Ce soir quartier libre, mais Hugon étant de service n'a pas pu sortir. Je suis sorti avec un instituteur breton M. Le Bricon, nous avons été promener au B... (Bourget) et vraiment, j'ai trouvé la promenade agréable. Voir les gens endimanchés, les terrasses des cafés remplies, les tramways parisiens, ce n'était pas pour moi chose ordinaire. Nous venons de rentrer.

J'ai oublié de te dire que je suis rattaché au 2^e groupe d'Aviation, ce qui ne veut pas dire que je suis aviateur, non je n'ai rien à faire avec les avions, notre service est distinct. ...

Aug. Astruc R. G. A. Service météorologique. Secteur 23.

Le 1^e octobre 1917. 13 h.

... Voilà mon 3^e jour de séjour dans mon nouveau camp. ... Après une nuit employée entièrement à dormir ... j'ai été à « l'école » de 8 h à 11 heures. Notre travail ne varie guère, nous faisons un exercice pratique d'appareils et puis nous relevons sur un graphique les observations faites.

Ces exercices sont intéressants et demandent peu d'attention, au bout de 3 ou 4 jours on est à peu près familiarisé avec la pratique de ces appareils. C'est ce qui explique que notre séjour ici est de courte durée. L'on ne reste guère plus de 8 jours. Où va-t-on après, vas-tu te demander ? Eh bien, on va dans une station sur le front. Quand je dis sur le front, j'entends à 10, 15 ou 20 km des lignes, ou plus, car il n'y a pas d'observation en ligne, ni près des lignes. Ainsi ne vous en faites pas je ne risque rien où que j'aille et je ne regrette pas d'avoir lâché le galon de cabot-fourrier, quoique je regrette de n'avoir pu partir avec.

La société est toujours plaisante, on ne cause plus d'attaque, de corvée, de relève, que sais-je, nos conversations sont presque toutes scientifiques ou littéraires, notre société est une véritable académie, dans laquelle le « docteur », rendu un peu « marteau » par l'étude, n'est pas le moins intéressant.

Lorsque je serai pour partir nous avons convenu avec Hugon, mon collègue Lozérien que nous demanderons à partir ensemble afin d'être au même poste.

⁶⁸ Dugny, Seine-et-Oise en 1917, actuellement Seine-Saint-Denis.

Ce qui m'ennuie un peu, c'est que depuis que j'ai quitté le 81^e je suis sans nouvelles de vous, il me tarde surtout de savoir ce que fait Léopold. ...

Le 2 octobre 1917 (12 h).

... La nuit on est tranquille, le jour on fait son petit travail et le temps s'écoule assez rapidement. Le travail d'ailleurs est assez intéressant. Observer la direction, la vitesse des vents à l'aide d'appareils, reproduire sur le papier les indications relevées, mesurer des angles, tracer des lignes, tout cela est plus en rapport avec nos aptitudes, que de faire : « arme sur l'épaule » ou des « à droite ». J'y prends goût. De temps à autre, quelques démonstrations géométriques rappellent heureusement les anciens jours d'étude et font oublier souvent les misères depuis 3 ans. ...

Dimanche prochain si nous sommes ici, nous irons peut-être voir P... (*Paris*), mais il n'est pas sûr que nous soyons encore là. ...

R. G. A^é. S^{ce} Météorologique Sect^r 23.

Le 3 octobre 1917 (12 h 30).

... Je vais encore passer une journée sans nouvelles. ... Le temps me paraît long. ...

Le 4 octobre 1917. (Pli expédié à Mende).

... Je t'annonce que je pars demain avec Hugon pour Belfort. J'en suis heureux, d'ailleurs j'ai devancé de 3 ou 4 jours mon départ pour partir avec cet ami. Ainsi, aussi j'éviterai peut-être d'aller à Salonique. C'est un bon poste et on y est bien. Pas de soucis donc. ...

... Je profite de la soirée pour aller voir la capitale.

Le 5 ~~Sept~~ Oct. 1917.

... Je t'envoie ces quelques mots, quelques minutes avant mon départ. J'écrirai peut-être encore dans la journée pour te donner des détails. ...

Le 7 oct. 1917 (10 h).

... Je crois pouvoir enfin te donner quelques détails sur mon emploi de temps de mes dernières journées. Je t'avais annoncé que sans doute je ne resterais pas longtemps au B... (*Bourget*). Le 4 au matin, l'adjudant vint me dire : « Y a t il des volontaires pour B... (*Belfort*). Nous décidâmes avec Hugon de partir. D'abord cela nous permettait d'aller ensemble et 2^e j'avais hâte de quitter le B... (*Bourget*⁶⁹). Je t'ai dit, un peu pourquoi. L'endroit où j'étais constitue une sorte de dépôt d'où l'on est envoyé sur tous les fronts, même à Salonique et au Maroc, au fur et à mesure des besoins. Les plus jeunes sont de préférence envoyés à l'étranger et me trouvant de ceux-là, j'avais un peu peur. J'ai donc préféré filer. ...

Nous avons profité de notre après midi du 25, pour aller voir la capitale. Nous n'avons pas vu grand-chose, car pour bien employer son temps à Paris il faut le connaître ou avoir un guide et nous n'en avons pas. ... Nous avons vu les beaux quartiers de Paris, les grands boulevards, l'opéra, le Louvre, l'Elysée, le palais Bourbon, la place de la Concorde, l'Obélisque, la colonne Vendôme, la Tour Eiffel, le pont Alexandre III, etc. Nous avons passé une belle après midi malgré la pluie qui par instant, nous a obligés à interrompre la partie.

Le soir, nous sommes rentrés par le métro, nous avons soupé au restaurant de bon appétit et nous avons couché à l'hôtel. Avec Hugon, nous avons partagé le lit (2 f chacun). Le matin après le café nous nous embarquions à 8 heures par l'express. Le voyage n'a pas été fatigant. Il faisait jour, pas de changement de train. Nous sommes arrivés à 16 h et à 17 h nous étions rendus au poste.

Ici belle installation, une maisonnette agréable, des lits de fer à une place, 1 ou 2 dans chaque chambre, popote particulière et la ville à côté. J'ai passé une très bonne nuit. Mais je ne suis pas encore fixé définitivement. D'ici dépendent plusieurs postes des environs où nous serons vraisemblablement envoyés. ...

Ce matin, nous n'avons rien fait ! Avec Hugon, nous sommes sortis promener un peu. Juste un Bataillon du 81^e est passé sur notre route. J'ai pu revoir Charpentier et autres 4 ou 5 anciens camarades et causer avec eux le temps de la pause. J'aurai bien voulu voir les mitrailleurs de la C. M. 3, mais ce bataillon n'a pas passé par ici. Je ne connais Belfort que de vue, mais elle ne me déplairait pas si je devais y rester. ...

N^{elle} adresse : Aug. Astruc. Station météorologique N° 4 à Belfort.

Le 8 octobre 1917 11 h 30.

... Toujours pas de nouvelles de vous. Je trouve le temps long. Si seulement, je savais que Léopold va mieux, mais vivre ainsi dans l'ignorance de ce qui se passe chez soi, quand on a tout intérêt à le savoir,

⁶⁹ La caserne d'Augustin se trouve à Dugny mais elle est mitoyenne avec le terrain d'aviation du Bourget.

c'est un peu pénible. Et je vais quitter Belfort sans avoir reçu de lettre. Je pars cet après midi pour un poste non loin d'ici, une quinzaine de km seulement à M... (Montreux-Vieux) c'est un bon petit poste paraît-il ...

Je regrette seulement de ne pas aller avec Hugon, lui va vers St Dié. ... Hier nous avons été promener dans Belfort. ...

En territoire reconquis, l'Alsace

Le 8 oct. 1917 -16 h.

... Me voici depuis 2 h dans mon poste définitif. ... Voici, nous avons quitté B... (*Belfort*) à 13 heures en auto. ... Le voyage s'est effectué rapidement et sans incident, une quarantaine de minutes après le départ, nous étions rendus. J'ai eu le plaisir de franchir pour la 2^e fois depuis la guerre la frontière Française, mais c'est la première fois que j'ai pu pénétrer en territoire reconquis.

Me voilà donc, dans un petit village qui n'a rien de désagréable, je le connais naturellement très peu, mais ma première impression me satisfait. Nous sommes logés dans une maison où nous serons très à l'aise. Je viens de faire mon lit dans un coin, nous sommes deux dans la chambre. A côté se trouve notre cabinet de travail éclairé à l'électricité, nos appareils, dehors non loin d'ici.

Nous sommes 5, un est en permission, nous serons donc 6 dès sa rentrée. Le chef de poste est caporal et il a l'air très gentil, les autres collègues paraissent très agréables. Nous avons notre popote, pour nous seuls. Nous touchons nos vivres à une Cie du 96^e territorial et une dame du village, nous fait la cuisine. Naturellement on doit lui donner quelque chose pour sa peine, mais il paraît que la cuisine va bien. Nous allons installer le poêle un de ces jours, je pense que nous ne serons pas trop malheureux. Vraisemblablement nous passerons là, l'hiver le plus tranquillement du monde, à moins que nous réussissions à aller avec Hugon dans le même poste.

Je t'ai indiqué dans ma lettre faite à la hâte ce matin que nous avons été promener dans Belfort. C'est une ville qui me plairait beaucoup, d'une certaine importance (40000 hab. en temps de paix) aux rues larges, boulevards bordés de larges trottoirs. Des maisons superbes, des magasins qui rivalisent de richesses avec ceux des grandes villes, des monuments remarquables, souvenir des anciennes luttes au cours desquelles Belfort s'est trouvé menacée, écoles, casernes, théâtre etc. tout comme dans une grande préfecture. ...

Aug. Astruc. S^{ce} Météorologique 96^e R. I. T. 2^e C^{ie} sect^r 226.

(*Honorine a écrit :*) Montreux-Vieux.

Le 9 octobre 1917 (16 h).

... Toujours sans nouvelles de vous, Dieu que c'est long de vivre ainsi, sans savoir ce que font ceux que l'on chérit ! ... Voilà 13 jours que je suis privé de mon unique joie : la lecture de tes lettres.

... Ce matin après mon café au lait, nous sommes partis deux à la recherche de bois. Nous avons travaillé une partie de la journée à déterrer deux pièces de chêne qui nous ont donné passablement de mal, mais que nous avons eu quand même. J'ai employé le restant de ma journée à fabriquer un coude pour notre poêle. Nous ne pouvions l'installer faute de coude et aucun n'avait pensé qu'on pouvait en faire un. Maintenant le poêle est en place et nous pouvons nous en servir. ... Nous mangeons chez notre cuisinière, jeune Alsacienne qui habite non loin de chez nous avec son mari et un jeune garçon. ...

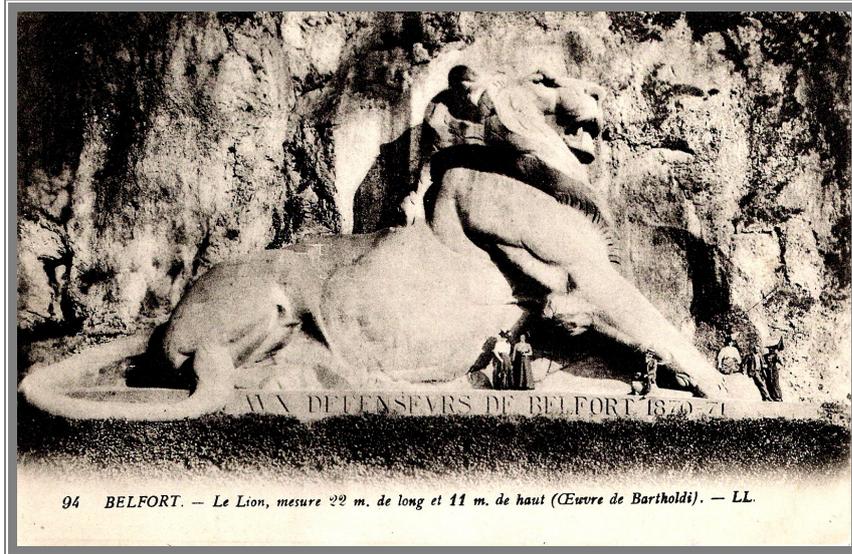
Les 4 camarades que j'ai, sont 3 professeurs de sciences et un étudiant bachelier auxiliaire. Ils sont tous très gentils. ...

Le 10 oct. 1917 20 h.

... Après dîner, j'ai été au ravitaillement et puis nous avons décidé d'aller faire une promenade. En réalité c'est une course que nous avons faite. Nous avons visité 4 ou 5 villages en 2 heures. Comme l'heure de notre rentrée était fixée il a fallu se dégoûter pour arriver. Enfin, j'ai eu le plaisir de rentrer encore dans notre ancienne France, de revoir notre ancien poteau frontière, les anciennes bornes qui marquaient la limite avant 1914, j'ai pu voir les différences qui existent entre les villages Français et Alsaciens, ou Boches, les inscriptions, la plupart effacées qui marquaient les maisons de la commune. ...

Ce qui manque toujours, c'est ma lettre. ... Demain peut-être. Toujours demain ! ...

11 oct. 1917. (*Carte postale de Belfort. Le Lion.* ...)



Le 12 oct. 1917 (9 h).

... Je t'écris toujours sans que j'aie reçu de lettres. Au fait, j'ai calculé que je ne pouvais guère en avoir plus tôt. ... Je me trouve toujours très bien ici, nous sommes en « famille » et nous nous en faisons le moins possible. Le travail s'apprend, d'ailleurs il n'a rien excessif et bien plus en rapport avec mes aptitudes. ...

Le 13 oct. 1917 (8 heures).

... Encore pas de courrier aujourd'hui, c'est désespérant.

Le 14 octobre 1917 (9 h).

... Je suis toujours heureux de pouvoir en très bonne santé te donner de mes nouvelles, mais je suis toujours malheureux de ne pas en recevoir. ...

Je passe mes moments de loisirs, à écrire, à étudier les caractères des copains. A ce propos, j'ai été avant-hier bien déçu. Un des professeurs qui sont avec moi étant absent, je dis au chef de poste, professeur lui-même au lycée de Villefranche-sur-Saône : « Où donc est Mr Combes ? ». Il répondit : « Il doit dire sa messe ! ». Comment repris-je, vous vous moquez sans doute ? « Ah ! Vous ne savez pas que M. Combes est curé ? » Tu devines ma surprise, mais elle redoubla quand mon interlocuteur continua : « Et Mr Delorme aussi ! » Ce M. Delorme est encore un des professeurs de notre société. Décidément, je pensais : Faut-il que je sois dans la déveine, moi pour me fourrer partout dans des refuges de curés, ou y a-t-il partout des curés pour que partout on en rencontre.

Enfin on apprend toujours du nouveau. J'ajoute qu'ils ne sont pas mauvais camarades quand même. Surtout un, ce M. Delorme est, ou me paraît être très gentil, l'autre est un peu genre Lapisse, voulant souvent avoir raison, discutant tout, faisant même de la politique sournoise, aimant fort causer jupons, ayant lu toute sorte d'ouvrages, fréquentant les théâtres etc. Mais il y a une différence avec Lapisse, c'est que celui-ci n'est pas capitaine et ne peut par conséquent user et abuser de son autorité. Et puis, ce n'est pas le même caractère non plus. Enfin nous sommes très bien toujours tout les six.

...

P. S. Je viens enfin de recevoir 13 lettres dont beaucoup des tiennes. Je répondrai dans la journée. Suis heureux de savoir Léopold mieux portant.

Le 15 octobre 1917 (8 h).

... (*J'ai*) reçu 13 (*lettres*), mais pas toutes de toi, 2 de ma mère, une de Jules, une de Clémentine, une de Sylvain. Les autres 8 de toi ou de Léopold. J'ai été bien heureux d'apprendre que le petit continue à se remettre. ... J'admire ton ardeur à te débrouiller pour faire ton approvisionnement. Décidément tu te tires de tout d'une façon merveilleuse. Je suis très content que tu aies pu faire ta provision de bois. Si seulement je pouvais venir passer mes dix jours à Montgros, je t'en aurais coupé une bonne partie. D'où vient que tu as acheté du charbon et du bois au juge de Nasbinals. Comment se fait-il qu'il ait eu ce chauffage de reste ? Le bois était-il coupé ?

Tu me parles d'une dame Marty qui sort de l'école. Quelle est donc cette dame ? ...

Joseph est chez lui à St Vitte, il a été rappelé. Sylvain va bien.

Le 16 octobre 1917 (10 h).

... J'ai encore reçu hier 4 lettres ou cartes de toi. 30 7^{bre}, 6, 7, 7 octobre. Il me manque donc toujours les correspondances des 1^{ers} jours d'octobre. Elles arriveront peut-être aujourd'hui. ...

Je reviens à Montgros. Quelle est donc cette Dame Marty qu'on t'a envoyée comme intérimaire ? ...

Le 16 octobre 1917 (21 h).

... (*Ta*) lettre du 1^{er} m'a vivement intéressée. Ton voyage de Mende à Montgros m'a paru rempli de surprises. Rencontre de ma mère, de Mlle Burc et Laville, voyage sur la voiture de Mr Gibelin, nuit chez Mr Roux, etc. Tout cela m'a bien captivé, mais la partie la plus intéressante est encore la communication que t'a faite Mr Peytavin, au sujet de ton déplacement éventuel. Si je rapproche de cette communication, la convocation que t'a adressé Mr Rayot je perçois très bien la liaison qui existe entre ces deux faits et je me dis : « A cette heure, tu as dû prendre une détermination à ce sujet ». ...

Je suis d'abord bien satisfait que « Quelqu'un » (j'ignore qui) se soit préoccupé de notre situation. S'il s'agit du poste du Massegros, je ne sais trop quoi je t'aurais conseillé, (car je ne conseille plus, il est trop tard), mais voici mon idée à ce sujet. ... Je suis passé par le Massegros, une fois, en étant en manœuvre. J'y ai couché. ... J'ai donc vu la maison d'école. Depuis, je ne me la rappelle plus guère, mais elle m'a produit un bon effet. Le Massegros est évidemment mal situé, sur le Causse, mais est bien moins froid que Montgros. La Canourgue n'est pas très loin, Sévérac non plus, mais je ne sais pas s'il y a une route directe pour y aller. De toute façon la côte est fort rude pour y arriver. L'eau y est assez rare, le village très petit, n'a rien d'attrayant. Voilà donc un mélange de bonnes et de mauvaises raisons qui m'auraient fait hésiter pour mon choix.

A côté il y a l'avantage du chef lieu de canton. Bien que petit, il offre comme tous les chefs-lieux de canton pas mal de commodités et puis ce serait le pied à l'étrier pour d'autres postes avantageux. En résumé, veux-tu que je te dise absolument ma pensée. Si j'avais été là-bas je t'aurais dit : « Allons-y ! Mais voilà je ne suis pas là-bas et étant donné les conditions dans lesquelles nous nous trouvons, j'aurais sans doute été aussi indécis que tu as dû l'être. ...

Mende le 16 octobre 1917. (Lettre de Léopold à Honorine).

Chère maman.

Nous avons reçu hier ta lettre du 14, mais nous n'avons pas encore reçu le carton.

Raymond est allé à l'école, Jeannette est un bon diable, elle chante, bougue, bougue et faire comme moi.

Il aurait mieux valu que papa aille au Maroc d'après ce que dit mémé, on n'y est pas si mal que ça, mais ce n'est que pour y arriver.

Ici il ne fait pas beau, hier soir il a grêlé, aujourd'hui, il fait bien froid.

Mme Benoit a fait placer l'électricité⁷⁰, il n'y a plus rien de nouveau et puis d'ailleurs nous ne sortons pas beaucoup à cause du froid.

J'écris à papa en même temps qu'à tous. Et bientôt, nous tous bien fort.

Léopold.

Le 18 octobre 1918 (7 h). (Cette lettre, classée à cette place par Honorine et a bien l'air de correspondre à 1917). ...

Le 18 octobre 1917 (10 h).

... Je suis heureux que Léopold se remette peu à peu, il doit être si content le pauvre petit de pouvoir enfin sortir un peu. Si seulement c'était la fin ? Je ne savais pas non plus que Raymond allait à l'école à Mende et je le félicite de mériter si souvent les éloges que lui prodigue M. Chardon. ...

Tout continue à bien aller. Je suis maintenant au courant du travail et je me tire facilement d'affaire. ... La popote va bien, très bien même. C'est une « jeune Alsacienne » qui nous fait la soupe et qui la fait très bien. Que les mots « jeune Alsacienne » ne t'empêchent pas de dormir, elle est mariée et son mari est là ! Et puis elle (comme son mari d'ailleurs) nourrit je crois des sentiments qui ne sont pas toujours bien Français, alors des Boches, il n'en faut pas !...

Nous prenons un litre de lait tous les jours, de cette façon, nous avons le café au lait tous les matins et puis, nous achetons du vin, plus 7 sous par jour que nous donnons à la bonne femme pour ses peines. Cela fait une dépense d'environ 5 francs par semaine, mais nous mangeons bien et bon. ...

⁷⁰ Il s'agit de l'appartement occupé par Marie Agnès Mélanie Tuffery, veuve Beys, la mère d'Honorine, grand-mère de Léopold.

11 heures. (*Lettre non datée, classée à cette place par Honorine, vraisemblablement de cette période.*)

... Je viens de lire ta dernière seulement où il est question de ton entrevue avec Rayot. Je suis absolument de ton avis pour le poste de Soulages. Si M. l'I. d'Ac. n'a pas autre chose à nous offrir il peut ne pas nous faire de proposition. ...

Le 18 octobre 1917 (13 h 30).

... Tu me dis que Léopold aurait le goût d'aller tenir compagnie à Raymond à l'école de Mende. Je comprends qu'il s'ennuie, cependant je préférerais moi, qu'il laisse encore quelques jours de côté les livres et les cahiers qui pourraient le fatiguer.

Puis tu me parles de ton entrevue avec l'I. d'A. au sujet du poste qu'on désirait nous donner. Je te félicite pour la façon dont tu as repoussé l'offre. Je me serais d'ailleurs opposé à ton déplacement, car je ne comprends pas qu'on puisse aussi impunément se moquer de quelqu'un, car on se moquait, il n'y a pas de doute. On peut nous envoyer là par punition, si nous démeritons mais on ne nous y enverra pas pour nous être agréable. Je ne veux pas de Soulages⁷¹. Mais j'éprouve une crainte. Ton refus ne va-t-il pas influencer de mauvaise façon le chef pour ton congé. Lui en as-tu parlé ?

Ainsi ton voyage à Mende était inutile, ou plutôt non, puisqu'il t'a permis de passer deux jours auprès des enfants, mais inutile relativement à la cause qui t'y amenait.

Le 19 octobre 1917. (*Carte : 23 Belfort – Monument des trois sièges (1814, 1815, 1870-71).*) ...

Le 20 octobre 1917 (8 h). ...

Le 22 octobre 1917 - 8 h 30.

... la population ne m'inspire pas grande confiance en général, il me semble que de l'autre côté, l'esprit est différent. Est-ce une idée que je me fais. Tout sent un peu le boche par ici, c'est un peu naturel si l'on pense que ces populations étaient forcément allemandes maintenant après 47 ans de « kulture ». ...

Le 23 octobre 1917- 9 h. ...

Le 24 octobre 1917 (8 h). ...

Le 24 octobre 1917. 16 heures.

... J'ai maintenant deux choses à t'annoncer :

1° : Il peut se faire que je puisse partir d'ici le 28 au lieu du 29, le lieutenant, m'a autorisé ce matin par téléphone.

...

2° affaire : Le lieutenant a envie de ne pas me laisser ici l'hiver. A ma rentrée de permission, il désire m'envoyer dans un autre poste, à quelques 15 km d'ici, environ. Je ne connais pas ce poste et personne ici ne le connaît, mais je crains qu'il ne vaille pas à certains points de vue celui-là. Les raisons de ce changement, sont que je me trouve un des plus jeunes météorologistes. ...

Je fais de la menuiserie aujourd'hui, j'ai en partie confectionné ma boîte à rasoir. ...

Le 26 octobre 1917 10 h. ...

Le 26 octobre 1917. (*Carte expédiée à Mende : 509 - Type d'Alsacienne*)

Mon cher Léopold.Mende

Tu diras à la maman que je ne lui écris pas aujourd'hui puisque je vais venir en permission demain ou après demain. J'ai reçu sa lettre du 21.

Doux baisers d'Alsace. Ton papa chéri.

Augustin.



⁷¹ Entre Prinsuéjols et Lasfonds (Lozère).

Le 26 octobre 1917. (*Carte expédiée à Mende : 688 - Type d'Alsacienne filant au rouet*)

Mon cher Raymond.

En attendant ma visite. Cette petite Alsacienne t'apportera mes doux baisers.

Ton papa.

Augustin.

Le 28 octobre 1917. (*Carte : 116 Belfort - Le monument des Trois Sièges*). ...

(*Télégramme envoyé de Tarascon le 30-10 à SAYS RUE BANPUE MENDE LOZERE. Avec mention écrite à la main : Inconnu Rue Banque et à présenter aux facteurs à la 1^{ère} heure.*)

Arriverai demain 15 heures. Augustin.

(*6^e permission d'Augustin Astruc (opération de l'appendice de Léopold)*).

Haironville le 31 octobre 1917. (*Lettre de B. Donjean*)

Haironville DONJEAN B. (Melle) Cher Monsieur Astruc.

Nous avons reçu votre lettre avec plaisir et encore plus de plaisir c'est de vous savoir plus tranquille, car vous n'étiez pas du tout à votre place, vous avez autour de vous du monde à qui vous pouvez causer, ne plus être en contact avec du monde plus ou moins sérieux, ce n'est pas toujours plaisant.

Vous avez laissé votre fils en meilleure santé, tant mieux, quand on est comme vous, cher Monsieur Astruc, que l'on prend à cœur tout ce qui vous touche, ce serait malheureux qu'il vous arrive des ennuis et encore plus de la peine.

Nous avons eu depuis que vous êtes sortis de (*un mot ?*) des tirailleurs, vous savez ce sont des hommes qui ne comprennent rien et qui ont une manie de toujours chanter sur le même ton, nous en avions ici à la maison 43 h. et 2 officiers pendant 23 jours, je n'ai pas regretté leur départ, vous devez penser.

Ensuite nous nous sommes occupés de rentrer les légumes et voilà seulement que nous soyons un peu clair à notre ouvrage.

Nous vous demanderons cher Monsieur, quand vous aurez des nouvelles de votre fils et de votre famille de vouloir bien nous envoyer une carte, pour nous dire comment cela va et si le mieux continue.

Pour nous, nous allons bien pour le moment et en vous quittant, recevez cher Monsieur nos meilleurs compliments.

B. Donjean.

(*Retour de permission*)

16/11/17. (*Carte adressée Rue de la Banque à Mende : Langogne – Place de la Mairie*)

... Je viens d'arriver à Langogne. J'ai fait bon voyage. Je n'ai pas vu Emile et je n'ai pas compris où Maria m'a dit qu'il était. J'espère que vous ne regretterez pas trop mon départ. ...

Paris 17, 8 heures.

... Je viens d'arriver à Paris ...

D... (Dijon) 18. 9^{bre} 1917 (1 h).

Dijon... Je suis ici depuis 5 heures du soir. Je repars à 3 h 5 pour arriver à B... (*Belfort*) à 8 heures. Je trouve le temps un peu long ...

Le 18. 9^{bre} 1917 (17 h).

Enfin, me voilà à M... (*Montreux-Vieux*) depuis 11 heures moins 25 ce matin. Et dire que je pensais arriver hier à 15 h. Comme on se trompe quelquefois. ...

A Bagnols j'ai éprouvé la déception de ne point voir Emile, il va me tarder de savoir s'il n'était point malade, car ne l'ayant pas vu non plus à Allenc, j'ai demandé de ses nouvelles à Maria, mais je n'ai pas compris sa réponse. A la Bastide, je suis resté assez longtemps, le train ayant eu un peu de retard.

Le 20 novembre 1917.

... Me voici à mon deuxième jour de retour au front. Je n'ai pas grand-chose à t'apprendre depuis mon départ. Tu connais assez les détails de ma vie ici, elle n'a nullement changé depuis ma permission ... j'ai déjà fait, depuis hier, quelques « bricoles », qui restaient en suspens parce que personne n'osait les essayer.

J'étais à Belfort hier pour prendre mes affaires. J'y suis resté presque toute l'après midi. ... A cause de quelques commissions dont je m'étais chargé, j'ai visité plusieurs grands magasins. Jusqu'à maintenant,

j'avais jugé de leur importance d'après les devantures, maintenant, je connais l'intérieur et l'intérieur ne trompe point l'apparence, je t'assure. Les Galeries Modernes, les Galeries Parisiennes, le Bon Marché, la maison Gillet Lafond etc. rivalisent les N^{elles} Galeries de Montpellier, que nous avons visitées une fois, si tu te rappelles. Ce sont des établissements de tout premier ordre. ...

Le 21 nov. 1917. 10 h.

... Je viens de passer une bonne nuit. Je croyais être encore de service ce matin à 3 heures, or il a plu, nous n'avons pu faire de sondage. Ainsi j'ai dormi jusqu'à 7 heures. ...

Le 22 novembre 1917 (9 h).

... C'est aujourd'hui jeudi. Comme je voudrais être à Mende pour voir ce que vous devenez. Aurastu pu emmener Léopold. Comment s'effectuera ce départ. N'y aura-t-il rien à craindre maintenant. Comme je voudrais savoir beaucoup de choses ! ...

Le 23 novembre 1917. ...

Le 24 novembre 1917 (9 h).

... J'ai passé ma journée d'hier en distraction de toute sorte. Je n'étais pas sorti depuis mon retour. Par contre hier j'ai fait en compagnie de l'ami Combes (celui qui était en permission en même temps que moi) une longue promenade, au moins 13 ou 14 km. Nous avons parcouru des bois, visité des batteries, poussé jusqu'à un viaduc de chemin de fer détruit une première fois en 1870 reconstruit, coupé en 1914 par les allemands, reconstruit par le génie Français et coupé à nouveau par les boches. C'est le pont de Retzwillers⁷².

Nous sommes rentrés à 17 h 30. Après souper nous avons fait un sondage et puis nous avons été au cinéma, (qui n'avait rien de bien intéressant d'ailleurs). Ainsi tu vois, je m'en suis payé hier. ...

Le 25 novembre 1917. 10 h.

Je viens de passer ma matinée à travailler dur. J'ai monté un lit nouveau, car un de nos permissionnaires est rentré hier et il a donc fallu monter une couchette de plus. Je suis installé maintenant d'une façon très confortable, je ne désire plus qu'une chose, c'est de pouvoir longtemps occuper cette place.

...

P. S. Je reçois ta lettre du 22 ... Suis très content des bonnes nouvelles de Léopold.

Baisers.

Le 26 novembre 1917 (21 h).

... Hier j'étais de service, je ne suis donc pas sorti non plus. L'on s'ennuie tout de même un peu toute une journée, quand on n'a d'autres distractions que celle de ses sondages.

Hier au soir quand nous avons été souper, Mr et Mme Bûche (*Busch*) (nos popotiers) et leur fils (un gamin insupportable d'ailleurs), jouaient tous 3 aux dominos. Je ne te surprendrai pas en te disant que j'enviais à ce moment un peu leur bonheur, j'aurais été si heureux de faire à ce moment une partie avec les miens et je regrettais les soirées passées où il m'était possible de partager comme eux les distractions de la famille. ...

Je te disais ce matin que j'avais appris avec beaucoup plaisir que tu allais pouvoir emmener Léopold. A cette heure, il est chez nous sans doute en train de rêver « aux anges » et vous ne devez pas regretter la chambre de l'hôpital, quoique la nouvelle soit moins « rose ». ...

27 nov. 1917 (10 h).

... Je partage de grand cœur la joie qui vous étreignait tous lorsque vous vous êtes retrouvés chez vous. Je vois d'ici le contentement de notre cher petit lorsqu'il a remis pour la première fois ses vêtements qui l'attendaient dans la commode. Dieu ! Quelle délivrance et combien nous devons nous estimer heureux d'avoir pu enfin quitter cet hôpital ou les 7 et 8 novembre, nous avons partagé de si cruelles angoisses pendant des heures interminables après avoir obtenu le résultat auquel nous sommes parvenus. Je comprends que la joie de notre Léopold allait jusqu'aux larmes ainsi que celle du restant de la maisonnée. ...

Je viens de couper du bois, une partie de la matinée pour notre popote. Je vais très bien.

⁷² Retziweller (Haut-Rhin).

Le 27 novembre 1917 (11 heures).

... Je viens de recevoir ta lettre du 23. Cette lettre m'annonce enfin la bonne nouvelle du transfert de notre malade chez nous. ...

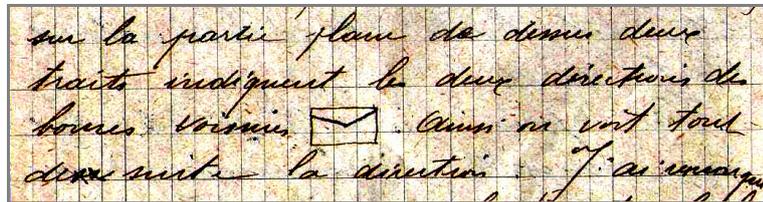
Ce qui me contrarie davantage, c'est le nouveau départ de Joseph. Je me demande, comme vous quel peut être le motif de son rappel. Je ne doute pas que cela a dû être un coup dur pour lui et sa famille à présent qu'il était en droit de se dire : « j'ai fini la guerre ». ...

Le 28 novembre 1917 (9 h).

...

Le 29 novembre 1917 (9 h 30).

... Nous sommes passés dans 4 villages différents, aux limites de l'ancienne frontière. Au cours de ces petites excursions, on fait quelques fois d'intéressantes remarques. Ainsi, j'ai pu voir hier de quelle façon les limites d'état sont marquées. Il y a de distance en distance (chaque 50 m environ) une pierre carrée dont le haut est une surface plane. Sur deux côtés opposés se trouvent gravées les deux initiales des deux pays. D'un côté F. (France), de l'autre D. (Deutschland), sur la partie plane de dessus deux traits indiquent les deux directions des bornes voisines - (schéma)-. Ainsi on voit tout de suite la direction. J'ai remarqué en outre que ~~sur~~ les routes boches sont bordées d'arbres fruitiers et les françaises d'arbres forestiers. ...



Le 30 novembre 1917 (10 h).

... Je reçois une lettre de Jules. Dans cette lettre, il m'offre de nous venir en aide si nous avons besoin de quelques choses pour faire face à nos dernières dépenses. J'aimerais d'avoir ton avis là-dessus, mais je crois que nous n'en aurons pas besoin ...

Mende le 1^{er} décembre 1917. (Carte de Léopold : Montpellier – Vue Générale)

Cher papa.

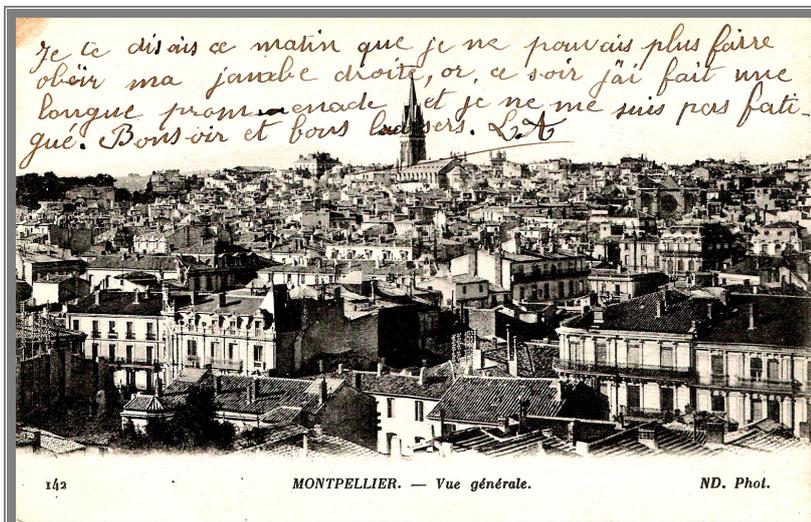
Il y a 8 jours que j'ai quitté l'hôpital et je suis sur pied, j'ai commencé à me lever avant-hier une paire d'heures, hier de 11 heures du matin, à 8 heures du soir. Aujourd'hui, je me lèverai 1 h plus tôt et j'irai toujours en progressant, malgré ça, je ne suis pas fatigué, si tu me voyais tu ne voudrais pas croire que j'ai eu le ventre ouvert comme le dit Mr Cabagniol. Je ne sais plus marcher, je ne peux plus faire obéir cette jambe.

Mme Bondant que j'ai trouvée hier, m'a dit que j'avais engraisé, elle croyait que c'était Raymond et elle me demandait comment allait mon frère, je lui ai, répondu que c'était moi.

Je t'envoie mes plus gros baisers en attendant de t'écrire plus longuement.

Léopold.

Je te disais ce matin que je ne pouvais plus faire obéir ma jambe droite, or ce soir, j'ai fait une longue promenade et je ne me suis pas fatigué. Bonsoir et bons baisers. L. A.



Le 1^{er} décembre 1917 (10 h 30).

... Je suis content que vous ayez enfin de la lumière. J'ai fait moi-même une installation électrique, mais petite. J'ai fabriqué un appareil⁷³ qui se place sur notre théodolite⁷⁴, pour les sondages de nuit. Les camarades trouvent mon invention merveilleuse. ... Rien de nouveau ici, je me trouve toujours très bien ...

Le 2 décembre 1917 (10 h). ...

Le 2 décembre 1917 (21 h).

... (le) 3 / 17 h. Je n'ajoute qu'un mot ...

Le 4 décembre 1917 (10 h).

... J'ai travaillé une partie de la matinée à faire des lanternes pour nos sondages et je ne dispose plus de grand temps. ... j'ai le plaisir de te dire que je ne suis plus sur la liste de ceux qui sont susceptibles de partir en Orient. ...

Le 5 décembre 1917 (9 h).

... C'est aujourd'hui que vous devez faire l'ascension de l'Aubrac. Cela me cause un peu de souci, car si j'en juge d'après le temps qu'il fait ici, vous n'aurez pas beau. Il y a ici un peu de neige et il fait bien froid, nous avions tout à l'heure 8 degrés au dessous de zéro. Pourvu que vous n'ayez pas de la neige pour vous empêcher de partir ! ... Je suis heureux de savoir que Léopold est maintenant presque totalement remis. J'ai appris hier avec grand plaisir, que déjà le 30 il est resté assez longtemps levé et qu'il avait aidé mamet à faire la cuisine ...

6 décembre 1917. ...

Le 7 décembre 1917 (10 h).

.... J'ai été fort bref hier. La cause la voici. Au moment où je me mettais à écrire, le chef de poste ayant eu une feuille de renseignements à envoyer au lieutenant, m'a prié de lui mettre un titre en ronde. C'était assez long et devait être fait en double. Cela m'a pris quelques minutes, puis nous avons fait un sondage supplémentaire et à 11 heures nous en avons un deuxième. ...

Hier après midi le lieutenant nous a fait une visite. ... il a demandé tout de suite ... ce que faisait notre malade. ... Il a été fort aimable. En plus il a vu mon petit travail d'installation électrique en a été enchanté, mon système lui a plu. ...

Je vais très bien, nous continuons notre petit travail sans trop de peine, mais comme nous avons un sondage à 3 heures du matin, nous commençons à trouver qu'il ne fait plus chaud à cette heure là. Heureusement nous ne sommes de service qu'un jour sur 2. ...

Le 8 décembre 1917 (10 h 30). ...

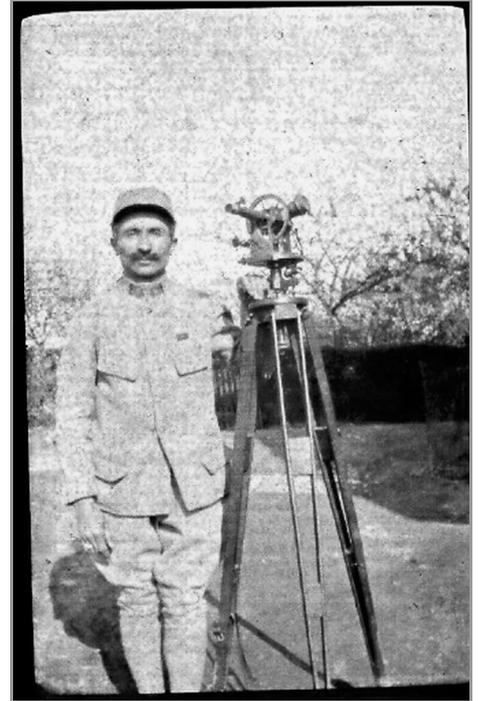
Le 9 décembre 1917 (9 h). ...

Le 10 décembre 1917 (9 heures).

... M. Toiron, m'écrit que vous aurez une semaine de congé à la Noël, tant mieux, mais pourrez-vous en profiter pour vous reposer ? ...

Le 11 décembre 1918 (10 h). (Lettre de 1917). ...

Augustin et son théodolite



⁷³ Il s'agit d'un appareil électrique servant à éclairer le théodolite pour permettre de faire des relevés nocturnes avec un individu au lieu de deux.

⁷⁴ Un théodolite est un instrument de géodésie complété d'un instrument d'optique, mesurant des angles dans les deux plans horizontal et vertical afin de déterminer une direction. Il est utilisé pour réaliser les mesures d'une triangulation – Wikipedia.

Le 11 décembre 1917.

... J'apprends, non sans plaisir aussi que tu peux, bien que non normalienne, faire ce qu'une normalienne n'arrive pas à faire et que les gens s'en aperçoivent. Je voudrais que le grand patron le sache aussi. Mais la réorganisation de l'école ne te coûtera-t-elle pas trop de soucis ou de surmenage. ...

Je reçois une lettre de Clémentine, Joseph est à son ancien poste à Vierzon. Je sens à cette lettre qu'après 2 mois de vie de famille la séparation leur a été très dure et Joseph lui même, qui ne manque pas de courage mais qui a aussi beaucoup de cœur, en a été très affecté. ...

Le 12 décembre 1917 (10 h 30). ...

Le 13 décembre 1917 (9 h 30).

... A ma rentrée de promenade hier au soir (12 km), vers 5 h ½ j'ai trouvé ta lettre ... j'apprends avec bonheur que Léopold est tout à fait guéri. Cela seul suffit à me tranquilliser. ...

Le 14 décembre 1917 (9 h 30).

... Ici rien de nouveau. Je me porte toujours bien, j'ai bon appétit et attends avec patience que les jours et les mois s'écoulent. Je trouve d'ailleurs qu'ils passent rapidement. On ne se lève pas trop tôt et les journées s'écoulent sans qu'on s'en aperçoive. Lorsque je ne suis pas de service de nuit, je me couche à 9 h, 9 h ½ jusqu'à 7 heures du matin. A 7 heures nous faisons un sondage, jusqu'à 8 heures, on va déjeuner, on fait sa toilette, sa correspondance, à 11 heures un autre sondage pour midi, le soir ravitaillement, quelques menus travaux (confection de lanternes, réparations diverses, lecture du journal), il est nuit, une partie de piquet ou de manille et il faut aller souper à 6 heures. A 3 heures nous avons d'ailleurs un autre sondage et à 7 heures du soir. De 8 à 9 on jacasse un peu ou on joue et l'on se couche.

Quand je suis de service de nuit, je me lève à 3 heures, mais à 4 heures je me couche jusqu'à 8 heures. Le matin, toujours même occupation et le soir promenade jusqu'à 5 h ou 5 h ½. ...

Bien que tu voies, sur les communiqués, quelques actions d'artillerie sur notre front, ne t'en fais pas quand même, car nous ne risquons rien de l'artillerie. ...

Tu penseras à m'envoyer un peu d'acide chlorhydrique dans une toute petite bouteille, bien bouchée. J'en avais une toute petite, bouchée à l'émeri qui ferait très bien, mais je ne sais pas où elle est, il faudrait ficeler le bouchon. Tu joindras à l'envoi, un peu de zinc, 5 ou 6 centimètres carrés, il y en a dans ma caisse de ferraille au galetas et le petit fer à souder qu'il y a dans ma boîte d'horlogerie.

Je voudrais faire un petit souvenir, pour la sœur qui soigne Léopold, il me faudrait pour cela 5 cartouches boches. Pour qu'elles pèsent moins, Léopold pourrait vider les balles. Il suffit de les détacher de l'étui en agissant légèrement sur la balle, comme si l'on voulait la tordre dans deux ou trois sens, puis on passe la balle dans un anneau de fil de fer et l'exposer au feu pendant une minute, la pointe en haut, pour que le plomb coule. Il n'y a, dans ces opérations aucun danger, mais il faut toute fois ne jamais mettre l'étui jaune qui contient la poudre dans le feu, rien que la balle. Tu chercheras des cartouches ayant la balle blanche et non des rouges. Cela est-il compris ? J'ai idée de faire une croix. Mais sais tu son nom aussi, pour que je puisse lui envoyer ? ...

Le 16 décembre 1917 (10h). ...

Le 17 décembre 1917 (9 h ½).

...Hier après-midi, me trouvant libre, j'ai été promener en compagnie d'un collègue du poste, un brave Jurassien de 4 ou 5 ans plus vieux que moi, mais d'un caractère admirable. C'est un ancien élève de l'institut agronomique et agriculteur dans le civil. C'est avec lui que je sors le plus souvent, les deux « capelans »⁷⁵ sortant ensembles. Nous avons fait une assez longue « balade », 18 km environ, aller retour. Il faisait très beau, un peu froid, mais en marchant l'on était très bien et les chemins étaient très secs. Je crois que j'aurai bientôt exploré tous les environs de M... (*Montreux-Vieux*). ...

Le 18 décembre 1917 (9 h 30).

...J'ai un peu écourté ma lettre hier matin, voici pourquoi. Nous avons décidé tout d'un coup d'aller scier et fendre un peu de bois pour notre cuisinière. Comme mon aide était « de sortie » hier après midi, il fallait faire ce travail avant dîner ...

Le 19 décembre 1917. ...

⁷⁵ Curés.

Le 20 décembre 1917. ...

Le 21 décembre 1917 (9 h 30).

... Je te remercie ma chérie d'avoir eu idée de m'envoyer un colis pour Noël, mais ne sois pas ennuyée quand même (*que*) tu n'aies pas pu, je tiendrai compte dans ma reconnaissance de ta bonne volonté et je te remercie quand même. ...

Hier après-midi étant libre j'ai profité de ma liberté pour aller écouter une conférence sur l'Alsace faite par un professeur d'un lycée de Paris. C'était très intéressant. Le professeur fut présenté par un inspecteur primaire militaire. La causerie fut précédée de deux ou trois chants scolaires exécutés par les élèves des écoles et après les remerciements d'usage adressés par le président qui invita tous les jeunes élèves à crier avec lui : « Vive l'Alsace et vive la France », le cœur des élèves chanta : « la Marseillaise. En somme cela valait bien une promenade, surtout par les temps froids que nous avons. ...

Le 22 décembre 1917 (10 h 15). ...

Le 23 décembre 1917.

... Ma mère m'écrit aujourd'hui et me dit qu'à St Sauveur il y a 60 centimètres de neige, je vois dès lors ce qu'il peut y avoir à Montgros. Mais puisque vous êtes en bonne santé, que vous avez du bois et du pain, j'espère que vous pourrez laisser souffler la tourmente. ...

Le 24 décembre 1917 (9 h 30).

... Nous voici donc à la Noël une nouvelle fois, c'est la 4^e, Dieu que c'est long 4 ans que je vous ai quittés. Il m'est un peu pénible de penser que ce nouveau Noël, que le futur premier janvier, je vais encore les passer loin de vous. En 1914, nous formulions le même espoir que tu formules dans ta dernière lettre en disant : « j'espère que l'an prochain, nous passerons la Noël en famille ». Et bien nous pensions aussi en 1914, y passer celui de 1915, 1915 a passé, 1916 aussi et en 1917 nous ne sommes pas encore rassemblés. Pouvons nous compter sur 1918 ? Parfois j'espère, parfois je doute.

Comme toi, je suis outré de voir tout ce qui se passe dans le pays. Comme disait Clemenceau : « Pendant que nos poilus se font tuer pour défendre la patrie, il ne faut pas que des gens abusent de leur autorité, ou de leur popularité pour les trahir ». Se serait-on jamais douté de tous les complots qui se tramaient en France pendant que nous, nous nous efforcions de faire vaillamment notre devoir. C'est tout simplement odieux. J'espère que le ministère actuel purgera un peu l'air vicié de la chambre ou du sénat. Ce serait grand temps, les poilus ont assez d'être dupes. ...

Le 25 décembre 1917 (11 h).

... J'ai attendu jusqu'à 11 h, pensant que j'aurais une lettre de vous, n'en ayant pas eu hier. Or le courrier n'arrive pas, sans doute à cause du mauvais temps, il aura eu du retard. Je fais donc ma lettre sans attendre plus longtemps. ...

C'est donc l'hiver une fois de plus, je suppose que le temps ne doit pas être meilleur en Lozère et cela fait que je compte peu sur une lettre encore aujourd'hui. Les distractions sont par suite petites. Avant-hier, j'ai été passer un moment avec le sergent au cinéma, il y avait longtemps que je n'y étais pas allé. Le jour, je m'amuse à de petits travaux. J'ai fait un briquet pour moi, j'en ai réparé un pour le sergent etc. cela fait passer le temps. ...

Le 26 décembre 1917 (9 heures).

... Notre jour de Noël s'est passé d'une façon plutôt triste. Nous avons décidés de faire un peu la « bombe » et voilà que nous n'avons pas pu, nous nous sommes pris trop tard pour faire notre commande. Et nous nous en consolons en disant : « ce sera pour le 1^{er} janvier ». Malgré tout, nous avons fait hier un bon petit dîner que notre cuisinière nous a préparé « parce que c'était fête ». ...

Le 26 décembre 1917 (20 h 30).

... Est-ce que Jean Avit a aussi la pièce d'Autroles ? Sinon, qu'est-ce que tu en fais de cette parcelle. Au besoin on pourrait (s'il ne l'a pas déjà) la lui donner, il garde les autres deux, il paye bien, et il pourrait des fois semer un double de pommes de terre. Je te cause de cela, je ne sais pas pourquoi, car je ne sais plus du tout, comment sont administrés nos propriétés. ...

Le 28 décembre 1917 (9 heures).

Ma chérie.

... Rien de nouveau ici, je vais bien. Nous gardons souvent le poêle. A son côté, il fait meilleur que dehors. ...

Ma chérie.

Lorsque ma lettre t'arrivera, le glas de l'année courante aura sonné sans doute et l'aube de 1918 jettera ses premières lueurs. En cette circonstance, je voudrais pouvoir dire à mon esprit, à mon cœur : « Allez avec cette lettre, retrouvez là-bas, celle qui, en cette traditionnelle époque, occupera le meilleur de ma pensée et dites lui tout ce que je sens, tout ce que j'éprouve, tout ce que je désire, tout ce que je rêve ! » Et pourquoi ne le dirais-je pas moi-même ? Pour de multiples raisons ! Songe ma toute chérie que pour la quatrième fois, je vais me trouver bien loin de vous lors du renouvellement de l'année.

Lorsqu'en 1914 nous fûmes obligés de rompre avec nos habitudes et de confier à un bout de papier les vœux que nous ne pouvions nous dire, nous pensions : en 1915 pourtant espérons-le nous pourrions sans doute être à nouveau réunis et échanger sous les baisers de nouvel an les douces pensées qui depuis 10 ans scellaient notre amour.

Hélas, nous nous trompions alors. 1916 a passé sans que nous puissions ensemble assister à sa naissance ou à sa fin. 1917 l'a remplacé et s'en ira bientôt. Aucun changement dans notre vie ne se fera du fait de changement d'année. Que de tristesse évoque cette pensée. Je ne veux pas refaire l'histoire de nos peines, de nos douleurs, de nos souffrances depuis la mobilisation, tout ce qui est passé n'existe plus et nous l'oublierons si bientôt le bonheur dont nous sommes privés depuis si longtemps nous était rendu. Pourtant ? Que n'avons-nous pas souffert, dis, depuis des années.

L'année dernière à cette époque nous étions sur le point de monter à 304. Quelle angoissante perspective pour un soldat qui débute dans l'année par l'occupation d'un si dur secteur. Quelle dure appréhension pour la femme qui devine ce qui va se passer et qui partage les craintes du soldat. Sont-ce des jours de vie que ceux qui précèdent ces si terribles épreuves. Enfin, une fois de plus je me tirais de cette affaire et plus heureux que la plupart de mes malheureux camarades je ne devais pas connaître les misères de la détention. Puis au mois de février lorsque je pus entrer chez l'officier payeur, un rayon de joie venait illuminer nos visages, redonner à notre courage un peu amoindri une nouvelle ardeur et à nos âmes un espoir nouveau.

Notre joie n'était qu'éphémère, bientôt après, notre espoir était déçu et une nouvelle fois nous partagions les craintes que ma nouvelle situation avait fait naître. Je n'ai pas oublié dans quelles cruelles inquiétudes nous avons vécu tous deux lorsque j'ai dû retourner face aux boches, pour les chasser du Mort-Homme. Grâce à Dieu, nos craintes étaient encore vaines et nous avons souffert sans raison.

Enfin comme s'il n'était pas assez de cette affreuse guerre pour briser nos forces et torturer nos âmes il a fallu la maladie de notre petit pour porter à son comble notre malheur. Dieu que n'avons nous pas souffert encore au mois de novembre ? Et pourtant en cette fin d'année n'avons-nous pas un peu le droit de nous croire heureux.

Combien en est-il qui ont partagé nos malheurs et n'ont pas obtenu de si heureux résultats. En somme, notre malade est maintenant guéri. Je suis moi même aussi bien qu'on peut l'être en temps de guerre. Pourvu que notre santé se maintienne maintenant nous pourrions patienter. Patienter jusqu'à quand et bien jusqu'à la fin de la guerre. Ne faudra-t-il pas qu'elle arrive à quelque moment cette fin ? Espérons que ce sera pour cette année, quoique certains en doutent encore, espérons même que ce sera avant la fin de l'année. C'est alors que nous serions heureux. Voilà pourquoi ma chérie, je restreins mes vœux de nouvel an.

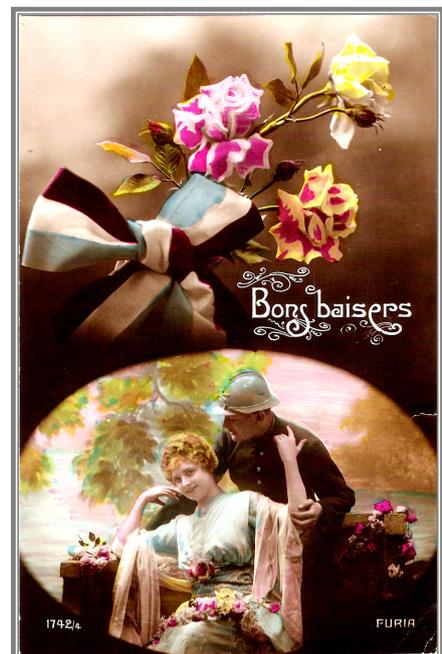
Conservez-vous en bonne santé tous trois, que rien de fâcheux ne vienne troubler votre quiétude et que bientôt la paix nous délivre du terrible sacrifice que nous faisons.

Dans cet espoir, je vous envoie à tous les trois, mes meilleurs baisers de fin d'année.

Augustin.

Le 29 décembre 1917 (9 h).

J'ai reçu hier deux lettres de Ninou, des 23 et 24. ... Le 23, tu avais dis-tu un peu la maladie des « poilus ». Malgré tout ce qu'on peut dire et les promesses qu'on peut se faire, malgré la bonne volonté que l'on tâche d'apporter pour chasser le « cafard », je sais que par certains jours cela devient impossible et l'on s'ennuie. Eh, bien, il faut s'ennuyer le moins possible. Ce qui fait qu'on a des jours plus noirs, c'est je crois beaucoup l'approche de ces grands anniversaires, tels que Noël, 1^{er} Janvier etc. qu'on avait coutume de fêter en famille et qui



rappellent tant de souvenirs. ...

Le 30 décembre 1917. (Carte : Bons baisers). ...

Hautvillers le 30 décembre 1917. (*Lettre de Melle Auvergniot*)

Bien cher Monsieur Astruc.

Permettez-moi tout d'abord de venir excuser mes parents de leur négligence, ils me disent ne pas avoir répondu à vos dernières lettres, c'est qu'ils attendaient ma venue pour le faire, ils me chargent donc de vous remercier bien sincèrement et de vous adresser à l'occasion de la nouvelle année tous leurs meilleurs souhaits auxquels je joins les miens. Puisse 1918 vous ramener au sein de votre chère famille et terminer l'horrible cauchemar qui anéantit toute notre France.

Votre jolie Alsacienne m'a fait plaisir, mais j'aurais préféré recevoir une carte de chez vous.

Nous sommes actuellement dans la même compagnie qu'il y a deux ans lorsque vous étiez parmi nous et la neige nous environne depuis bientôt un mois. Quel temps ! Il est presque impossible de marcher et je me demande déjà comment je m'en retournerai Mercredi car je reprends la classe jeudi 3. Que les vacances passent donc vite !

Je suis très enrhumée depuis quelques jours, papa est un peu souffrant lui aussi depuis un moment déjà. C'est sans doute ce vilain temps froid qui en est la cause. Je me plaindrais mieux en Afrique qu'ici... mais c'est loin de la Normandie, et pour cette fois encore je dois y retourner, bien que cela ne me plaise plus guère.

C'est trop long, trois ans si loin de chez soi, je me demande souvent quand j'aurai le bonheur de me rapprocher. Heureusement je pense à nos braves soldats, autrement plus à plaindre que moi et je me console en les voyant si malheureux. Nous aurions honte de nous plaindre nous les femmes qui sommes des favorisées du Destin.

Madame Astruc, elle aussi doit trouver le temps bien long, comme elle doit être triste de passer le jour de l'an si loin de tout ce qui s'appelle le bonheur.

Et les enfants, ils doivent être des jeunes gens maintenant, sans doute, ils sont bien sages et obéissent toujours à leur maman. Envoyez leur à tous notre bon souvenir, dites leur bien que nous ne nous les oublions pas, non plus que vous de qui nous parlons à chaque instant et en ce moment plus que jamais.

J'espère que ma lettre vous trouvera en bonne santé, je vous écris au milieu du brouhaha, car c'est cuisine chez nous. Je vous assure que j'ai bien de la peine à écrire ma lettre et à rassembler les idées. Vous savez sans doute ce que c'est que le bruit lorsqu'on écrit.

Mais je vous quitte, c'est l'heure du repas.

Bon courage, bonne santé, patience, espoir, le bonheur vous reviendra bientôt.

Dans l'attente du plaisir de vous lire, recevez, bien cher Monsieur Astruc nos meilleures amitiés et notre plus affectueux souvenir.

Votre petite amie et collègue.

C. Auvergniot.

Meilleurs souhaits d'un petit ami.

Raymond.

Vœux et souhaits sincères.

Clotilde et Raoul.⁷⁶



Le 31 décembre 1917 - 9 h.

... Je serai sans doute bref encore, voilà plusieurs jours que je suis privé de nouvelles. D'ailleurs comme toi, je ne reçois de lettre que de toi et comme l'hiver me prive de cette seule source de nouvelles, me voilà complètement isolé. Aujourd'hui peut-être, oui, peut-être, car la neige doit toujours encombrer les routes Lozériennes. ...

Le 31 janvier 1917. (*En réalité du 31 décembre - Carte à Léopold : Bonne année*)

Mon chéri.

Que cette carte avec les meilleurs baisers de bonne

⁷⁶ Raoul et Clotilde AUVERGNIOT, parents de Colombe, Hautvillers (Marne)

année que ton papa regrette de ne pouvoir te donner, t'apporter mes vœux les plus tendres et mes souhaits de bonne santé, de bon travail et de joie.

Ton papa.

Astruc.

Le 31 décembre 1917. (*Carte à Raymond : Bonne année*)

Mon chéri.

Je regretterai demain matin de ne pouvoir recevoir ton bon baiser de nouvel an et ne pouvoir te dire mes souhaits. Espérant que l'année prochaine nous serons plus heureux, je souhaite que tu sois bien sage, que tu travailles bien et qu'avec Léopold vous fassiez tout ce que vous pourrez pour que papa et maman soient contents.

Bien doux baisers.

Astruc.

---- Fins de l'année 1917 ----

Index

Avertissement – Pour faciliter la lecture de l'index :

- les noms de famille sont écrits en MAJUSCULES alors que dans les lettres d'Augustin ils sont écrits en Minuscules ;
- les noms de lieux et les autres index sont en Minuscules.

1

122 / 122e (RI), 44
143e (RI), 17
15e (RI), 36

2

2e groupe d'Aviation, 64

3

342 / 342e (RI), 18, 35, 37
342e RI (dissolution), 35

4

40e Régiment territorial, 34
4^{ème} permission d'Augustin, 25

5

5^{ème} permission d'Augustin, 50

6

60e (RI), 39, 43
6^{ème} permission d'Augustin (Léopold opéré de l'appendice), 70

8

80 / 80e (RI), 17, 18, 37, 39, 40, 59
81e (RI), 40, 50, 63, 65

9

96 / 96^e (RI), 59
96e (RI), 63
96e Régiment territorial, 66

A

abri boche, 56
abri(s), 13, 14, 16, 17, 56, 59
achat d'un cochon, 10
ADRIEN, 17
agent de liaison, 57
Alexis (BEYS, frère d'Honorine), 9, 31

allemand(s) / allemande(s), 18, 69, 71
Allenc (Lozère), 70
Alsaciens, 66
Amérique, 28
anniversaire de mariage (12^{ème}) 1917, 33
appendicite, 62
arrivée au 342e d'un soldat territorial, 34
assaut, 9, 58
assaut à la grenade, 17
ASTRUC Cécile (lettre à Honorine), 40
Augustin bijoutier, 74
Augustin fabrique des lanternes, 73
Augustin fabrique un briquet, 75
Augustin fabrique un coude pour le poêle, 66
Augustin fabrique un éclairage pour théodolite, 73
Augustin horloger, 48
Aumont (Lozère), 10, 14, 44, 51
Autroles, 75
AUVERGNIOT, 12, 23
AUVERGNIOT Colombe (lettre à Augustin), 77
AUVERGNIOT Colombe (Melle), 12
AUVERGNIOT Mr et Mme (Raoul et Clotilde), 77
aviateur(s), 36, 52
avion(s), 36, 52, 56, 59
AVIT Jean, 75
Avocourt (Meuse), 18

B

Bagnols – devenu Bagnols-les-Bains (Lozère), 62, 70
baraque(s), 27, 29, 30, 38
baraquement(s), 57
Bar-le-Duc, 49, 51, 52
BARTHELEMY, 19, 36
batteries allemandes, 56
Belfort, 65, 66, 70
BENOIT, 19, 30, 36, 43
BENOIT (Mme), 27
BERGOUNHON / BERGOUNHON, 9, 16, 17, 50, 62
BERGOUNHON Armand, 40
BERGOUNHON Olivier, 19
bicyclette, 37, 52, 59
boche(s) et voir alboches, 16, 17, 18, 21, 23, 56, 57, 58, 59, 66, 68, 69, 71, 76
Bois Bourrus (Fromeréville-les-Vallons, Meuse), 56, 59

Bois de Béthelainville, 13
bombardement par gaz lacrymogène, 59
BONDANT (Mme), 72
Borey (Hte-Saône), 61
BOUCHARD, 36
BOULARD, 22
BRECHET (Mr), 14
Brenoux (Lozère), 34
Brillon-en-Barrois (Meuse), 50, 51, 52, 57, 58
Briqueterie (Hautvillers, Marne), 23, 41
Brocourt – devenu Brocourt-en-Argonne (Meuse), 36
BRUN, 36
BURC (Mr), 46
BURC Yvonne, 46
BURC Yvonne (Melle), 19, 23, 45, 46, 52, 68
BUSCH, 71

C

C. E. P., 36
CABAGNIOLS / CABANIOLS (Mr), 72
CAMBON (Melle), 16
Camp de Clairs chênes (Meuse), 29
canonnade intense, 56
CARON Maxime, 18
cartouches boches, 74
cascade du Déroc (Nasbinals, Lozère), 32, 38
CAUQUE (Mr), 13
CAVALIER, 29
censure, 15, 19, 22
Ces Messieurs, 14
Cette – devenu Sète (Hérault), 46
CHABBERT, 52
chagrin de poilu, 47
champagne (boisson), 9, 37
CHAPELLE (Docteur), 41
CHARDAIRE, 10, 20
CHARDAIRE Irma, 20
CHARDON, 68
CHARPENTIER, 47, 51, 52, 65
CHASSEFRERE / CHASSEFIERE, 44, 52
Cher (le département), 32
cimetièrre, 32
cinéma / cinématographique, 71, 75
civil(s) / civile(s), 28, 51
CLEMENCEAU (Mr), 75
Clémentine (CHAGNON, épouse de Joseph BEYS), 67, 74
colis, 24, 31, 41

Combechave (St-Sauveur-de-Peyre, Lozère), 61
 COMBES, 67, 71
 Compagnie / Cie de mitrailleurs, 9, 13, 16, 53
 conférence, 75
 coopérative / coopérative militaire, 29
 COPPEE François (écrivain), 45
 COSTE (Mr), 19
 cote 304, 14, 15, 16, 18, 19, 21, 76
 COUDERC (Mr), 18, 30
 COURTES, 46
 croix de guerre, 48
 curé(s), 44, 67
 cycliste, 53, 59

D

DE MUSSET Alfred (écrivain), 47
 DELORME, 67
 détachement d'Annamites, 44
 Dijon, 70
 dissolution, 38
 Dombasle-en-Argonne (Meuse), 13, 17
 DONJEAN B. (Melle), 70
 DONJEAN Mme veuve, 51
 DUDESQ André, 42
 Dugny (Seine-et-Oise devenu Seine-Saint-Denis), 64

E

école de Mende, 69
 écurie, 13, 17
 élèves des écoles, 75
 embuscat-major, 19
 Emile (ASTRUC, époux de Maria TUFFERY), 32, 62, 70
 Emilie (BEYS, épouse d'Auguste CAUQUE, soeur d'Honorine), 13, 23, 27, 31, 41
 En avant !, 57
 enfant aux cerises, 46
 Esnes-en-Argonne (Meuse), 14, 16, 17
 expériences de liquides inflammables, 53

F

fête aux tranchées, 59
 fêtes civiles, 44
 Firmin, 54, 56
 Fleury (Meuse), 45
 Foucaucourt – devenu Foucaucourt-sur-Thabas (Meuse), 13, 16
 Fournels, 36
 fourragère, 63
 foyer du soldat, 38
 froid terrible, 13
 fusées, 17
 fusées ennemies, 17

G

GAILLARD, 9, 11, 18, 20, 27, 28, 29, 31, 32, 34, 37, 44
 gens endimanchés, 64
 Germonville (Fromeréville-les-Vallons, Meuse), 59
 GIBELIN, 50, 54, 68
 GOTTY, 17
 grand'mère (Augustine BONNEFOI, grand-mère d'Augustin), 26
 Grèzes (Lozère), 30
 GUERRIER, 9, 16

H

Haironville (Meuse), 49, 50, 51, 58, 70
 Hautvillers (Marne), 77
 Honorine (bicyclette), 50
 Honorine (fête Ste Honorine), 23
 Honorine (lettre ou carte à Augustin), 19, 30, 31
 HUGON, 64, 65, 66
 HUGONNET, 60

I

infirmerie, 24
 instituteur privé, 41

J

Jaillet, 10
 JARROUSSE, 20, 30
 Jeanne / Jeannette (CAUQUE, fille d'Auguste CAUQUE et d'Emilie BEYS), 26, 27
 Joseph (BEYS, époux de Clémentine CHAGNON, frère d'Honorine), 23, 24, 31, 50, 67, 72, 74
 Jubécourt – devenu Clermont-en-Argonne (Meuse), 32, 36, 37
 Jules (ASTRUC, frère d'Augustin), 23, 67, 72
 Julvécourt (Meuse), 40, 44, 54, 57, 58

K

Kamarad, 56

L

L'Illustration du 3 février 1917, 18
 la Caille, 20
 la maman (Marie Agnès Mélanie TUFFERY, la mère d'Honorine), 22, 27, 34, 41
 la Saulx (rivière), 49
 Labruguière (Tarn), 11
 Langeac (Hte-Loire), 62
 Langogne (Lozère), 70
 LAPISSE, 16, 17, 18, 23, 28, 67
 Latour (Hte-Garonne), 46
 LAURIAC, 11
 LAVILLE, 68

Le Bourget (Seine-et-Oise devenu Seine-Saint-Denis), 64, 65
 LE BRICON, 64
 Le Massegros (Lozère), 68
 Le Py (Prinsuéjols, Lozère), 14
 Léopold (ASTRUC, fils d'Augustin et d'Honorine), 8, 10, 20, 21, 27, 28, 42, 45, 47, 51, 52, 53, 54, 60, 61, 62, 63, 65, 67, 68, 69, 71, 74, 77
 Léopold (lettre à sa mère), 26, 68
 Léopold (lettre ou carte à son père), 72
 les Andes (St-Sauveur-de-Peyre, Lozère), 50
 lignes allemandes, 56
 logement, 29, 60
 Longeville / Longeville-en-Barrois (Meuse), 59, 60
 LUCA, 18, 19, 27, 31, 32, 33, 36, 37, 39, 40

M

ma mère (Cécile SEGUIN, mère d'Augustin), 61, 67, 68, 75
 Malpertus, lieu-dit (Lozère), 14
 MALRIC, 29
 Marchastel (Lozère), 17, 50
 Maria (TUFFERY, épouse d'Emile ASTRUC, soeur utérine d'Honorine), 22, 23, 31, 62, 70
 MARTY, 67, 68
 Marvejols (Lozère), 9, 19, 20, 26, 31, 44
 MAZEL, 50
 Mende, 18, 26, 31, 44, 55, 68, 69
 menuiserie, 69
 mes parents (Augustin ASTRUC et Cécile SEGUIN), 10, 32
 messe, 67
 Meuse (rivière), 18
 mitrailleur(s), 14, 17
 mitrailleuse, 56
 mon père (Augustin ASTRUC, père d'Augustin), 61
 Montargis (Loiret), 25, 51
 Montbel (Lozère), 31
 montée en ligne, 13
 Montgros (Nasbinals, Lozère), 11, 20, 34, 45, 75
 Montreux-Vieux (Haut-Rhin), 66
 Montreux-Vieux (Haut-Rhin), 66
 Montreux-Vieux (Haut-Rhin), 70
 Montreux-Vieux (Haut-Rhin), 74
 Mort-Homme (Chattencourt, Meuse), 18, 55, 56, 57, 58, 59, 76
 musique, 28

N

Nasbinals (Lozère), 10, 20, 30, 51
 Neussargues – devenu Neussargues-Moissac (Cantal), 50
 notre ancienne France, 66
 Notre Dame de la Sentinelle 1271 m (Nasbinals, Lozère), 43
 NOYER, 30
 NURIT, 9

O

oculiste, 52
Odilon, 13, 23
Oppenans (Hte-Saône), 59, 60, 61, 62
Osches (Meuse), 26, 27, 29

P

PAGES, 9
PAINLEVE (Mr), 56
PARADIS, 16, 27
PARAYRE, 13
Paris, 65, 70
PERRET, 10
PETAIN, général, 56, 63
Petites-Islettes (Les Islettes, Meuse), 11
PEYTAVIN, 68
PEYTAVIN (Mr), 55
phonographe, 38
phonographe (liste de morceaux), 37
phonographe (manipulation), 38
pieds gelés, 13, 16
pire qu'à Verdun, 16
planton, 17
Plateau de Craonne, 59
plumes Gauloises ou Henry, 22
poilu(s), 16, 42, 75, 76
POINCARE (Mr), 56
pont de Retzwillers (Haut-Rhin), 71
popote, 68, 71
papotiers, 71
prisonniers, 56
prisonniers allemands / boches, 59
procédé simple pour faire des conserves, 43
procession, 44

Q

Quand reviendra-t-il le temps des cerises ?, 44

R

RACHAS, 50
Raymond (ASTRUC, fils d'Augustin et d'Honorine), 8, 11, 21, 27, 28, 41, 42, 45, 47, 51, 55, 61, 68, 69, 70, 72, 78

Raymond (lettre à sa mère), 26
RAYNAL, 17
RAYOT (Mr), 51, 68, 69
Récicourt (Meuse), 48
Recoules (Lozère), 41, 51, 53, 61
régiment est cité à l'ordre de l'armée (342^e), 56
retour des poilus des tranchées, 16
Retziweller (Haut-Rhin), 71
rêve / rêver, 34
revue, 51, 63
Ribennes (Lozère), 50
ROCHER, 53
ROCHER (Mme), 10
ROCHER (Mr), 13, 22, 41
ROUSSET, 31
routes boches, 72
ROUX, 9, 16, 68
Russes, 9

S

Salonique (Grèce), 13, 19, 65
SARCEY Yvonne, 46
Saudrupt (Meuse), 51, 59, 60
secrétaire de l'Officier de Détails, 18
SEGUIN Marius dit Séguinou, 41
service météorologique, 53, 63
SERVIENTIS, 30
SEVENE et voir SEVENE Victor, 22
SEVERAC Jean Baptiste, 16, 34
signaleurs, 17
soldats anglais, 10
soldats territoriaux, 9
Sonate à Kreutzer, 12
Soulages (Lozère), 69
soupe, 9, 11, 31, 68
soupe et bouilli, 27, 28
St-Chély (Lozère), 17
St-Dié (Vosges), 66
St-Dizier, 49
Ste-Colombe (Lozère), 51
Ste-Enimie (Lozère), 13
St-Sauveur / St-Sauveur-de-Peyre (Lozère), 31, 32, 41, 61, 75
St-Vitte (Cher), 67
Sylvain (BEYS, frère d'Honorine), 21, 24, 31, 43, 49, 67
Sylvain BEYS (carte à Honorine), 37

T

théodolite, 73

Théodose (BEYS, frère d'Honorine), 61
TOIRON, 16, 17, 36, 37
TOIRON (Mme), 18
TOIRON (Mr), 30, 73
TOIRON Asténie, 64
TOIRON Louis, 18, 22, 39, 42, 45, 46
TOIRON Marinette, 20
Tolstoï, 12
tramways parisiens, 64
tranchée de départ, 59
tranchée(s), 9, 13, 17, 18, 22, 23, 30, 54, 56, 57, 58, 59, 63
tranchée(s) allemande(s) / boche(s), 48
tunnel, 9

U

UCHARD Marie (écrivaine), 45

V

V... Auguste (écolier), 36
VACHIER, 22, 46, 51
VALETTE, 10
VAMMALE, 10
VAYRON, 22
VAYRON Pierre / Pierre François, 19, 29, 39
vélo, 52
Vesoul, 60, 64
Victor est prisonnier, 16
Victor et voir SEVENE Victor, 8, 17
vie civile, 14
Vierzon (Cher), 50, 74
Villersexel (Hte-Saône), 59
Ville-sur-Cousances (Meuse), 16, 17, 18, 19, 30, 37, 40, 54
vin un peu clair, 46
violon(s), 41
visite pour la vue, 51

W

wagon(s) à bestiaux, 48
wagons de marchandises, 60

- Lettres de Guerre du Poilu Augustin ASTRUC – 1917 (3^{ème} volume)



Dans ce 3^e volume, couvrant l'année 1917,

le lecteur retrouve le poilu Augustin ASTRUC, cet instituteur de Lozère exerçant avant guerre à Montgros. Il est dans sa troisième année au front. Cette Guerre est interminable, bien qu'il veuille croire en permanence à une fin imminente.

Il combat à la Cote 304 et au Mort Homme. C'est encore et toujours le froid, le vent, la pluie et la mort qu'il côtoie.

Mais Augustin écrit, plus que jamais, ponctuellement à sa femme Honorine, et celle-ci lui répond avec tout autant de régularité.

Dans ce volume on assiste à la dissolution du 342^e RI. Les Lozériens sont disséminés dans d'autres régiments.

Après une période incertaine, Augustin se trouve affecté dans le service Météorologique. Il rejoint alors les Vosges. C'est là qu'il passe son 4^e Noël de Guerre, loin des siens.